

Periodicele Bibliotecii
Universitatii Iasi

X-1673



0 000041 22685
Periodice

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

VII
1939

PARIS (VI*)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon, 25

BUCUREȘTI (I)
INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
7, str. Edgar Quinet, 7

SOMMAIRE DU TOME VII

	Pages
ALF LOMBARD, Le futur roumain du type <i>o să cânt</i>	5
IOORGU IORDAN, L'emploi du datif en roumain actuel	29
EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen der Vergangenheits-tempora im Rumänischen	65
HARRY A. ROSITZKE, Remarques sur la durée des voyelles accentuées du roumain	83
C. RACOVITĂ, „Travail“ et „souffrance“	96
A. ROSETTI, Sur la définition du phonème	102
A. GRAUR, Contributions à l'étude des noms de personne en roumain	105
1. Les noms en <i>-oiu</i>	105
2. Les noms en <i>-u</i>	110
3. Les noms en <i>-ulescu</i>	111
A. ROSETTI, Sur les causes de la diphtongaison spontanée	115
A. ROSETTI, Slavo-romanica	117
— 1. La diphtongaison de <i>Fe</i> initial en roumain	117
2. Le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain	118
A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine	121
J. BYCK, Études de syntaxe et de stylistique roumaines	140
1. L'accord du verbe avec l'objet	140
2. <i>Ca acela</i> en fonction de qualificatif	144
3. Le datif en fonction de locatif	150
4. <i>Cu tot</i> „avec“	154
MÉLANGES	
LEO SPITZER, Addition à <i>vine et tata</i> (BL, VI, 239 s.)	156
A. GRAUR, Alternance vocalique et désinence	163
— Alternance vocalique provoquée par le dérivation	165
— Roum. <i>ia</i> et <i>ea</i> — phonologiquement identiques?	166
— Réfections étymologiques dues à l'évolution sémantique	171
— <i>vre-o</i> en fonction négative	173
— Le pronom personnel en fonction verbale	176
— Calque et étymologie populaire	178
— Notes sur le bilinguisme	179
DISCUSSIONS	
A. GRAUR, Sur le rhotacisme	181
— Sur quelques formes de pluriel	182
— <i>A mînce la plîne</i>	183
— A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. <i>ci</i> et <i>ci</i> en roumain	184
NÉCROLOGIE	
NICOLAS DRĂGANU (A. R.)	186
COMPTES RENDUS	
L. GĂLDI, Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes (A. GRAUR)	188
DIMITRIE MACREA, Palatalizarea labialelor în limba română (A. ROSETTI)	192

Le présent *Bulletin Linguistique* paraît une fois par an, en un seul volume. Pour la rédaction et les échanges de publications s'adresser à M. A. ROSETTI, professeur à la Faculté des Lettres, 56, str. Dionisie, Bucarest (III).

À partir du présent volume, le *Bulletin Linguistique* contiendra, brochés sous la même couverture, les Comptes rendus de la Société roumaine de Linguistique, publication qui paraîtra à raison de un fascicule par an.

BULLETIN LINGUISTIQUE

Va est ici l'auxiliaire de l'aroumain (dans certains dialectes aroumains la conjonction manque: *va cîntu*), *a* s'emploie surtout dans la langue parlée de la Moldavie et de la Transylvanie, *o* surtout dans celle de la Valachie.

D. 1^{re} pers. du sing. *am a cînta*, 2^e *ai a cînta*, 3^e *are a cînta*, 1^{re} pers. du plur. *avem a cînta*, 2^e *aveți a cînta*, 3^e *au a cînta*. Le présent de *avea* „avoir“ est suivi de l'infinitif introduit par la préposition *a*. Ce type est archaïque; de même que le suivant, il exprime non seulement le futur sans plus, „cantabo“, mais aussi une nécessité, „j'ai à chanter“.

E. 1^{re} pers. du sing. *am să cînt*, 2^e *ai să cînti*, 3^e *are să cînte*, 1^{re} pers. du plur. *avem să cîntăm*, 2^e *aveți să cîntați*, 3^e *au să cînte*. Le présent de *avea* est suivi du subjonctif introduit par *să*.

S'il fallait ajouter un sixième type, ce serait celui du futur constitué simplement par la conjonction et le subjonctif, sans aucun auxiliaire. On le trouve en mégléno-roumain sous la forme suivante: 1^{re} pers. du sing. *si cînt*, 2^e *si cînti*, 3^e *si cîntă*, 1^{re} pers. du plur. *si cîntăm*, 2^e *si cîntați*, 3^e *si cîntă*.

Ce qui détermine l'emploi de ces différents types de futurs, ce n'est pas seulement l'époque, la région et le style; c'est aussi, dans une certaine mesure, le sens (nous venons de l'indiquer pour les deux derniers). Les nuances souvent très subtiles que la langue actuelle établit à cet égard, ont été finement senties par M. I. Iordan; voir sa *Gramatica limbii române*, București, 1937, p. 190.

Le type qui fait l'objet de cette étude est le type C. A cause du caractère des formes verbales auxiliaires qui servent à les constituer, il nous faudra parler aussi des types A et B. Mais nous laisserons de côté, en principe, les types D et E, qui forment une classe à part, distincte des trois premiers types. A l'intérieur des types A—C, considérons d'abord les formes de l'auxiliaire. A la base des formes *voi*, *vei*, *veți*, *vor*, on ne saurait voir que *vole* (*vole*re) „vouloir“, même si ces développements présentent des irrégularités; l'origine de *vom* est selon toute vraisemblance la même. De ces cinq formes proviennent nécessairement, par un

procédé identique, les cinq doublets sans *v-*: *oi*, *ei*, *eți*, *or* et *om*.

Pour l'explication des trois formes verbales auxiliaires de la 3^e pers. du sing., *va*, *a* et *o*, il y a eu quelque hésitation. *Va* représentait aux yeux de F. Miklosich¹ *velit*, par les étapes **veare* > **vea*. Mais la plupart des linguistes y voient une évolution *volet* > *voare* > *vaa* > *va*; voir par exemple W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 247 (cf. II, § 112, et III, 322), F. Streller dans *W. Jb.*, IX, 58-61, et Tiktin, *RDW*, III, 1779 a². M. S. Pușcariu, dans son article *Viitorul cu „vadere“*³, objecte que le passage *oa* > *a* après labiale existe certes en daco-roumain, mais non pas en aroumain (cf. *affôras* > *afard*, devenu *afard* en daco-r., mais conservé en aroum.; voir aussi A. Graur, *EL*, III, 47), où l'on a pourtant *va* comme ailleurs, et que *va* ne peut donc pas provenir de *volet*; à la place, il propose *vadit*; on aurait eu aussi *vom* < *vām* < *vadimus*. Cette hypothèse a convaincu Meyer-Lübke (voir son *REW*⁴, n° 9117). D'autres linguistes ont préféré s'en tenir à *volet*⁵: voir par exemple A. Rosetti, *Lb. rom. sec. XVI*, 107, et *Ist. lb. rom.*, I, 138; O. Densusianu, *Hist. lang. roum.*, II, 227 s.; L. Preda dans *GS*, VI, 306-312. La deuxième de nos trois formes auxiliaires, *a*, est aux yeux de la plupart des savants un doublet de la forme *va*, quelle que soit la provenance de cette dernière; *a* est donc à *va* ce que *oi*, *ei*, *om*, *eți* et *or* sont à *voi*, *vei*, *vom*, *veți* et *vor*. Mais certains ont voulu rattacher notre *a* au verbe *habere*; on sait en effet que *habet* est représenté en roumain par deux formes: *a* et

¹ Voir *W. Jb.*, IX (1902), 59.

² Encore dans *Rumänisch und Romanisch* (dans *Acad. Rom., Mem. Sect. Liter.*, ser. III, t. V, 1930-1931, p. 19), Meyer-Lübke classe *va*, *a*, *o* parmi les formes issues de *vole*re.

³ *DR*, VI, 1929-1930, p. 387-393. Cf. *ibid.*, VII, 1931-1933, p. 499.

⁴ Notons pourtant que M. Th. Capidan hésite au sujet du *va* qui sert à former le futur en aroumain: dans son livre *Aromânii*, il dit d'abord (p. 465) que cet auxiliaire représente la 3^e personne du verbe *vol* „je veux“, mais plus loin (p. 497) il admet l'étymologie *va* < *vadit*.

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

VII
1939

PARIS (VI^e)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon, 25

BUCUREȘTI (I)
INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
7, str. Edgar Quinet, 7



LE FUTUR ROUMAIN DU TYPE *o să cînt*

Le système verbal roumain connaît plusieurs types différents de futur. Le tableau suivant classera les formes principales, pour le verbe *cînta* „chanter“, et rappellera l'essentiel sur l'emploi respectif des différents types.

A. 1^{re} pers. du sing. *voi* ou *oi cînta*, 2^e *vei* ou *ei cînta*, 3^e *va* ou *a* ou *o cînta*, 1^{re} pers. du plur. *vom* ou *om cînta*, 2^e *veți* ou *eți cînta*, 3^e *vor* ou *or cînta*. L'auxiliaire *voi* ou *oi* est suivi de l'infinitif. Cette formation existe depuis l'ancienne langue; elle est restée le type ordinaire de la langue d'aujourd'hui; les formes sans *v-* appartiennent surtout à la langue parlée (l'auxiliaire de la 2^e pers. du sing. et du plur. est aussi *-i*, *îi*, et *-ți*, *îți* respectivement).

B. 1^{re} pers. du sing. *voi să cînt*, 2^e *vei să cînti*, 3^e *va să cînte*, 1^{re} pers. du plur. *vom să cîntăm*, 2^e *veți să cîntați*, 3^e *vor să cînte*. L'auxiliaire *voi* est suivi du subjonctif introduit par *să* „que“; la personne du verbe est donc marquée deux fois. Ce type s'emploie dans la langue du XVI^e et du XVII^e siècle; plus tard il devient rare.

C. 1^{re} pers. du sing. *va* ou *a* ou *o să cînt*, 2^e *va* ou *a* ou *o să cînti*, 3^e *va* ou *a* ou *o să cînte*, etc. L'auxiliaire *va* ou *a* ou *o*, qui n'a qu'une seule forme pour toutes les trois personnes du singulier et du pluriel, est suivi du subjonctif introduit par *să*; la personne du verbe est marquée uniquement par le verbe principal, par rapport auquel l'auxiliaire et la conjonction ne forment ensemble qu'une espèce de préfixe invariable. On voit que l'expression *va să cînte* „cantabit“ fait partie de deux systèmes de futurs: de celui-ci (C) aussi bien que du précédent (B).

Va est ici l'auxiliaire de l'aroumain (dans certains dialectes aroumains la conjonction manque: *va cîntu*), *a* s'emploie surtout dans la langue parlée de la Moldavie et de la Transylvanie, *o* surtout dans celle de la Valachie.

D. 1^{re} pers. du sing. *am a cînta*, 2^e *ai a cînta*, 3^e *are a cînta*, 1^{re} pers. du plur. *avem a cînta*, 2^e *aveți a cînta*, 3^e *au a cînta*. Le présent de *avea* „avoir“ est suivi de l'infinitif introduit par la préposition *a*. Ce type est archaïque; de même que le suivant, il exprime non seulement le futur sans plus, „cantabo“, mais aussi une nécessité, „j'ai à chanter“.

E. 1^{re} pers. du sing. *am să cînt*, 2^e *ai să cînti*, 3^e *are să cînte*, 1^{re} pers. du plur. *avem să cîntăm*, 2^e *aveți să cîntați*, 3^e *au să cînte*. Le présent de *avea* est suivi du subjonctif introduit par *să*.

S'il fallait ajouter un sixième type, ce serait celui du futur constitué simplement par la conjonction et le subjonctif, sans aucun auxiliaire. On le trouve en mégléno-roumain sous la forme suivante: 1^{re} pers. du sing. *si cînt*, 2^e *si cînti*, 3^e *si cîntă*, 1^{re} pers. du plur. *si cîntăm*, 2^e *si cîntați*, 3^e *si cîntă*.

Ce qui détermine l'emploi de ces différents types de futurs, ce n'est pas seulement l'époque, la région et le style; c'est aussi, dans une certaine mesure, le sens (nous venons de l'indiquer pour les deux derniers). Les nuances souvent très subtiles que la langue actuelle établit à cet égard, ont été finement senties par M. I. Iordan; voir sa *Gramatica limbii române*, București, 1937, p. 190.

Le type qui fait l'objet de cette étude est le type C. A cause du caractère des formes verbales auxiliaires qui servent à les constituer, il nous faudra parler aussi des types A et B. Mais nous laisserons de côté, en principe, les types D et E, qui forment une classe à part, distincte des trois premiers types. A l'intérieur des types A—C, considérons d'abord les formes de l'auxiliaire. A la base des formes *voi*, *vei*, *veți*, *vor*, on ne saurait voir que *velle* (*volere*) „vouloir“, même si ces développements présentent des irrégularités; l'origine de *vom* est selon toute vraisemblance la même. De ces cinq formes proviennent nécessairement, par un

procédé identique, les cinq doublets sans *v-*: *oi*, *ei*, *eți*, *or* et *om*.

Pour l'explication des trois formes verbales auxiliaires de la 3^e pers. du sing., *va*, *a* et *o*, il y a eu quelque hésitation. *Va* représentait aux yeux de F. Miklosich¹ *velit*, par les étapes **veare* > **vea*. Mais la plupart des linguistes y voient une évolution *volet* > *voare* > *voa* > *va*; voir par exemple W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 247 (cf. II, § 112, et III, 322), F. Streller dans *W. Jb.*, IX, 58-61, et Tiktin, *RDW*, III, 1779 a². M. S. Pușcariu, dans son article *Viitorul cu „vadere“*³, objecte que le passage *oa* > *a* après labiale existe certes en daco-roumain, mais non pas en aroumain (cf. *a ff ô-ras* > *afoardă*, devenu *afardă* en daco-r., mais conservé en aroum.; voir aussi A. Graur, *EL*, III, 47), où l'on a pourtant *va* comme ailleurs, et que *va* ne peut donc pas provenir de *volet*; à la place, il propose *vadit*; on aurait eu aussi *vom* < *vdm* < *vadimus*. Cette hypothèse a convaincu Meyer-Lübke (voir son *REW*⁴, n° 9117). D'autres linguistes ont préféré s'en tenir à *volet*⁵: voir par exemple A. Rosetti, *Lb. rom. sec. XVI*, 107, et *Ist. lb. rom.*, I, 138; O. Densusianu, *Hist. lang. roum.*, II, 227 s.; L. Preda dans *GS*, VI, 306-312. La deuxième de nos trois formes auxiliaires, *a*, est aux yeux de la plupart des savants un doublet de la forme *va*, quelle que soit la provenance de cette dernière; *a* est donc à *va* ce que *oi*, *ei*, *om*, *eți* et *or* sont à *voi*, *vei*, *vom*, *veți* et *vor*. Mais certains ont voulu rattacher notre *a* au verbe *habere*; on sait en effet que *habet* est représenté en roumain par deux formes: *a* et

¹ Voir *W. Jb.*, IX (1902), 59.

² Encore dans *Rumänisch und Romanisch* (dans *Acad. Rom., Mem. Sec. Liter., ser. III*, t. V, 1930-1931, p. 19), Meyer-Lübke classe *va*, *a*, « parmi les formes issues de *volere* ».

³ *DR*, VI, 1929-1930, p. 387-393. Cf. *ibid.*, VII, 1931-1933, p. 499.

⁴ Notons pourtant que M. Th. Capidan hésite au sujet du *va* qui sert à former le futur en aroumain: dans son livre *Aromânii*, il dit d'abord (p. 465) que cet auxiliaire représente la 3^e personne du verbe *voi* „je veux“, mais plus loin (p. 497) il admet l'étymologie *va* < *vadit*.

are. Ainsi Tiktin note dans son dictionnaire (I, 132 a) que le futur *a sã cînte* „il chantera“ apparaît tantôt comme un doublet de *va sã cînte*, tantôt comme un doublet de *are sã cînte* (voir notre type E), d'où pour notre *a* une double origine, *volet* et *habet*. Et M. I. Iordan (*l. c.*) est nettement d'avis que le *a* de *a sã cînte* représente l'auxiliaire *a* issu de *habet*. Si Tiktin et M. Iordan ont raison, il y aurait donc un rapport à établir entre notre type C, dont une des formes à la 3^e personne du singulier est *a sã cînte*, et notre type E, qui fait à la même personne *are sã cînte*. La troisième et dernière de nos formes auxiliaires, *o*, ne peut provenir que de *volet*, par les étapes (*v*)*oare* et *oa*; M. Pușcariu lui-même (*DR*, VI, 390) se rattache à cette opinion. Pour être complet, il nous faut cependant signaler une remarque bien étrange, formulée par G. Weigand dans son *Dritter Jahresbericht* (1896), 245 s.: „die Form *o* der III. Sg [il s'agit du type *o cînta* „il chantera“] rührt von *habere* durch Vermittelung der Wendung: *o sã + Konj.*“. Le tableau schématique qui suit cette phrase ne nous la rend pas plus claire. On sait que *au* < *habunt* passe çà et là à *o*. Weigand a-t-il voulu dire que le *o* de *o sã cînt* provient de *habunt* (il faudrait admettre alors une „généralisation“ de la 3^e personne du pluriel, dans notre type E), et que ce *o* a ensuite pénétré dans l'autre futur, formé avec l'infinitif? Si telle est réellement sa pensée, il nous semble superflu de la discuter; pendant les quarante ans qui ont suivi, aucune des autorités qui se sont occupées de la question ne l'a admise, ni même prise en considération¹. Nous rangerons donc *o* parmi les formes dont l'origine „vouloir“ peut être tenue pour assurée. Quant aux formes encore incertaines *va* et *a*, nous les laisserons de côté pour l'instant.

On voit par conséquent que le futur (*v*)*oi cînta*, (*v*)*ei cînta*, *o cînta*, (*v*)*om cînta*, (*v*)*eși cînta*, (*v*)*or cînta* (type A, dans le tableau donné au début; nous faisons abstraction, pour le mo-

¹ Voir aussi *W. Jb.*, IX, 60. Notons que la forme régionale *or* du passé composé, p. ex. *or cîntat* „ils ont chanté“, provient du futur, sous l'influence de *o* = *au*, ainsi que l'a montré M. Pușcariu, *DR*, VI, 390; cf. J. Byck, *BL*, IV, 201.

ment, des formules *va cînta* et *a cînta* de la 3^e personne du singulier) signifie littéralement „je veux chanter“, „tu veux¹ chanter“, „il“ ou „elle veut chanter“, etc.; pour exprimer „je veux“, etc., la langue a trouvé d'autres moyens. Que „vouloir“ avec l'infinitif serve à traduire le futur, cela est du point de vue sémantique parfaitement compréhensible: l'idée de volonté, de souhait, renferme une idée de futur, qui prend facilement le dessus, et dans le cas présent cette dernière a même entièrement fait disparaître l'autre. Ce type de futur est régulier aussi en bulgare, en serbo-croate, en grec, en albanais, en anglais, en danois. Il n'est nullement inconnu au latin: déjà le latin archaïque, puis Cicéron, se servent de „*volo* + infinitif“ dans un sens proche du futur pur et simple, et dans la basse latinité, par exemple chez Corippus, le phénomène devient net². On le retrouve çà et là dans le monde roman. Ainsi quelquefois en français, par exemple chez Paré: *il veut pleuvoir* (cit. Godefroy, *Complément*), où toute nuance volitive est évidemment effacée; de même dans le parler actuel de Paris: *le train veut partir, ces rosiers veulent bientôt fleurir*³; et encore dans certains patois français de l'est⁴. Puis on le rencontre parfois en espagnol: *el sol quiere apuntar* (*Cid*, 682); *quiere llover*⁵; en italien littéraire: *per trattato de' Tarlati usciti d'Arezzo, volle esser tradito e tolto a' Fiorentini il castello di Laterino* (Giovanni Villani)⁶; en abruzzain (Teramo,

¹ Il faut pourtant remarquer qu'une forme comme *vei* représente un ancien subjonctif, *velli*; il y a donc eu là passage d'un mode à l'autre.

² E. W. Watson, *Velle as an auxiliary*, dans *The classical review*, XIII (1899), 183; Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*³, 557 s., § 150 e; É. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*³, § 126 c; E. Löfstedt, *Syntactica*, II, 63-73.

³ Bourciez, *o. c.*, § 563 d.

⁴ Voir par exemple G. Dobschall, *Wortfügung im Patois von Bournois*, thèse de Heidelberg, Darmstadt 1901, p. 31-33, avec renvois.

⁵ Slabý-Grossmann, *Wörterbuch*, I, s. v. *querer*.

⁶ Tommaseo-Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, 1865-1879, s. v. *volere* 27 (vol. IV, 1902 a); on y trouvera aussi des exemples tirés de Francesco da Buti et de Fr. Berni. Voir aussi L. Spitzer, *Ital. Umgangssprache*, 89, note.

Agnone)¹; en romanche²; et peut-être en ancien vegliote³. L'allemand en offre des traces⁴, de même le suédois⁵, etc.

Et le deuxième type du futur (le type B), *voi să cînt, vei să cînti, vom să cîntăm, veți să cîntați, vor să cînte* (nous laissons de côté, pour l'instant, la 3^e personne du singulier *va să cînte*) signifie littéralement „je veux que je chante“, „tu veux que tu chantes“, etc. Ce type est donc tout aussi compréhensible que le précédent; il n'en diffère que par le remplacement, fréquent en roumain, de l'infinitif par une subordonnée du type „*să* + subjonctif“.

Mais le troisième (C)? Comment *o să cînt, o să cînti*, littéralement „volet ut cantem“, „volet ut cantes“, etc., c'est-à-dire „il (ou: elle) veut que je chante“, „il (ou: elle) veut que tu chantes“, a-t-il pu s'employer dans le sens de „je chanterai“, „tu chanteras“? Il y a là, nous semble-t-il, un véritable problème; c'est ce problème qui nous a amené à considérer d'un peu plus près, ici, le futur roumain. L'explication qu'on donne d'habitude⁶ n'en est pas une: la 3^e personne du singulier aurait été „généralisée“. Il faut d'abord remarquer qu'à *voi să cînt* de la 1^{re} personne et à *vei să cînti* de la 2^e personne (type B) correspond pour la 3^e une forme *va să cînte*; à l'intérieur de ce type de futur, le remplacement de *va* par *o* n'est pas usuel. A l'intérieur du type C, au contraire, *o* est l'auxiliaire que l'on rencontre le plus fréquemment.

¹ Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 322; E. Gamillscheg, *Studien zur Vorgeschichte einer romanischen Tempuslehre*, 232; S. Wędkiewicz, *Przyczynki do charakterystyki narzeczy południowo-włoskich*, I (= *Prace Komisji językowej Polskiej Akad. Umiej.*, VIII), Kraków, 1920, p. 39 s.

² Meyer-Lübke, *l. c.*; Bourciez, *o. c.*, § 523 b; cf. M. G. Bartoli, *Das Dalmatische*, I, 286.

³ Bartoli, *o. c.*, I, 286 et II, 423 s. Cf. K. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, 183, note.

⁴ Voir par exemple M. Lexer, *Mittelhochdeutsches Handwörterbuch*, s. v. *wellen*; M. Heyne, *Deutsches Wörterbuch*, s. v. *wollen* 3.

⁵ Voir par exemple K. F. Söderwall, *Ordbok öfver svenska medeltids-språket*, Lund, 1884-1918, s. v. *vilja* 13.

⁶ Quand on ne se contente pas de la simple constatation; voir par exemple H. Tiktin dans *Grundriss der roman. Phil.*, I², 600.

La condition la plus élémentaire pour la „généralisation“ supposée fait donc défaut. Mais même si l'on ne tient pas compte de ce fait, il semble bien difficile de produire des cas analogues d'une telle généralisation. Ni l'emploi de *fi* à toutes les personnes du passé du subjonctif (*să fi cîntat*, pour *fiu, fiu, fie*, etc.), ni celui de *și* auprès de *îns-* pour toutes les personnes (*însuși*, pour *însuși, însuși*, etc., et même pour *însăși*, etc.) ne sont tout à fait comparables. Ni d'ailleurs, en anglais vulgaire et dialectal, l'emploi, au présent, de la terminaison verbale *-(e)s* hors de la 3^e pers. du sing.¹. Et si l'auxiliaire roumain de la 3^e pers. du sing., plus fréquent que celui des autres personnes, a une tendance à s'étendre à tout le futur formé avec *să* et le subjonctif, pourquoi cette tendance n'a-t-elle atteint que l'un des deux verbes auxiliaires, „vouloir“, mais non pas l'autre, „avoir“? En d'autres termes, si *o să cînte* „il chantera“ a amené *o să cînt* „je chanterai“, *o să cînti* „tu chanteras“, pourquoi *are să cînte* „il chantera“ (type E) n'a-t-il pas amené également **are să cînt* „je chanterai“, **are să cînti* „tu chanteras“?

M. K. Sandfeld, dans son ouvrage *Linguistique balkanique* (p. 182), a noté que dans *o să cînt* la forme verbale auxiliaire, *o*, se trouve employée *impersonnellement*. Donc littéralement „es will“, et non pas „er (ou: sie) will“². Telle est assurément la voie qu'il faut suivre.

¹ A n'observer que l'anglais actuel, où *-(e)s* est la terminaison de la seule 3^e pers. du sing. dans la langue officielle (*I sing, you sing, he sings, ice sing*, etc.), mais des trois personnes du sing. et du plur. dans la langue vulgaire de Londres (*I sings, you sings*, etc.) et de plusieurs dialectes du Nord, on pourrait croire à une généralisation de la terminaison de la 3^e pers. du sing. Mais la vérité historique, que l'on ne connaît d'ailleurs que d'une manière incomplète, est certainement beaucoup plus complexe; il faut tenir compte du fait qu'anciennement le dialecte du Northumberland, dont l'influence s'est fait sentir peu à peu bien au delà de ses frontières, avait *-eth* et *-es* à la 3^e pers. du sing., et *-ath* et *-as* au pluriel. Voir J. et E. M. Wright, *An elementary middle English grammar*, 1923, § 391; K. Luick, *Historische Grammatik der engl. Sprache*, I: II, 1929 ss., p. 924, § 698.

² Il est bon, ici, d'avoir recours à une langue qui, comme l'allemand, établit une distinction nette et formelle entre le „il“ à sens masculin de *il chante* et le „il“ à sens neutre de *il pleut*.

La question se pose alors de connaître l'évolution sémantique, dans ce cas, de l'auxiliaire „vouloir“, et d'examiner s'il existe des cas analogues de ce développement.

Peut-il s'agir de l'idée „il (all. *es*) sera que je chante[rai]“, c'est-à-dire „il arrivera que je chanterai“, un peu comme dans le dialecte italien de Tarente on dit *sarà ca sò* („il sera que je suis“) pour „je serai“, *sarà ca è* pour „il sera“¹? Non, car dans ce cas on expliquerait difficilement l'emploi de *să* avec le subjonctif.

A notre avis, le sujet de la forme verbale *o < volet*, dans *o să cînt* (littéralement *volet ut cantem*), est un sujet indéterminé et général, et la forme en question a donc été prise dans un sens qu'on peut rendre approximativement par „on veut“, „on exige“, „il (neutre !) est exigé“, „il (neutre !) est nécessaire“, „il faut“, all. „es wird gefordert“, suéd. „det fordras“. De „il est exigé que je chante“, „il est nécessaire que je chante“, „il faut que je chante“, „je dois chanter“, il n'y a qu'un pas à „je chanterai“.

Pour expliquer l'emploi, en roumain, de *volet ut cantem* dans le sens de „je chanterai“, nous supposons donc deux développements sémantiques: I. l'emploi de *volet* dans le sens de „on veut“, „il (neutre !) est exigé“, „il faut“; II. l'emploi de „il faut que je chante“ dans le sens de „je chanterai“. Nous allons voir que ces deux développements sont nettement attestés et n'ont rien que de naturel et de conforme au génie de la langue.

I. N'envisageons d'abord que le premier. Il s'agit ici de l'emploi de la 3^e personne du singulier de l'actif, sans sujet exprimé, dans le sens d'une action accomplie par un sujet

Il est encore intéressant de lire ce qu'en dit M. Sandfeld dans *Nordisk Tidskrift for filologi*, Tredie Række, III, København, 1894-95, 110-113, quoique le détour par l'albanais, dont le *do* signifierait aussi bien „il veut“ que „il doit“, ne nous semble guère de nature à aider à la compréhension du tour roumain. Cf. H. Pedersen, *ibid.*, IV, 1895-96, 57-60.

¹ Wędkiewicz, *o. c.*, 49.

indéterminé et général, c'est-à-dire dans le sens représenté par les types franç. *on chante, il est défendu de...*, ital. *si canta*, all. *man singt, es wird gesungen*. Dans une étude récente, intitulée *Une classe spéciale de termes indéfinis dans les langues romanes*¹, ce procédé assez curieux a arrêté notre attention. Ici, nous résumerons rapidement quelques-uns des cas que nous y avons signalés, et nous en ajouterons quelques-uns de nouveaux.

Le latin connaît *inquit, ait*, et plus tard *dicit*, employés dans le sens de „on dit“, „dicitur“; et dans toutes les langues romanes le descendant de *dicit* existe avec cette fonction. Il en est de même de certains verbes romans assez proches, tels que fr. *conte, raconte, devise, parle* „on dit“, „on raconte“, „on s'exprime en ces termes“, esp. *habla*, ital. *conta, parla*². De même le latin *habet* „on a“, „il (neutre !) existe“, „il y a“ continue à vivre dans toute la Romania. Le latin *potest* „on peut“, „il (neutre !) est possible“ réapparaît dans l'italien méridional: *può* „on peut“. Le latin connaît aussi *interpretat* „cela se laisse interpréter“, all. „es bedeutet“; *valet* „on peut“; *debet* „on doit“, „il faut“; et, avec un passage sémantique un peu diffé-

¹ Dans *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Emanuel Walberg* [= *Studia Neophilologica*, XI (1938-39)], Uppsala 1938, p. 186-209. Voir les p. 192-194 de l'étude, où l'on trouvera aussi les renvois nécessaires. Aux renvois que nous y avons donnés pour le latin (p. 192, note 3), nous ajouterons ici les suivants: W. A. Bachrens dans *Mnemosyne*, XXXVIII (1910), 426-428 et *Glotta*, IV (1913), p. 273-277; E. Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, 1911 (et 1936), 43-46, 319 s.; E. Hårleman, *De Claudiano Mamerto Gallicae Latinitatis scriptore quaestiones*, thèse, Uppsala, 1938, p. 24 s.

² Ce type d'expressions est assez fréquent au moyen âge dans les citations et les rubriques de chapitres. Ainsi dans Gérard de Nevers [p. p. L. F. H. Lowe (= *Elliott Monographs*, XXII), 1928], plusieurs chapitres commencent de la sorte: *Cy devise comment Gevans envoya querir s'amys* (p. 17); *Cy parle de la grant bataille guy fu devant Coulougne* (p. 56); *Cy commence a parler de la belle Euryant* (p. 82). Mlle E. Richter, dans *Vox Romanica*, II (1937), 118 s., donne deux autres exemples français et deux exemples italiens. Pour l'espagnol, voir H. Keniston, *The syntax of Castilian prose, The sixteenth century*, 1937, p. 495.

rent, *cogit* „il faut“¹. L'italien du sud possède un *sa* „on sait“. Par un développement en quelque sorte comparable, la racine romane (probablement lat. *stupere*) qui est à la base de l'anc. franç. *estovoir* et du haut-engadinois *stuvair*, s'emploie d'une part personnellement — c'est le cas du haut-eng. *eau stu* „je dois“, *tū stust* „tu dois“, *el stu* „il doit“ etc.—, de l'autre impersonnellement — c'est le cas de l'anc. fr. *estuet* „on doit“, „il (neutre!) est nécessaire“, „il faut“². Peut-être doit-on ajouter ici le verbe *venire*; nous pensons à des phrases comme anc. franç. *Bien redirom, quant là vendra, Comment cil abes le trova*³; *quant ... vendra a l'escot paier*; *quant ce vint a l'escot paier*⁴; anc. prov. *cant veng a pandecosta*⁵; et aux noms de lieux provençaux *Benivèn, Malivèn*, littéralement „(on) y vient bien, facilement, mal, difficilement“⁶.

Hors du monde latin, les équivalents de ce *dicat* se trouvent en anglais, en ancien et moyen haut allemand, en ancien norique, en slave, en grec, et ceux de *habet* „il y a“ existent en allemand régional, en serbo-croate, en bulgare, en albanais, en néo-grec. D'autres représentants germaniques de la même construction sont l'all. *es gibt* „il y a“, le suéd. *det ringer på dörren* „on sonne à la porte“⁷.

Ce procédé très caractéristique, appelons-le ici, d'un terme plus commode qu'exact, l'emploi „indéterminé“ du verbe. Dans

¹ Nous ne donnons *cogit* que sous toutes réserves. M. E. Löfstedt, dans ses *Spätlateinische Studien* (Uppsala-Leipzig, 1908, p. 63), en a signalé un seul exemple, relevé dans un texte du V^e siècle de style assez châtié. Cf. *Thesaurus linguae Latinae*, s. v. *cogo*, col. 1532: 40.

² E. Walberg dans *Mélanges de philologie offerts à J.-J. Salverda de Grave*, 1933, p. 376 ss.

³ *Roman du Mont Saint-Michel*, p. p. P. Redlich (= *Ausgaben u. Abhandlungen* p. p. E. Stengel, XCII), 1894, v. 2131.

⁴ Ces deux exemples sont empruntés à Barbazan et Méon, *Fabliaux et contes*; voir A. Tobler, *Vermischte Beiträge*, V, 410 et cf. *ibid.*, II², 102.

⁵ E. Levy, *Provenzal. Supplement-Wörterbuch*, s. v. *venir* 24; cf. C. Appel, *Provenzal. Chrestomathie*, glossaire, s. v. *venir*.

⁶ Voir notre article précité, p. 194.

⁷ On voit donc que les langues qui ont développé un pronom-sujet neutre impersonnel s'en servent dans ce cas: anc. fr. *ce*, all. *es*, suéd. *det*.

cet ordre d'idées, nous tenons à montrer, d'une part que l'emploi en question n'est nullement rare en roumain, et de l'autre que précisément le verbe „vouloir“ s'y prête assez volontiers.

Nous commencerons donc par insister un peu sur le roumain. Ce que nous venons d'appeler l'emploi indéterminé du verbe semble y être plus fréquent que dans la plupart des autres langues romanes. „On dit“ s'y exprime non seulement par *se zice se dicat*, *zic dicunt*, *zici dicis*¹, mais aussi par *zice dicat*: *acest Atila ... zice că era om ascuțit la minte* (XVII^e siècle); *zice că e bogat*². *Zice* a aussi le sens très proche de „... se trouve écrit (dans un livre, etc.)“, all. „es steht zu lesen“: *știți voi ce zice în cartea aceasta?*³. „Il“ ou „elle s'appelle“ est souvent rendu par „on lui dit“, c'est-à-dire par l'une des quatre formules qu'on vient de citer pour „on dit“, précédée du pronom régime „lui“, donc *i se zice*, *fi zic*, *fi zici*, *fi zice*. Cette dernière formule, qui seule nous intéresse ici, est des plus usuelles: *cum fi zice?* „comment s'appelle-t-il?“⁴; *istoria ce-i zice naturală* (Hasdeu, *Scrieri literare, morale și politice*, I, 1937, 50). Quant à la contraction *cied*, qui signifie non seulement „il dit que“ et „ils disent que“, mais aussi „on dit que“⁵, il est difficile de préciser avec certitude quelle forme de notre verbe s'y trouve représentée.

¹ Voir notre article précité, p. 191 s.

² Tikin, *RDW*, s. v. *zice* 1, p. 1819 s.

³ Cité, avec deux autres exemples, par Mlle H. Olsen dans son *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels et réfléchis en roumain*, København, 1928, p. 10.

⁴ Cit. Tikin, *o. c.*, s. v. *zice* 2. Suivent un exemple du type *fi zic* et un du type *fi zici*. Pendant les excursions linguistiques et folkloristiques que nous avons eu l'avantage de faire en Transylvanie, l'été 1938, avec M. E. Petrovici, enquêteur de l'Atlas linguistique roumain, nous l'entendions continuellement se servir de cette formule pour demander aux paysans des fermes et des villages les noms locaux de leurs divers objets, outils, vêtements, ustensiles, etc.: „*cum fi zice la asta? și la asta?*“, „*asta, cum fi zice?*“.

⁵ Voir Tikin, s. v., et I. Iordan dans *Bul. Instit. de filol. rom. A. Philippide*, III (1936), 240.

L'autre verbe roumain pour „dire“, *a spune*, se comporte à peu près de même: *ce spunea în scrisoare?* „was stand im Briefe?“¹ Et *scrie* *scribit* s'emploie pareillement, avec le deuxième des trois sens signalés tout à l'heure pour *zice*: anc. roum. *ačestă parte dă moșia ce scrie mai sus; așa scrie în biblie* „so steht's in der Bibel (geschrieben)“². Beaucoup de tout cela est inconnu par exemple à l'italien ou à l'espagnol. Exemples de *are* „il existe“, „il y a“: *c'au izbăvit pre ... miaser, căruia n'avea cine-i fi aghitoriu* (Dosoitei); *n'are cine să mă hrănească*; aroum. *nu are angil'i în țer*³. Rappelons aussi que le verbe *a trage* „tirer“ connaît l'emploi indéterminé qui nous occupe: *trage clopotele* „on sonne les cloches“, *trage de liturghie* „es lautet zur Messe“⁴. Quelques autres cas encore ont été signalés par M. A. Graur, *BL*, VI (1938), 83 s. Les langues sœurs ne possèdent, à notre connaissance, rien de tel.

En second lieu nous voudrions insister sur le verbe „vouloir“. Nous avons déjà signalé que d'autres auxiliaires de mode, signifiant „devoir“, ou „pouvoir“, se prêtent à l'emploi indéterminé. Quant au verbe „vouloir“, il le fait, en roman, dans des proportions bien plus considérables. Nous avons essayé de l'indiquer dans notre étude précitée, *Une classe spéciale de termes indéfinis dans les langues romanes*. Voici les principaux cas.

1° Citons en tout premier lieu l'expression italienne *ci vuole* „on exige“, „... est exigé, requis, nécessaire [pour cela]“, „il faut“: *elle non si metteranno in disputare e discutere quanta cenere ci voglia a cuocere una matassa d'accia* (Boccace); *ma a farsi amare da Dio, eccovi ciò che ci vuole* (P. P. Segneri); *ci vuol pazienza* „il faut de la patience [pour cela]“, *non ci vorrebbe altro*⁵.

¹ Tiktin, s. v. *spune* 1, p. 1478 a; Mlle Olsen, *l. c.*, cite deux autres exemples.

² Tiktin, s. v. *scrie* 1, p. 1391 b; Olsen, *l. c.*; G. Reichenkron, *Passivum, Medium und Reflexivum in den romanischen Sprachen*, Jena-Leipzig, 1933, p. 62.

³ Dictionn. de l'Acad. roum., s. v. *avea* A II 6.

⁴ Voir notre article précité, p. 194.

⁵ Voir notre article précité, p. 194.

Elle réapparaît en rhéto-roman, sous la forme *que vuol*¹. L'expression occupe dans le vocabulaire italien une place nettement marquée; elle y existe depuis le moyen âge, et elle y est demeurée tout à fait courante jusqu'à nos jours. La plupart des principaux dialectes italiens la possèdent, du piémontais jusqu'au sicilien, en passant par le lombard, le génois, l'émilien, le triestain, le corse, le napolitain, etc. Par sa signification „il faut“, et du fait qu'elle appartient à l'idiome roman le plus apparenté au roumain, elle possède assurément une grande affinité avec l'emploi roumain de *volet* qui nous occupe. Elle constitue un exemple excellent du procédé que nous voulons illustrer. A elle seule, elle pourrait fournir à notre démonstration un argument suffisant. Mais nous en avons d'autres.

2° Signalons l'importante classe des termes indéfinis du type esp. *quienquiera* (*quiquiera, quequiera, cualquiera, dondequiera, como quiera, quantoquiera, cuando quiera*), *quien quiere* (*quiquiere, qualquiere, qual que quiere*, etc.), *quienquier* (*quiquier, oquequier*, etc.), *qual que quisiera*, port. *quem quer* (*que quer, qual quer, onde quer, como quer, quan quer*), où la forme verbale, *quiera -re -r, quisiera, quer*, est la 3^e personne du singulier de l'indicatif ou du subjonctif de *quaerere*, „vouloir“, prise dans le sens de „on veut (veuille)“, tout comme le *-vis* des termes latins correspondants *quivis, quamvis, quantusvis, ubivis*. Nous avons voulu montrer que le procédé de formation est absolument le même dans les indéfinis correspondants du roumain du type *oarecine* (*oarece, oarecare, oareunde, oarecum, oarecât, oarecînt*) et du type *cineva* (*ceva, careva, undeva, cumva, cîva, cîndva, încotrova, dîncotrova*), où *oare-* et *-va* proviennent tous deux de *volet*. On peut probablement, comme nous l'avons fait valoir (*o. c.*, 197-199, 206 s.), allonger encore cette liste en y ajoutant aussi les termes avec *se, si, s, și, ș*, cet élément ne représentant sans doute pas le *se* de *se dicît* „on dit“, mais le pronom réfléchi dit explétif: prov. *qui's vol* (*que's vol, quan se vol*), *qui's voilla* (*qual*

¹ A. Velleman, *Dicziunari scursnien da la lingua ladina pustât d'Engadin* Ota, Samaden, 1929, s. v. *vulair*.

que's vuela), cat. *quisvol* (*qualsevol*), *quisvulla* (*quesvulla*, *qualsevulla*, *ahont se vulla*, *com se vulla*, *quan se vulla*), esp. *quien se quiera* (*qui se quiera*), *quien se quiere* (*qui se quiere*, *qualsequiere*), *quien se quier* (*quisquier*, *quesquier*, *qualsequier*), *qual se quisier*, *si vuel que* (*sicuelqual*, *sicuelquando*), port. *quensiquier* (*qual-se-quer*), ital. *qualsivoglia*, roum. *oareșicine* (*oareșice*, etc.), *cinevași* (*cevași*, *undevași*, etc.).

3° L'emploi indéterminé du verbe „vouloir“ se retrouve dans les particules romanes du type esp. *siquiera -re -r* „au moins“, ou „même si“, *siq. — siq.* „soit — soit“, *quier — quier* „soit — soit“, „ou — ou“, port. *sequer*, *siquer*, *quer* „soit“, „ou“, *quer — quer*, roum. *oare — oare* „ou — ou“ (o. c., 195, 199 s., 205).

4° L'anc. franç. *vuelte*, employé sans rapport avec aucun sujet précis, offre un cas assez analogue: *d'un ostur vuelte recunter ci* (voir o. c., 194).

5° Hors du latin et des langues romanes, nous avons un cas scandinave à signaler, important parce qu'il correspond tout à fait, comme forme et comme emploi, à l'ital. *ci vuole* cité à l'instant. C'est la forme verbale *vil(l)* (3^e pers. du sing. du prés. de l'ind. de „vouloir“), employée dans une expression dont la forme la plus fréquente est en suédois *det vill (till)*, en danois *der vil (til)*, et dont le sens est „... est exigé, requis, nécessaire“, „il faut“. Littéralement, *det vill*, *der vil* signifie „il (neutre!) veut“; la préposition *til(l)* „à“, „pour“ introduit un membre de proposition qui correspond assez bien au *ci* de l'expression italienne, „il faut telle ou telle chose pour (faire) telle ou telle autre“. Exemples suédois: *det vill Jobs tålmod till att stå ut dermed*¹ (langue littéraire du XIX^e siècle) „il faut la patience de Job pour supporter cela“; *det vill annat till* (langue littéraire moderne) „il faut autre chose (ou: davantage) [pour cela]“; *det vill till att kunna spara för att ha råd till detta* (id.) „il faut économiser beaucoup pour pouvoir se payer cela“; *de vil tōdas lite* (dialecte suédois de la province de Nyland, Finlande) „il faut mettre un peu d'engrais“; *he skū vila va ein kar*

til (id.) „il faudrait un homme“². Exemple norvégien: *har vil annad til* (dialecte norvégien des îles Féroé) „il faut autre chose [pour cela]“³. Exemples danois: *der vill pendige thill at foruare grentzerne* (XVI^e siècle) „il faut de l'argent pour protéger les frontières“; *der vil meer til Landets sikke Værn* (N.F.S. Grundtvig); *der vil Penge til*; *der vil meget til, for at sætte dette igiennem*³; *dær vil ant te* (dialecte jutlandais) „il faut autre chose [pour cela]“. Le membre de phrase introduit par *til(l)* étant plus ou moins constant, la particule *til(l)* en est venue souvent à constituer une partie intégrante de l'expression, un peu comme *ci* dans l'expression italienne: it. *ci vuol altro* = suéd. *det vill annat till*.

Tirons maintenant notre conclusion. L'emploi indéterminé qui nous occupe est attesté en latin et dans tout le domaine roman par un certain nombre de cas très nets, et parmi les langues romanes le roumain occupe ici une place bien marquée, grâce à certains cas inconnus aux langues sœurs. D'autre part, ce sont surtout quelques verbes très fréquents qui se prêtent à notre procédé; les verbes auxiliaires de mode sont du nombre, et parmi ceux-là „vouloir“ occupe le premier rang. En roumain, l'emploi indéterminé de *vole* est assuré, d'un côté par la classe des termes indéfinis en *oare-* (*oarecine*, *oarece*, etc.) et en *-va* (*cineva*, *ceva*, etc.), de l'autre par la conjonction *oare* — *oare*; et *vole* indéterminé est panroman. Dans ces conditions, qu'y a-t-il de téméraire à supposer que ce même emploi de *vole* ait pu entrer aussi dans la combinaison *o să cînt*? Au point de vue du sens, l'ital. *ci vuole*, où apparaît précisément la nuance sémantique „il faut“, offre un cas tout à fait analogue au *vole* de l'expression roumaine.

¹ Nous empruntons ces deux exemples à V. E. V. Wessman, *Samling av ord ur östsvenska folkmdl*, 2 vol. (= *Skrifter utgivna av Svenska Litteratursällskapet i Finland*, CLXXVIII, CCXV), Helsingfors, 1925-1932, s. v. [vilja] *vela 1. La transcription phonétique a dû être simplifiée ici.

² M. A. Jacobsen et C. Matras, *Føroyisk-dansk ordbók*, Tórshavn, 1927-1928, s. v. vilja 5.

³ Nous empruntons ces trois exemples à C. Molbech, *Dansk Ordbog*, 2 vol., Kjöbenhavn, 1859, s. v. ville 5.

¹ Pour cet exemple, ainsi que pour le premier et le dernier des exemples danois cités un peu plus bas, voir notre étude *Une classe spéciale*, 195.

II. En second lieu, il convient de dire quelques mots du développement qui a fait passer, en roumain, notre *volet ut cantem* du sens de „il faut que je chante“, „je dois chanter“ à celui de „je chanterai“, „cantabo“.

Disons d'abord que ce passage sémantique ne semble pas avoir abouti complètement. Car M. I. Iordan (*Gramatica limbii române*, 190) a noté une légère nuance de sens entre *voi cînta* et *o să cînt*. Selon ce linguiste, seule la première de ces deux formules indiquerait, sans plus, une action future; tandis que la seconde exprimerait, en même temps que l'idée de futur, une espèce d'engagement, de la part du sujet parlant, que l'action aura lieu réellement, et renfermerait un peu la même idée de nécessité que la formule *am să cînt* (type E). La fine observation de M. Iordan s'accorde tout à fait avec notre hypothèse: la distinction qu'il établit apparaît toute naturelle si l'on suppose, comme nous l'avons proposé, que *volere* s'est développé différemment dans les deux tours de phrase, et que dans le deuxième il a passé par l'idée de nécessité.

Mais il est évident que de nos jours la nuance sémantique est assez peu perceptible; *o să cînt* est avant tout un futur. Qu'une formule signifiant en elle-même „je dois chanter“ ait pu adopter le sens d'un simple futur, „je chanterai“, les langues en offrent bien des exemples. *Debeo cantare* dans le sens d'un futur apparaît çà et là en latin¹, puis dans plusieurs langues romanes². En sarde, *de bere* est devenu un véritable auxiliaire du futur³. L'expression latine *cantare*

¹ Voir par exemple E. Löfstedt, *Syntactica*, II, 63 et ss.

² W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 326, donne des exemples empruntés au français, à l'ancien provençal, au portugais, à l'italien littéraire. E. Gamillscheg, *Studien zur Vorgesch. einer roman. Tempuslehre*, 233 et s. (cf. 236) montre par des exemples ancien-véronais que le phénomène a pris une certaine extension dans l'Italie du nord au moyen âge. Et S. Wędkiewicz, *Przyczynki*, 1920, p. 47 s., ajoute quelques passages relevés dans les anciens dialectes italiens du sud.

³ Dans le fait que *Mulomedicina Chironis*, texte latin du IV^e siècle avec beaucoup de traits vulgaires, exprime souvent le futur avec „*debeo* + inf.“, mais jamais avec „*habeo* + inf.“, S. Grevander, *Untersuchungen zur Sprache der Mulom. Chir.* (dans *Lunds Universitets Årsskrift*, 1926),

habeo, qui est à la base du futur normal en gallo-roman, en ibéro-roman et en italien, avait deux sens, „je dois chanter“ et „je peux chanter“¹; cf. en franç. mod. *j'ai à chanter*, etc. Les futurs roumains *am a cînta*, *am să cînt* (types D, E) exprimaient à l'origine surtout une obligation, une nécessité; cette fonction n'est pas entièrement perdue. Même observation pour le verbe anglais *I shall*, suédois *jag skall*, qui sert à former le futur de ces langues.

Voici un autre cas, assez ignoré, mais non moins important dans cet ordre d'idées. On connaît l'expression italienne (*mi*) *tocca a cantare* qui, entre autres sens, a celui de „il (me) faut chanter“, et où *tocca* est une forme verbale à la 3^e pers. du sing., employée impersonnellement. Certains dialectes du sud de l'Italie ont l'habitude, exactement comme le roumain, de remplacer l'infinitif par une proposition subordonnée à base d'un mode personnel du verbe; l'expression en question y prendra alors des formes différentes, selon la personne, à savoir **tocca che canti*, **tocca che cantiamo*, etc. Si par hasard il se trouvait que tel de ces dialectes sud-italiens, souvent assez réfractaires au futur du type *cantare-habeo*, exprimât la simple idée de futur par le type **tocca che canti*, nous aurions une construction très proche de la construction roumaine *volet ut cantem* „je chanterai“. Eh bien, c'est précisément ce qui s'est produit dans l'extrême pointe de la Pouille, où le dialecte de Maglie² emploie très fréquemment le type **tocca che canti* dans la fonction d'un simple futur: *tocca (cu) ccantati* „canterete“, *tocca (cu) bbau* „mi tocca andare“ = „anderò“, *tocca (cu) faazz* „farò“³.

130, voit un indice que l'auteur anonyme du texte a pu être d'origine sarde.

¹ Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 558, § 150 g, avec renvois.

² Wędkiewicz, o. c., p. 48.

³ Peut-on aller jusqu'à supposer que l'it. *ci vuole* ait, comme *tocca*, été employé pour former un simple futur? Il ne paraît pas en exister d'exemples probants. Nous signalerons pourtant le suivant, qui offre au moins quelque chose de semblable: *ci vuole poco a far buio* (ou: *notte*)

Retournons maintenant à notre point de départ. Pour expliquer comment le roumain a pu en arriver à employer *volet* et *cântem* dans le sens de „je chanterai“, nous avons, page 12, admis par hypothèse deux passages sémantiques. Les rapprochements que nous venons d'établir, dans un cas comme dans l'autre, suffisent largement, croyons-nous, pour rendre probable que telle a bien été l'évolution et que le caractère véritable de l'auxiliaire roumain $o < volet$ est celui que nous avons supposé.

Par conséquent, dans le futur du type C aussi bien que dans celui des types A et B, l'auxiliaire „vouloir“ est passé du sens volitif au sens futur pur et simple, mais cette évolution sémantique a suivi deux voies différentes. Dans A et B, il s'agit d'un emploi personnel, tandis que dans C la 3^e pers. du sing. est prise impersonnellement.

Arrivé au terme de notre examen de la formule *o să cânt*, examen qui constituait l'objet essentiel de cet article, nous pourrions déposer la plume. Mais avant de terminer, jetons un coup d'œil sur les deux formes concurrentes de notre auxiliaire *o*, à savoir *va* et *a*, formes que nous avons laissées de côté jusqu'ici. L'étude que nous venons de faire ne pourrait-elle nous servir à mieux les comprendre?

Rappelons que *va* et *a* font concurrence à *o* à la 3^e personne du singulier du type A (*va* ou *a* ou *o* *cînta*) et aux trois personnes du singulier et du pluriel du type C (*va* ou *a* ou *o* *să cânt*, etc.), et que *va* s'emploie aussi à la 3^e personne du singulier du type B (*va* *să cînte*).

Pour *va*, on se souvient que deux étymologies entrent en concurrence: *volet* et *vadit*. En dehors des auxiliaires „vouloir“ et „avoir“, la formation du futur roumain connaît-elle un troisième auxiliaire, „aller“? Plusieurs facteurs nous semblent militer contre cette hypothèse. Considérons les faits suivants.

„il va bientôt faire nuit“. L'expression se trouve dans plusieurs parties de l'Italie; voir par exemple pour le napolitain R. Andreoli, *Vocabolario napoletano-italiano*, Torino etc., 1887, s. v. *vulere*, *ce vo' poco a fa notte*.

1° Dans le type A, *va cînta*, l'étymologie *vadit* n'offre pas de difficulté sémantique, puisque la formule *vado cantare* pour „cantabo“ existe en latin tardif¹ et est nettement représentée dans la romanité de l'ouest². De même dans le type B, *va să cînte*, où le groupe „*să* + subjonctif“ s'est substitué à l'infinitif, comme si souvent en roumain. Mais dans le type C, *va să cînt* etc., l'étymologie *vadit* ne serait sémantiquement admissible (sauf à la 3^e personne du singulier, où il y a homonymie avec le type précédent) qu'à condition de considérer le type C comme secondaire par rapport aux deux autres, ce qui est bien problématique. Ainsi que nous avons voulu le prouver, l'auxiliaire de C, identique aux trois personnes du singulier et du pluriel, ne provient pas d'une „généralisation“ de celui d'A ou de B, mais suppose un développement sémantique spécial. Ce développement est tout à fait compréhensible pour *volet*, mais impossible pour *vadit*. A notre avis, il y a là un argument net en faveur de l'étymologie *volet*.

2° Des treize formes auxiliaires qui composent les futurs des types A—C, la plupart proviennent nettement de *vellē* (*volere*). Il est donc fort tentant de faire remonter (*v*)*a* à la même origine que le reste des formes en question, y compris le synonyme *o*, à condition d'y être autorisé pour d'autres raisons. Certes, que deux verbes auxiliaires différents se trouvent réunis à l'intérieur d'un même paradigme, de sorte que l'un s'emploie à certaines personnes et l'autre aux autres personnes du même temps, cela existe. Mais il s'agit alors, en général, de deux verbes plus ou moins synonymes. Dans

¹ Par exemple, dans les lois lombardes, *res istas vado dare*; voir Ph. Thielmann dans *Archiv für latein. Lexikographie u. Gramm.*, II (1885), 170.

² D'abord par le français *je vais chanter*. Puis en provençal, voir J. Ronjat, *Grammaire istorique des parlers prov. modernes*, III, 212; en ancien catalan, voir C. Ollerich, *Ueber die Vertretung dentaler Consonanz durch u im Catalanischen*, thèse, Bonn 1887, p. 45; en portugais, voir Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 324; dans les dialectes sud-italiens de la Pouille et de la province de Molise, voir Wędkiewicz, *o. c.*, p. 49. Pour le rhéto-roman, voir la note suivante.

le cas du type français *il va chanter* „cantabit“ — *nous allons chanter* „cantabimus“, les deux auxiliaires, malgré l'origine peu certaine de l'un, peuvent être considérés comme équivalents. Et dans celui du futur rhéto-roman *eau vegn* (*venio*) *a chanter* „cantabo“ — *tū vest* (*vadis*) *a ch.* „cantabis“, on est en présence de deux verbes de mouvement assez proches l'un de l'autre au point de vue du sens¹. Ces cas ne sont donc guère de nature à appuyer l'hypothèse d'un mélange, à l'intérieur du futur roumain (types A et B), de deux auxiliaires aussi nettement distincts que *velle* (*volere*) et *vadere*.

3° L'élément *-va* qui sert à former les termes indéfinis *cineva*, *ceva*, etc., ne peut remonter qu'à *volet*. En outre, c'est précisément l'emploi „indéterminé“ de *volet* qui s'y trouve représenté (voir ci-dessus, p. 17). On est donc bien tenté d'établir un rapport entre le *va* de *cineva*, *ceva*, etc., et celui de *va cinta*, *va să cînte*, etc.²; si ce dernier est bien *volet*, ces deux *va* n'en constituent en réalité qu'un seul: cette forme verbale latine s'est conservée en roumain dans l'emploi indéterminé et a abouti, dans cette langue, à *va*, qui sert à former d'une part certains indéfinis, de l'autre certains futurs.

4° La seule difficulté à laquelle nous semble se heurter l'étymologie *va* < *volet*, au futur, c'est la présence de cette forme *va* en aroumain, dialecte dont les lois phonétiques auraient exigé que *volet* aboutisse à **voa*, avec conservation

¹ Nous remercions M. E. Walberg, Lund, spécialiste en matière de rhéto-roman, d'avoir attiré notre attention sur ce cas. Selon A. Velleman, *Grammatica teoretica, practica ed istorica della lingua ladina d'Engiadina Ota*, II, Zürich, 1924, p. 528 et 530, le futur périphrastique est en général formé uniquement avec „venir“: *eau vegn a ch.*, *tū vaint* (*venis*) *a ch.*, etc. Mais à côté de cela il existe un type de futur peu fréquent, où l'auxiliaire est „aller“. Le présent de l'indicatif de „aller“ est très composite, car seules les 2^e et 3^e pers. du sing. et la 3^e pers. du plur. y proviennent de *vadere*, les 1^{re} et 2^e pers. du plur. remontent à l'all. *gehen*, et la 1^{re} du sing. est empruntée à *venire*. L'auxiliaire du futur est donc en général *venio venis venit* etc., mais quelquefois *venio vadis vadit* etc.

² Cette considération a fait exprimer à M. Pușcariu, récemment, des doutes sur l'étymologie *vadit*; voir *DR*, IX, 414.

de l'élément *o*. Cette difficulté est d'importance, et c'est à M. Pușcariu que revient le mérite de l'avoir mise en lumière. Mais est-elle vraiment de nature à faire rejeter une hypothèse qui offre tant de vraisemblance par ailleurs? M. Pușcariu lui-même a admis *volet* pour le *-va* des indéfinis *cineva*, *ceva*, etc.; quelques années après avoir fait remonter cet élément à *vadit*, il est revenu, en 1937, à l'étymologie traditionnelle¹, et cela bien que les formes correspondantes de l'aroumain soient *tsinivă*, *tsivă*, etc., avec le même *-va*. Dans le cas du futur, la difficulté nous paraît moins grande: sans approfondir ici la question, ne pourrait-on supposer qu'un auxiliaire comme notre *volet* ait subi une réduction plus forte qu'un adverbe comme *afforas*? Inutile de montrer par des exemples le fait bien connu qu'en roumain aussi bien qu'ailleurs les formes les plus usitées des verbes auxiliaires offrent certains cas de réduction étrangers aux lois phonétiques proprement dites; fréquentes et peu accentuées, elles sont particulièrement sujettes à l'usure. Et il n'est pas absolument impossible que l'analogie de *are* (*a*) *habet* ait contribué au passage de *voare* (*voa*) à *vare* (*va*); cf. *W. Jb.*, IX, 59.

Alors que l'aroumain du nord dit (1^{re} pers. du sing.) *va s-cîntu*, (2^e) *va s-cîntsi*, (3^e) *va s-cîntă* etc., l'aroumain du sud a (1^{re}) *vaî cîntu*, (2^e) *vaî cîntsi*, (3^e) *vaî cîntă*, etc.². Ces deux paradigmes se rattachent à notre type C, puisque l'auxiliaire invariable *va(i)* y est suivi du subjonctif. S'il est difficile, selon nous, de rattacher ce *va* à *vadit*, il n'est pas plus facile, dirons-nous, de faire remonter ce *vaî* à un *vadis* „généralisé“³, même si les lois phonétiques nous y autorisent. M. Capidan (*Aronăni*, 465 s., 497) rejette *vadis* et voit dans *vaî* la forme *va*, suivie d'un *-i* qui demeure inexplicable.

Pour l'auxiliaire *a*, nous avons dit que deux étymologies ont été proposées: *a* proviendrait ou bien de *va*, ou bien de *habet*. Mais il faut noter que cette dernière hypothèse n'a

¹ Dans ses *Études de linguistique roumaine*, 391, puis dans *DR*, IX, 414. Cf. notre article sur les termes indéfinis, p. 203 s.

² Th. Capidan, *Aronăni*, 466.

³ *DR*, VI, 391.

été émise que pour le type C, où *a* figure à toutes les personnes, *a să cînt*, *a să cînti* etc., mais non pas, à notre connaissance, pour la 3^e personne du singulier du type A, *a cînta*. Ce qui pourrait militer en faveur de l'hypothèse, c'est que le paradigme *a să cînt*, *a să cînti* etc. s'emploie en Moldavie, domaine qui a précisément favorisé l'emploi de l'auxiliaire „avoir“ au futur: *am să cînt*, *ai să cînti* etc. (type E). Mais cette coïncidence ne peut contre-balancer deux autres arguments, qui démentent la théorie *habet*: 1° D'abord le parallélisme nettement marqué et complet entre *va* et *a* d'une part, et *voi* — *ai*, *vei* — *ei*, *vom* — *om*, *veți* — *eți*, *vor* — *or* de l'autre ne peut guère être l'effet du hasard. 2° On sait qu'à l'intérieur de la conjugaison du verbe *avea habere*, la coexistence d'une forme longue, employée quand „avoir“ conserve (au moins en partie) son sens plein, et d'une forme brève, employée plutôt comme auxiliaire (notamment au passé composé), se trouve non seulement à la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif (*are* — *a*), mais aussi à la 1^{re} (*avem* — *am*) et à la 2^e personne (*aveți* — *ați*) du pluriel; si le *a* de *a să cînte* n'était autre chose que le doublet bref de *are* (*să cînte*), comment pourrait-on expliquer l'inexistence d'un **am să cîntăm* et d'un **ați să cîntați* brefs à côté de *avem să cîntăm* et de *aveți să cîntați* longs (type E)¹, et aussi l'inexistence de **a a cînta*, **am a cînta*, **ați a c.* à côté de *are a cînta*, *avem a c.*, *aveți a c.* (type D)?

Par conséquent, l'auxiliaire *a* du futur ne peut provenir que de *va*. La formule *a să cînte*, 3^e pers. du sing. du type C, et *are să cînte*, même personne du type E, ont deux origines différentes. Et une limite nette sépare les types A—C, formés uniquement à l'aide de *velle* (*volere*), des types D et E, où l'auxiliaire, comme dans tant d'autres futurs romans, est partout *habere*.

Dans le dialecte mégléno-roumain de Țîrnareca, le futur prend l'aspect suivant: 1^{re} pers. du sing. *ds cînt* ou *ă si cînt*,

¹ Il est impossible de croire que l'homonymie de l'auxiliaire du conditionnel, *am cînta*, *ați cînta*, ait empêché l'apparition de ces formes.

2^e *ds cînt* ou *ă si cînt*, 3^e *ds cîntă* ou *ă si cîntă*, etc.; l'élément *ds* ou *ă si* est invariable dans les six formes. M. Capidan¹ explique ce *ds* comme une fusion de *ă si* ou *ă să*, et *ă* comme *va* „veut“, par les étapes intermédiaires *ua* et *uă*. Ainsi, ce futur entre dans le cadre de notre type C.

Nous avons cru pouvoir nous dispenser, dans cet examen, de parler d'emprunts. On sait que les principes de formation représentés dans le futur roumain se retrouvent, plus ou moins, en grec, en albanais, en bulgare. Plusieurs savants ont supposé que ces différents principes de formation se sont développés en roumain sous des influences étrangères, qu'ils constituent soit un emprunt à l'une des autres langues balkaniques encore vivantes, soit un substrat d'origine thrace. D'autres ont préféré admettre pour le roumain un développement autochtone, latin; comme aucun de ces principes n'est propre uniquement aux Balkans (tous se retrouvent dans d'autres langues, romanes, germaniques, slaves, etc., et le latin connaît *volo cantare* pour „cantabo“), on serait autorisé à admettre un cas de simple polygénèse. Il y a sur ce sujet toute une littérature. Rappelons ici que M. Kr. Sandfeld, dans son volume *Linguistique balkanique* (180-185), a donné un excellent aperçu du problème; pour le futur roumain formé à l'aide de „vouloir“ il a produit en faveur de l'hypothèse d'un emprunt au grec d'importants arguments, qui n'ont pourtant pas entièrement convaincu W. Meyer-Lübke². Aux yeux d'O. Densusianu³, c'est une formation latine, qui pourtant a pu être „appuyée“ par le futur du grec byzantin. Quant au futur roumain formé avec l'auxiliaire „avoir“, on avait cru à une influence slave; M. Sandfeld (*o. c.*, 185) s'est opposé à cette idée, à cause des nombreux exemples qu'on relève dans les langues sœurs. Bref, le problème n'est pas encore résolu; peut-être ne le sera-t-il jamais complètement. Nous n'entendons pas nous mêler ici à ces discussions. Bornons-nous à constater que si nous avons pu produire, dans

¹ *Meglenoromânii*, I, 168.

² Voir son article déjà cité *Rumänisch und Romanisch*, 18 s.

³ *Hist. lang. roum.*, II, 228.

la présente étude, quelques exemples nouveaux de constructions, analogues sous tel ou tel rapport aux futurs roumains, ces exemples ont été empruntés, non pas aux autres langues balkaniques, mais au roumain lui-même et aux autres langues romanes, ainsi qu'au domaine germanique. Cette circonstance milite sans doute en faveur de l'hypothèse latine, mais elle n'exclut point la possibilité d'emprunts balkaniques, et la polygenèse demeure toujours possible. D'une part le grec *θέ* (dans *θέ να γράγω*, transformé ensuite en *θα γράγω*), le bulgare *šte* (dans *šte da piša*) et l'albanais *do* (dans *do të shkruaj*) peuvent offrir des ressemblances frappantes avec le roumain *o* (dans *o să cînt*), sans que l'expression roumaine provienne nécessairement en ligne droite de l'une des trois autres. D'autre part l'usage du latin *volet* dans l'italien *ci vuole* et dans le roumain *o* peut présenter des ressemblances considérables, sans qu'on soit obligé de supposer un lien historique, ou l'existence (non attestée) d'un *volet* (*vult*) impersonnel en latin. On trouve çà et là en latin un *potest* signifiant „on peut“, „il (neutre !) est possible“; dans l'abruzzain populaire du XIV^e siècle apparaît un *può* ou *pò* (< *p o t e (s) t*) avec le même sens; doit-on penser alors que la deuxième expression remonte à la première? Non, certes. Ce que les langues romanes, dans les cas de ce genre, ont hérité du latin, ce n'est pas, semble-t-il, l'emploi impersonnel de *p o t e (s) t*, de *volet*, de *debet*, mais la faculté d'employer impersonnellement, au besoin, certains verbes comme les auxiliaires de mode. Tel est le point de vue que nous voudrions adopter pour le type *o să cînt* jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire en attendant que les rapports du futur roumain avec celui des langues voisines soient réellement tirés au clair.

Lund (Suède)

ALF LOMBARD

L'EMPLOI DU DATIF EN ROUMAIN ACTUEL

Un des traits les plus saillants du roumain actuel c'est l'emploi très fréquent du datif. Le datif est employé, bien entendu, auprès des catégories grammaticales consacrées, à savoir le verbe, l'adjectif et le substantif, et il joue le rôle d'objet indirect. Mais le nombre et l'espèce des parties du discours qui se construisent avec le datif diffèrent beaucoup de celles qui sont indiquées par la tradition linguistique. Il faut en effet préciser que j'ai en vue la langue des gens cultivés et que, par conséquent, la plupart, sinon l'unanimité des constructions avec le datif contiennent des néologismes plus ou moins récents, dont la grande majorité existait cependant en roumain déjà avant la guerre. Le changement qui s'est produit et continue de se produire sous nos yeux consiste donc en ceci que la langue actuelle préfère très souvent le datif là où la tradition, que d'ailleurs bien des Roumains respectent rigoureusement, avait consacré une construction prépositionnelle.

Le phénomène n'est pas général, je veux dire qu'on ne le rencontre pas chez tous les écrivains et les publicistes contemporains. Car il y en a parmi eux, et des meilleurs, qui se conforment à l'usage traditionnel, et ceci peut être l'effet d'une résistance consciente ou inconsciente aux innovations. Cette résistance prouverait, d'autre part, chez ceux-ci, l'existence d'un sens plus aigu de la langue maternelle. Mais la majorité des écrivains, et surtout les jeunes, acceptent sans émoi le nouvel état de choses, qui d'ailleurs se fait un chemin même dans le camp des traditionnalistes les plus acharnés.

Pour mieux comprendre la situation et pour faciliter l'explication du phénomène il est nécessaire de présenter d'abord

les faits, qui sont très nombreux et assez variés. Je les ai recueillis dans des publications de toute sorte: romans, essais, revues et journaux¹, ce qui veut dire que ces exemples appartiennent à la langue commune parlée et écrite des gens cultivés, de ceux qui constituent la grande majorité des intellectuels roumains et qui, de par le rôle qu'ils jouent dans l'activité culturelle du pays, contribuent plus que tout autres à créer les conditions nécessaires à l'évolution de la langue.

J'ai groupé les exemples d'après l'espèce grammaticale qui régit le datif: 1. verbes (ils forment une majorité relative, ce qui est naturel, car le datif exprime la destination); 2. adjectifs (très nombreux eux aussi, et pour la même raison: beaucoup parmi eux sont, du point de vue sémantique, apparentés aux verbes; en même temps ils désignent des qualités, qui, par définition, sont attribuables à divers objets); 3. substantifs (en petit nombre, parce que cette partie du discours se combine d'habitude avec un autre substantif). À côté de ces trois groupes, il y en a encore deux, dont le premier doit être considéré comme une variante du premier, à savoir: a. les formations participiales (dans l'acception la plus large du mot, c'est-à-dire les participes présents et passés, les participes à fonction adjectivale, les dérivés de thèmes verbaux en *-bil*, *-tor*, etc.); b. les constructions dont le verbe est accompagné du pronom réfléchi *își* et qui, de ce fait, demandent des explications spéciales. Enfin, il faut ajouter à ces groupes deux exemples où le datif dépend d'un adverbe à valeur adjectivale.

¹ Abréviations: Ad. lit. = Adevărul literar și artistic; Arh. Olt. = Arhivele Olteniei; Bilete = Bilete de papagal; Ins. ieș. = Insemnări ieșene; Jurn. lit. = Jurnalul literar; Rev. fund. = Revista fundațiilor regale; Soc. rom. = Sociologie românească; St. ital. = Studii italiene; V. rom. = Viața românească. Les chiffres qui suivent la date de la publication indiquent la page; lorsqu'il y a deux chiffres, le premier indique la page et le second la colonne (à l'exception de la revue Insemnări ieșene, pour laquelle on emploie d'ordinaire un chiffre romain et deux chiffres arabes: le premier renvoie à l'année, les autres au volume et à la page de la publication). Les auteurs sont cités à l'aide des lettres initiales de leurs noms.

Nous avons réparti les faits dans les groupes suivants: I A. verbes; I B. formations participiales; II A. adjectifs; II B. adverbes; III. substantifs; IV. constructions verbales avec *își* comme datif¹.

I.

A. *Se va a c o m o d a mediului* (L. D., Ad. lit., 21 août 1938, 3, 5); *neputîndu-se acomoda vieții năvalnice* (H. Br., ibid., 5 mars 1939, 1, 5); *să se acomodeze cerințelor* (R. G., V. rom., juin 1938, 126); *să a d a p t e z e această idee... unei acțiuni* (Gh. N., Ad. lit., 16 mai 1937, 6, 3); *să se adapteze bine clasei* (G. C., ibid., 26 sept. 1937, 15, 2); *se va adapta acestei nevoi* (I. S., ibid., 10 juillet 1938, 7, 4); *poetul nu se poate adapta Americii* (M. P., ibid., 1 janv. 1939, 3, 2); *să te adaptezi unei forme date* (L. D., Atitudini..., București, 1937, 38); *se adaptă obscurității* (G. C., Enigma Otiliei, I, 19)²; *a mai a d d u g a acestui număr* (L. O., Ad. lit., 29 août 1937, 16, 1); *un al doilea interes se adaugă acestuia* (D. I. S., ibid., 26 déc. 1937, 19, 2); *a adăugat lanțului său de biruinți* (Gh. N., ibid., 6 mars 1938, 17, 2-3); *D-l R. adaugă acestor două perspective* (I. B., V. rom., oct. 1938, 83); *n'a adăugat nimic operei lui L. R.* (I. C., ibid., déc. 1938, 38); *se adaugă acestui proces spontan* (I. B., ibid., 102); *să a d e r e lumii motivelor* (T. S., Ad. lit., 23 janv. 1938, 19, 4); *să adere unui subiect* (M. B., V. rom., juillet 1938, 131); *nu se a f i l i a s e niciunei secte* (Ș. C., Rev. fund., août 1938, 415); *a a j u t a t discreditării* (G. C., Jurn. lit., 17 sept. 1939, 2, 1); *a ajutat mult răspîndirii prin declamarea la sărbări* (Id., ibid., 24 sept. 1939, 2, 1); *ocultismul poate fi alăturat visului* (Al. C., Ad. lit., 4 juillet 1937, 14, 2); *nu-l pot alătura niciunui dintre ei* (H. V., ibid., 4 déc. 1938, 8, 1); *alătură epitetul frumos unor priveliști* (Gr. S., Ins. ieș., III, 3, 78); *ce le-o alătură* (L. B., Sp. mior., 141); *nu a l c â t u e ș t e operei decât un schelet arhitectonic* (I. B., V. rom.,

¹ Afin de faciliter la lecture et le contrôle des exemples, j'ai imprimé en caractères italiques espacés les mots qui exigent un objet indirect.

² Cf. le composé *readapta*: *v'ați readaptat Orientului* (C. P., 1907, I, 124).

déc. 1938, 100); *dacă se aliază fontei siliciu, mangan* (G. A., Ins. ieș., mars 1938, 559)¹; *se alipii unei bande* (C. M.-M., Ad. lit., 27 juin 1937, 8, 4); *W. revine la Washington, unde se alipește serviciului sanitar* (M. G., ibid., 28 mai 1939, 5, 2); *județele care au fost alipite ținutului* (les journaux); *evenimente care ascultă legilor probabilității și nu legii cauzalității* (An., Journ. lit., 29 janv. 1939, 3, 7); *se aseamănă pădurii* (I. C., V. rom., juin 1938, 79); *fără să ne asociem considerațiilor lui Mirbeau* (Journ. lit., 1 oct. 1939, 3, 7); *să ne asociem considerațiilor lui H. B.* (V. A., ibid., 15 oct. 1939, 3, 2); *se pot asocia altora mai puternice* (Gr. T. P., Ins. ieș., II, 2, 497); *a o asocia impresiei de teroare* (M. G., Războiul micului Tristan, 401); *a fost atașat armatelor rusești* (D. B., Ins. ieș., II, 2, 572); *se atașează unui balon* (P. Gr., ibid., II, 3, 588); *au atașat simpatiile lor poporului nostru* (id. ibid., II, 3, 658); *capitulând impulsiei* (C. P., Dum. orbului, 192); *a mă câștiga definitiv prieteniei sale* (G. M., Donna Alba, 149); „Robespierre”... *coincide aniversării a 150 ani* (V. M., Ins. ieș., août 1939, 328); *comandă... întregii formații de avioane* (P. N., V. rom., juin 1938, 118); *doar Sainte-Beuve îi poate fi comparat* (Al. P., ibid., 92); *a contraveni intereselor boierilor* (I. C. I., ibid., mars 1938, 46); *contravine liniștii publice* (les journaux); *dacă am crede „diplomei birlădene”* (G. B., Din trecutul nostru, janv.-avril 1939, 54); *să credem scrisorii* (P., Rev. fund., juillet 1939, 83); *o pronunțare dialectală care deservește unui orator* (I. P., Figuri dispărute, 13); *tot ce se desfășoară privirilor noastre* (L. D., Atitudini..., 34); *să se desprindă patului de suferință* (I. M., Fata moartă, 308); *vasul a fost eliberat Germaniei* (les journaux); *pentru a-i evoca o clipă amintirii noastre* (an., Ad. lit., 19 sept. 1937, 5, 1); *il identifica climatului morbid* (M. G., V. rom., juillet 1938, 25); *il identifica unui sacrificiu* (I. C., ibid., 71); *neputînd implica*

¹ Cf. le composé *ralia*: *să se ralieze generalilor reacționari* (T. N., V. rom., août 1938, 123); *să ne ralieze unui realism naiv* (D. T., ibid., janv. 1939, 193).

acesteia o desfășurare „au ralenti” (H. Br., Ad. lit., 5 mars 1939, 1, 5); *ceea ce importă agriculturii românești* (E. A. P., V. rom., juin 1937, 78); *se integrează perfect filosofiei românești* (I. S. G., Ad. lit., 10 juillet 1938, 7, 5); *se pot integra specificului etnic* (M. M., Ins. ieș., II, 2, 513); *a interveni locului în drept* (dans le langage administratif); *a introdus o notă idealistă și actuală materialismului deja bătrîn* (M. M., Ins. ieș., II, 2, 371); *ceea ce mulți îi vor invidia* (N. I. P., ibid., II, 4, 92); *e împrumutat unei viziuni a lui Jallez* (V. P., Ad. lit., 5 déc. 1937, 16, 4); *dela textul împrumutat unui autor* (An., ibid., 19 déc. 1937, 6, 1); *epizodul teatral ce l-a împrumutat istoriei* (Gh. N., ibid., 6 mars 1938, 17, 2)¹; *se încadrează de minune exigențelor scenice* (Id., ibid., 19 juin 1938, 13, 2); *să se încadreze formulei lor* (P. Gr., Ins. ieș., III, 2, 548); *se închide diversității omenești* (Șt. L., Rev. fund., oct. 1939, 121); *să se încorporeze Germaniei* (Gr. T. P., Ins. ieș., III, 8, 137); *ele se încorporează tradiției* (Gh. O., V. rom., août 1938, 28); *se încorporează străzii, grilajului de piatră și fier* (C. P., Dum. orbului, 147); *s'a încorporat Germaniei* (Id., Nirvana, 253); *nu ne încovoiește prejudecăților comune* (J. L., Journ. lit., 20 août 1939, 1, 4); *să se încreeadă unei femei* (Dr. J. K., Ad. lit., 13 juin 1937, 5, 3); *un gând netrebnic, căruia mă ncrunt, ca să piară* (M. D. I., ibid., 19 déc. 1937, 9, 4)²; *a fost înglobată Germaniei* (A. M., Ins. ieș., III, 2, 128); *a fost înglobat unei specii străine* (C. P., Dum. orbului, 218); *le-a înmormîntat tiparului* (Id., Carmen saeculare, 411); *mă înregistrează unui ideal* (An., Ad. lit., 31 oct. 1937, 10, 2); *nu se însumează unui tip* (G. C., Journ. lit., 5 févr. 1939, 3, 1-2); *nu-l înșurubase unui obiect precis* (C. N., V. rom., sept. 1938, 31); *nu i-am întîlnit nicio metaforă* (M. P., ibid., 12 févr. 1939, 3, 3); *în cuvinte ce le-ai învățat micii mele și tatălui meu* (I. P., ibid., juillet 1939, 98); *se învecinează politicii*

¹ La construction du verbe *împrumuta* avec le datif est très fréquente. Il y a une foule d'écrivains et de publicistes qui l'emploient à l'exclusion de toute autre.

² Le texte est en vers.

(les journaux); *să se lase tentației de a aduna* (T. S., Ad. lit., 23 janv. 1938, 19, 4); *fu lăsat păraginii* (E. C., ibid., 5 juin 1938, 9, 3); *nimic n'a fost lăsat întâmplării* (R. G., V. rom., juin 1938, 130); *în vreme ce liberează pe Irma somnului* (G. M., Donna Alba, 155); *omul care s'a lipit vieții mele* (Al. T., Ad. lit., 17 avr. 1938, 4, 1); *Germania manifestă un interes deosebit lucrărilor conferinței* (les journaux)¹; *nu se mai mișcă locului* (C. P., 1907, I, 41); *nu se pot mlădia realității brutale* (N. & Co., V. rom., août 1938, 135); *să se mlădieze altor forme* (D. Caracostea); *să se muleze docil considerentelor practice* (C. I.-G., V. rom., mai 1939, 133); *nu mă nasc vocațiunii mele* (H. P.-B., Ad. lit., 11 juillet 1937, 6, 3); *nutriți un interes deosebit mișcării artistice* (N. N. T., Ins. ieș., mars 1938, 548)²; *sînt osîndite căderilor* (C. P., Carm. sacc., 440); *se părăsea total unei stări emotive* (I. B., V. rom., déc. 1938, 101); *pentru a se părăsi visului și creației* (Id., Ad. lit., 26 mars 1939, 1, 1); *se poartă de minune decorului* (L. D., ibid., 15, 2); *să se poartă de atît regulilor, cît și faptelor* (I. Z., V. rom., juillet 1938, 97); *anii care precedaseră marelui războiu* (les journaux); *au premers grevei generale* (A., V. rom., janv. 1938, 137); *primează geniului* (dans une conférence publique, faite par un professeur du Conservatoire de musique de Iași); *trebuie propagat mediilor care vor războiul* (J. L., Journ. lit., 19 mars 1939, 1, 1); *vor putea fi raportate unor cauze* (D. B., Ins. ieș., III, 1, 126); *se raportează nu obiectelor, ci atitudinii* (Id., ibid., août 1939, 246); *raspunsînd parcă semnalului* (G. S., Ad. lit., 21 août 1938, 5, 2); *toți Rominii vor răspunde apelului* (Ins. ieș., janv. 1939, 144); *firi delicate care răspund prompt celor mai fine modificări din lumea exterioară* (N. & Co., V. rom., août 1938, 135); *înainte de a răspunde unor exigențe sociale* (I. Z., ibid., 109); *care se refuză minții* (S. P., Journ. lit., 2 avr. 1939, 3, 6); *se refuză*

¹ On peut interpréter ce datif comme un complément du substantif *interes* et non du verbe *manifestă*.

² Cf. la note précédente.

oricărei sensibilități (M. S., V. rom., août-sept. 1937, 69); *Donna Alba ținu să-mi remarce* (G. M., Donna Alba, 375); *vor fi repartizați celorlalte centre* (les journaux); *se resemnează adevărului prozaic* (C. P., Dum. orbului, 82); *resemnîndu-se neputinții* (id., ibid., 230); *n'a rezistat evenimentelor* (V. N., V. rom., déc. 1937, 98); *ar rezista intensificării* (A. Ș., ibid., mai 1938, 94); *n'a putut rezista noiei metode de atac* (V. N., ibid., août 1939, 116); *ridică altfel de obiecții bituminării* (P. Gr., Ins. ieș., II, 2, 446); *n'a putut scăpa acestei geniale banalități* (D. B., Ad. lit., 27 févr. 1938, 5, 4); *al cărui interes scapă și savanților* (T. S., ibid., 14 août 1938, 5, 2); *niciodată Sch. n'a semănat mai mult lui Mozart* (N. P., ibid., 30 oct. 1938, 8, 3); *a sfeterisit tezaurului două milioane* (les journaux); *slujind unei etici pacifiste* (I. B., Journ. lit., 19 mars 1939, 1, 1); *ar vrea să se smulgă unui mediu* (G. C., Ad. lit., 26 sept. 1937, 15, 2); *să smulgă făptura aceasta vieții ei primitive* (An., ibid., 21 août 1938, 3, 5); *a se smulge ramolirii ce-i cuprinde* (I. M. M., Ins. ieș., août 1939, 231); *firul rațiunii îi fusese smuls sufletului* (M. P., Ad. lit., 8 janv. 1939, 4, 1); *[lucruri] smulse celui mai hermetic dulap cu relicve* (I. V., V. rom., juin 1939, 8); *nu-l smulsese neclintirii* (Id., ibid., 9); *de a se subsuma teatrul „artei pure”* (V. I. C., Ins. ieș., III, 2, 177); *care i-au succedat* (I. P., ibid., II, 2, 488); *a sucumba înfrîurii pozitive* (G. C., Ad. lit., 3 juillet 1938, 7, 7); *nu se supra-pune lecțiunii germane* (S. C., ibid., 18 sept. 1938, 2, 2); *au fost supuși unei încordări* (D. N. C., V. rom., févr. 1939, 120); *dar se sustrage acestui defect* (an., Ad. lit., 1 août 1938, 7, 4); *a-l sustrage acestei activități* (G. S., ibid., 29 août 1938, 8, 7); *numele lui va fi tăinuit tuturor* (V. E., ibid., 15 août 1938, 3, 2); *Banca anglo-cehă a fost transferată unor întreprinderi germane* (les journaux); *N. a fost trimis judecătii* (les journaux); *urmează apoi acestei hotărîri lupta* (I. S., Ad. lit., 26 déc. 1937, 13, 3); *urmase unei întâmplări* (T. A., Bilete, no. 486, 180); *urmînd unei păreri identice* (E. C., V. rom., août 1938, 152); *n'am urmat normei Academiei* (P., Rev. fund., oct. 1939, 166); *D-sa vede ortodoxiei, ca tră-*

sătură dominantă, organicitatea (A. Gh. P., Ins. ieș., III, 7, 538).

B¹. *adaptabilă* scenei (Gh. N., Ad. lit., 18 juillet 1937, 12, 3)²; *adaptați* societăților moleșite (T. A., Bilete, no. 486, 180)³; *adecvată* atmosferei de basm (Gh. N., Ad. lit., 10 oct. 1937, 14, 3); *adecvate* undulațiilor (An., ibid., 6 févr. 1938, 18, 2); *adecvate* cadrului exterior (Gr. Gr. S., Ins. ieș., III, 3, 78); *plic alăturat* lucrării (An., Ad. lit., 18 sept. 1938, 10, 6); *alăturată* prizării celui-lalt (P. Gr., Ins. ieș., II, 3, 1097); *toate* noțiunile alăturate celei de rasă (id., ibid., II, 4, 95); *elemente* barbare altoite singelui daco-roman (an., Ad. lit., 26 déc. 1937, 25, 2); *anexată* unei clădiri publice (E. C., ibid., 1 mai 1938, 16, 3); *formula* e generală, dar justă și *apreciabilă* oricărui mare romanțier (G. C., Journ. lit., 19 févr. 1939, 2, 1); *mai apropiat* publicului cetitor (P. S., ibid., 16 mai 1937, 7, 4); *un gen apropiat* cercului (Gh. N., ibid., 3 avril 1938, 14, 4); *atît de apropiat* stării sale sufletești (N. P., ibid., 4 déc. 1938, 2, 6); *o normă de viață* mai apropiată substanței (M. Ch., Journ. lit., 27 août 1939, 3, 6); *foarte apropiat* unor surîsuri (Al. S., Ins. ieș., III, 1, 605); *cei mai apropiați* unei acțiuni comune (Șt. V., V. rom., janv.-mars 1937, 146); *deși apropiată* încă nouă (A., ibid., janv. 1938, 137); *așa de apropiată* specificului limbii germane (R. G., ibid., juin 1938, 131); *mai apropiați* înțelesurilor secrete (Ș. C., Rev. fund., sept. 1938, 648); *mai apropiată* Apusului (C. P., Luceafărul, 307); *ascuns* altor priceperi (Id., ibid., 164); *asemănătoare* mostrelor de mai sus (An., Ad. lit., 6 févr. 1938, 18, 2); *asemănătoare* celor din zilele noastre (T. S., ibid.,

¹ Dans l'énumération qui suit il y a quelques exemples dont la forme seule justifie leur présence à côté des autres; ce sont des dérivés avec le suffixe *-bil*, bien que le thème verbal soit inconnu au roumain comme mot indépendant.

² Même construction pour *inadaptabil*: *inadaptabil* climatului (Id., ibid., 23 oct. 1938, 7, 6); *inadaptabil* realității prezente (M. M., Ins. ieș., II, 2, 371).

³ A comparer aussi *inadaptat* ritmului (H. S., V. rom., oct. 1937, 45) et *neadaptată* evenimentelor reale (E. C., Ins. ieș., III, 2, 457).

19 juin 1938, 19, 1); *asemănătoare* electronului (I. I. P., Ins. ieș., I, 2, 510); *asemănător* unei mașini (Gr. T. P., ibid. II, 2, 494); *asemănătoare* aceloră ce ne frământă (N. R., ibid., III, 1, 601)¹; *asimilat* unui grad militar (Ar., Journ. lit., 24 sept. 1939, 4, 5); *atașată* meseriei (C. B., Ad. lit., 5 nov. 1937, 7, 3); *atașat* ideilor (A. A., ibid., 5 déc. 1937, 10, 3); *o vor* atașată idealului (Gh. D., ibid., 6 févr. 1938, 16, 2); *tot mai atașat* lor (Id., V. rom., juin 1937, 142); *atașat* profesorului (N. & Co., ibid., déc. 1937, 118); *cîștigat* tezei contradictorii (an., Azi, 9 juillet 1939, 7, 1); *Ch. M., cîștigat* ideilor noastre (V. rom., juillet 1939, 78); *cu totul compa-rabile* frumozelor ceramici orientale (C. N. N., ibid., mars 1938, 137)²; *se știu... condamnăți* omorului ritual (L. B., Sp. mior., 103); *sonete... constrînse* unor ritmuri și rime improprii (D. T., V. rom., août 1938, 147); *toate țările desemnate* cuceririi sau vasalității (V. M., Ins. ieș., août 1939, 266); *o ținută artistică diferită* celui dintîiu (T. S., Ad. lit., 12 déc. 1937, 20, 1); *o semnificație aproape echivalentă* aceleia... (I. B., ibid., 2 avril 1939, 11, 3); *echivalente* originalului (Al. P., Ins. ieș., III, 7, 361); *echivalente* avantajelor urmărite (C. V., V. rom., juillet 1937, 13); *nimic echivalent* marilor opere (M. S., ibid., juin 1938, 133); *echivalentă* lumii de dincolo (L. B., Sp. mior., 38); *echivalentă* ipostazelor trinitare (Id., ibid., 83); *lucruri expropriate* vreunui contrarevoluționar (les journaux); *comunicare făcută* Academiei (L. F., Ad. lit., 13 févr. 1938, 17, 3); *ferecat* cu șapte zăvoare bîntuirilor din afară (C. P., Dum. orbului, 130); *fuzionate* complet unei totalități organice (P. Gr., Ins. ieș., juin 1939, 607); *impenetrabilă* noilor curente (C. V., V. rom., juillet 1937, 11); *teologia și metafizica sînt impenetrabile* spiritului său (M. E., Rev. fund., août 1939, 447-8); *chestii importante* bunului mers al Facultății

¹ Le synonyme *analog* (d'origine française) se construit lui aussi avec le datif: *comitet... analog* parlamentului nostru (C. I. A., Ins. ieș., II, 3, 627); *analog* celor întîmplate (I. C. I., V. rom., août-sept. 1937, 61).

² De même le négatif *incomparabil*: *o satisfacție incomparabilă* celeilalte (T. S., Ad. lit., 6 mars 1938, 2, 3-4).

(les journaux); *directiva impregnată culturii românești* (I. S., Ad. lit., 27 juin 1937, 6, 4); *era indicat unei asemenea meniri* (les journaux); *Siberia este locul cel mai indicat expulșării* (les journaux); *indiferent categoriei sociale căreia aparține* (St. T., Ad. lit., 16 mai 1937, 10, 1); *indiferentă înțelegerii textului* (An., ibid., 20 juin 1937, 17, 1); *indiferent oricăror idei* (R. W., V. rom., juin 1938, 44); *indispensabilă unui bărbat* (Dr. J. K., Ad. lit., 3 oct. 1937, 10, 3); *indispensabil oricui vrea să-și facă vreo idee* (P. Gr., Ins. ieș., II, 4, 96); *durerile inevitabile unei intervenții chirurgicale* (N. I. P., ibid., août 1939, 324); *insuportabil fascismului* (I. A., ibid., III, 1, 578); *intangibile gloanțelor* (les journaux); *raze invizibile ochiului* (les journaux); *aș vrea să fiu invulnerabil bolii și morții* (Al. T., Ad. lit., 17 avril 1938, 3, 1); *metodă împrumutată fizicii și matematicii* (I. I. P., Ins. ieș., II, 3, 1095); *împrumutată „Tratatului despre...”* (V. P., V. rom., déc. 1937, 55); *închis ermetic realității* (I. S., Ad. lit., 23 janv. 1938, 10, 2); *rămâne închis acestor infiltrații* (N. I. P., Ins. ieș., II, 2, 263)¹; *încorporată unei viziuni* (L. B., Sp. mior., 135); *întrebare îndreptată viitorului* (N. & Co., V. rom., déc. 1938, 160); *înfeudată politicii germane* (les journaux)²; *nu mai lasă pe om ingenunchiat unor forme* (D. T., Ad. lit., 11 déc. 1938, 8, 4); *împrejurări îngreuitoare mișcării revoluționare* (I. C. I., V. rom., oct. 1937, 51); *tuturor înțeleasă* (G. C., ibid., mai 1938, 71); *lăsate paraginii* (C. P., Luceafărul, 151); *se socotea legat... simbolismului* (An., Ad. lit., 11 déc. 1938, 6, 2); *literatura cehoslovacă n'a rămas limitată acestui fel* (G. S., ibid., 25 sept. 1938, 4, 2); *maleabil împrejurărilor* (V. I. C., Ins. ieș., I, 2, 577); *moderat exigențelor* (G. S. R., Journ. lit., 10 sept. 1939, 1, 5); *neafiliată vreunui curent politic* (Red., Ins. ieș., III,

¹ Le datif est employé aussi après *deschis*: *mintă deschisă tuturor ideilor*.

² De même *neînfeudat*: *neînfeudați vreunei formule estetice* (I. B., Rev. fund., sept. 1939, 673).

1, 365)¹; *să rămie neștearsă tuturor* (E. C., ibid., II, 2, 847); *unul din procedeele obișnuite mareșalului* (T. T.-Br., Ad. lit., 30 oct. 1938, 1, 5); *cam obișnuit tuturor manifestărilor* (E. V. T., V. rom., août-sept. 1937, 120); *în forma obișnuită romantismului* (B. Th., Rev. fund., juillet 1938, 176)²; *perceptibile ochiului omenesc* (Ing. I. S., Ad. lit., 2 mai 1937, 4, 2); *cerință morală, permanentă omului* (Ș. C., Rev. fund., août 1939, 427); *granițele sînt puțin permeabile cărților* (An., Ad. lit., 11 déc. 1938, 11, 3); *potrivită străzilor de pe planul Berlinului* (C. P., Nirvana, 228); *traducerea este potrivită nu numai fondului, dar și formei* (P. Gr., Ins. ieș., II, 2, 535); *cea mai potrivită criticii actuale* (I. S., Ad. lit., 7 août 1938, 1, 1)³; *convîngeri prealabile oricărui act rațional* (E. P., V. rom., janv. 1938, 96); *zilele precedente morții* (P. Gr., Ins. ieș., févr. 1939, 372); *predestinat păcatului* (C. P., Dum. orbului, 160); *predispusă păcii* (An., Ad. lit., 1 août 1937, 17, 3); *puțin probabilă unui terțiu necunoscut* (Ș. C., Rev. fund. 1938); *răpît filologiei române* (les journaux); *răzvrătit căilor bătute* (G. C., Journ. lit., 27 août 1939, 2, 4); *resemnată acestei inferiorități* (C. P., Dum. orbului, 341); *rezistentă agenților de distrugere* (T. A., Bilete, no. 478, 2); *s'au ardat foarte rezistente mijloacelor de atac* (V. N., V. rom., août 1939, 117); *un strat mai nou... suprapus celui bulgăresc* (Gh. B., Arhiva 1938, 288); *fotografii sustrase unui decăzut* (G. M., Donna Alba, 155); *tolerabil înțelegerii noastre* (An., Ad. lit., 21 nov. 1937, 16, 3); *scene următoare marii întâmplări* (T. S., Ad. lit., 16 avril 1939, 5, 6); *următor înghi-*

¹ *Afiliat* est construit aussi avec le datif, mais je n'ai pas trouvé des exemples de cette construction.

² Cf. aussi la construction de *neobișnuit* avec le datif: *cu totul neobișnuită celui loc* (C. P., Nirvana, 127).

³ Les exemples avec *nepotrivit* sont plus nombreux: *părea multora nepotrivit nervozității* (T. S., Ad. lit., 23 janv. 1938, 20, 2); *nepotrivită sensibilității* (Id., ibid., 22 janv. 1939, 12, 5); *nepotrivită momentului și întregii sale purtări* (C. P., Dum. orbului, 33); *nepotrivite ambițiilor pruzace* (Id., Nirvana, 196).

țirii Cehoslovaciei (Ins. ieș., avril 1939, 150); poate fi *v i b r a n t* și celor de altă limbă (P. Gr., ibid., III, 1, 610).

La plupart des verbes qui ont été enregistrés sous I A. on toujours été construits avec le cas prépositionnel et ils le sont encore de nos jours. On précisera ci-dessous dans chaque cas le genre de l'objet et si l'objet est une personne ou une chose. Pour le moment, ce qui nous importe c'est la construction elle-même, et non sa fonction syntaxique.

On emploie la préposition *la* après les verbes suivants: *acomoda, adapta, adăuga, adera, afilia, ajuta, alătura*¹, *alipi*¹, *atașa*¹, *comanda, contraveni, interveni, incorpora*², *incrunta* (réfl.), *îngloba*², *însușea*², *înșuruba*², *întîlni, lăsa*², *mlădia, mula, osîndi, ralia* (réfl.), *raporta, răspunde, repartiza, resemna, rezista, subsuma, supune*; la préposition *contra* (ou *împotriva*) après *ridica*; *cu* après *alia, asemăna* (réfl.), *asocia*³, *coincide, compara, identifica, învecina* (réfl.), *potrivi, semăna*; *de* après *asculta, desprinde*⁴, *scăpa*; *dela* après *împrumuta*⁵, *învăța, sustrage*; *din* après *mișca, sfeterisi, smulge*; *în* après *evoca*⁶, *integra, introduce, încadra*⁷, *încrede* (réfl.), *înmormînta, înre-*

¹ Par ex.: *ocultismul poate fi alăturat la vis*. Dans d'autres cas, ce verbe est construit avec *de*: *nu-l pot alătura de niciunul dintre ei*. Même cas pour *alipi* (*se alipește la serviciul sanitar*, à côté de *se alipește de o bandă*) et *atașa* (*a fost atașat la armatele rusești* ou... *pe lângă armatele rusești* et *a fost atașat de un balon*).

² La liaison avec le complément suivant peut, pour ces verbes, être établie à l'aide de la préposition *în*: *ele se încorporează în tradiție* (à côté de *să se încorporeze la Germania*); *a fost înglobată într-o specie străină* (à côté de *a fost înglobată la Germania*); *nu se însușează într'un tip* (à côté de... *la un tip*); *nu-l înșurubează într'un obiect precis* (dans ce cas spécial, plus fréquemment... *la un obiect*...); *fu lăsat în păragină* (à côté de *nimic n'a fost lăsat la împlinire*).

³ Cf. *se pot asocia cu altele mai puternice* et *să ne asociem la considerațiile lui H. B.*

⁴ *Să se desprindă de patul de inferință*. On peut dire aussi... *depe patul*...

⁵ Avec un complément personnel: *textul împrumutat dela un autor*. Si le complément est une chose, on emploie *din*: *epizodul... ce l-am împrumutat din istorie*.

⁶ *Pentru a-i evoca o clipă în amintirea noastră*.

⁷ *Se încadrează în formula lor* (à côté de *se încadrează... la exigențele scenei*).

*gimenta, propaga, trimete*¹, *vedea*²; *pentru* après *alcătui*³, *clătiga, implica, importa, închide, manifesta, naște* (réfl.), *tăinu*; diverses autres prépositions après *capitula* (... *în fața*...), *desfășura* (... *înaintea privirilor noastre*), *elibera* (... *în puterea* ou *în brațele somnului*), *pădăsi* (réfl., comme *lăsa* dans la construction *a lăsa în voia întâmplării*), *prima* (... *față de* ou *asupra*...), *suprapune* (... *peste*), *urma*⁴ (... *după*...). Quelques verbes, par ex. *crede, deservi, succeda*, ont d'habitude un objet direct⁵.

Pour les formes participiales la situation est absolument identique à celle que je viens de décrire pour les verbes. L'identité s'étend non seulement aux participes dérivés des verbes déjà discutés, ce qui va sans dire, mais aussi à tous les autres, dans le sens qu'ils se construisent d'ordinaire avec des prépositions qui sont presque toujours les mêmes que pour les verbes.

Cette constatation n'est pas pour nous surprendre: les rapports syntaxiques du participe et ceux des verbes sont identiques.

Je m'arrêterai un peu plus aux formations participiales dont la construction diffère plus ou moins de celle des verbes qu'on a enregistrés sous I A. La préposition la plus employée ici est toujours *la*, comme pour les verbes. On la trouve après *adecvat, anexat, condamnat, constrîns, desemnat*⁶, *făcut*⁶, *fuzionat*⁷, *inevitabil*⁸, *invulnerabil*⁸, *înfedat, limitat, maleabil*⁹,

¹ *A fost trimis în judecată* (ou... *în fața judecătii*).

² *D-sa vede în ortodoxie, ca trăsătură dominantă, organicitatea*.

³ *Nu alcătuește pentru operă decât un schelet arhitectonic* (ou... *în ce privește opera*...).

⁴ *Urmează apoi, după această hotărîre, lupta; urmează după o întîmplare*. On peut construire ce verbe aussi avec un objet direct: *urmînd o părere identică*; *n-am urmat norma fixată de Academie*.

⁵ *Dacă am crede „diploma bîrlădeană”; să credem scrisoarea; o promunțare care deservește pe un orator; care l-au succedat*.

⁶ Tous ces participes peuvent être construits aussi avec *pentru*: *toate țările desemnate la cucerire sau vasalitate* ou (mieux)... *pentru cucerire*...; *comunicare făcută la Academie* ou... *pentru Academie* (rapport syntaxique différent); *durerile inevitabile la o intervenție chirurgicală* ou (moins sûr)... *pentru o...* (on préfère... *în cazul unei intervenții*...).

⁷ *A côté de fuzionate complete la o totalitate organică* on dit aussi (et même plus fréquemment peut-être) *fuzionate*... *cu o totalitate*...

⁸ *Aș vrea să fiu invulnerabil la boală și moarte*, mais aussi *invulnerabil contra bolii*... ou *față de boală*...

⁹ En dehors de *maleabil la împejurări*, on rencontre de même la construction avec *față de*...

predestinat, predispus. Viennent ensuite pentru: apreciabil, ascuns, ferecat¹, impenetrabil², important, indicat, indiferent³, indispensabil, insuportabil, intangibil, invizibil, ingreuitor, înțeles, neșters, perceptibil, permanent⁴, permeabil, probabil, tolerabil, vibrant; de: apropiat, diferit, legat; către: îndreptat; contra: răzvrătit; cu: asimilat⁵, echivalent; dela: expropriat; după: modelat; înaintea (ou în fața): îngenunchiat; pe: altoit; diverses autres prépositions: obișnuit⁶.

II.

A. *Un deputat adversar lui* (A. M., Ins. ieș., II, 3, 585); *analoagă mai curînd emoției* (M. G., Războiul micului Tristan, 70); *o îndeletnicire auxiliară comerțului* (An., Ins. ieș., III, 7, 534); *automobilul e bun cui are nevoie de el* (I. P., Țară bună, 125); *caracteristic marelui gînditor nordic* (I. I. P., Ins. ieș., II, 3, 1095); *caracteristică întregii școli realiste* (V. P., V. rom., déc. 1937, 54); *concentrică tirgului* (I. S., Țara noastră, 298); *conformă intereselor* (An., Ad. lit., 5 déc. 1937, 18, 1); *consecvent categoriilor* (L. B., Sp. mior., 54); *au fost contemporani Europei* (M. E., apud G. C., Ad. lit., 30 mai 1937, 15, 1); *contemporan primei epoci de fier* (E. C., Ins. ieș., III, 2, 553); *el este contemporan stării de „îndiviziune primitivă”* (I. B., V. rom., oct. 1938, 86); *reflecții contemporane lui La Bruyère*

¹ Ferecat cu șapte zăvoare pentru bîntuirile din afară ou... contra bîntuirilor...

² Teologia și metafizica sînt impenetrabile pentru spiritul său ou... la spiritul său.

³ On dit aussi indifférent la ceva (à côté de indifférent față de ceva).

⁴ Cerință morală permanentă pentru om ou... permanentă a omului.

⁵ Asimilat cu un grad militar. Avec d'autres compléments et ayant, par conséquent, un sens différent, ce participe est construit avec la préposition la; în grupul et sunetul e se asimilează la t și devine el însuși t.

⁶ Ce participe peut être accompagné de plusieurs prépositions, parce qu'il a plusieurs sens qui diffèrent suffisamment les uns des autres: *unul din procedeele obișnuite la mareșal* ou (mieux) ... *ale mareșalului*; *cam obișnuită la toate manifestările* ou ... *în toate...*; *în forma obișnuită pentru romantism* ou ... *a romantismului*; *cu totul neobișnuit în acel loc* ou ... *pentru acel loc*.

(C. I.-G., ibid., juin 1939, 143); *mărturii contemporane acestei epoci* (Al. P., ibid., août 1939, 93); *o funcțiune necesară corelativă conștiinței* (G. C., Ad. lit., 20 mars 1938, 16, 3); *valoare deopotrivă celei dispărute* (An., ibid., 9 janv. 1938)¹; *dezavantajoașă hitlerismului* (D. I. S., V. rom., août-sept. 1937, 104); *caracterul docil exigențelor modei* (I. B., ibid., mai 1939, 82); *operațiile... nu le sînt dureroase* (S. N., Ad. lit., 30 janv. 1938, 3, 4); *cel mai eficace industriei* (E. B., V. rom., mars 1938, 106); *Sudeții sînt egali Cehoslovacilor* (les journaux); *egală bărbatului* (V. P., Ins. ieș., II, 2, 395); *ceva esențial lumii vechi* (An., Ad. lit., 9 janv. 1938, 17, 2); *principii... esențiale vieții omului* (An., ibid., 23 oct. 1938, 10, 3); *aspecte esențiale organismelor vii* (I. I. P., Ins. ieș., II, 3, 1096); *așa de esențială materiei medicale* (Gr. P., ibid., III, 3, 90); *esențială oricărei poezii adevărate* (Al. P., V. rom., déc. 1938, 73); *opera sa este excentrică evoluției naturale* (Ș. C., Rev. fund., août 1938, 416); *exterior naturii înseși* (I. I. P., Ins. ieș., II, 3, 1096); *exterioară actului de creație* (G. C., V. rom., oct. 1937, 26); *exterioare climatului de febrilă tensiune* (M. G., ibid., sept. 1938, 71); *principii externe literaturii* (les journaux); *împrejurări extrinsece științei* (N. M., V. rom., juin 1939, 151); *acest proces firesc evoluției istorice a capitalismului* (V., ibid., sept. 1938, 131); *firesc geniului său* (Ș. C.)²; *firească unei literaturi* (E. L., Ist. lit. rom. contemp., 79); *se întîmplă să depășesc aceste granițe fixe eului meu* (I. B., Ad. lit., 26 févr. 1939, 7, 3); *cele două direcții fundamentale inspirației lui R.* (M., ibid., 31 oct. 1937, 10, 2); *elementul fundamental oricărei intuiții în lumea gândurilor* (V. C., ibid., 10 avr. 1938, 12, 2); *sentimentul ei e însă generic tuturor fetelor* (Ș. C., Rev. fund., août 1938, 415); *e identică neliniștii secolului nostru* (D. P., Ad. lit., 2 mai 1937, 18, 4); *identic însuflețirii interioare* (V. D., Bilete, no. 487, 192); *identic celor dintîiu* (les journaux); *un*

¹ Cf. *potrivit* (et *nepotrivit*) sous I B. Bien que adverbe du point de vue morphologique, *deopotrivă* a ici la valeur d'un adjectif (v. *gata* et *întocmai* sous II B).

² J'ai négligé de noter le nom et le numéro de la revue.

autor inedit publicului parizian (Gh. N., Ad. lit., 20 febr. 1938, 14, 4); *ar fi infidelă experienței poetice* (I. S., ibid., 21 août 1938, 4, 7); *voluptăți instinctuale conduitei omenești* (les journaux); *insuficientă însă creației* (E. L., op. cit., 353); *fapte... lăaturalnice izvoarelor folosite* (Ș. C., Rev. fund., sept. 1938, 644); *le al acestor principii* (D. P., Fen. englez, 179); *viitoare războaie leite lui* (N. C., V. rom., janv. 1938, 90); *singură Marea Baltică a rămas liberă navigației* (les journaux); *regiunea limitrofă văii Cernei* (M. C. G., Arh. Olt., 1938, 221); *sat mărginaș Pucioasei* (V. G., Lumea rom., 20 août 1938); *trec megieșe umbrei, corăbiile lui* (G. L., Ad. lit., 30 april 1938, 17, 2, texte en vers); *ale căror concluzii sînt categoric negative valorii științei* (I. B., V. rom., août 1939, 105); *făcîndu-l nepuțințios meseriei* (M. A., Ad. lit., 26 déc. 1937, 5, 2); [*un element*] *omolog manganului* (C. V. G., Ins. ieș., III, 8, 147); *opaci subtilelor devi așuini* (C. P., Dum. orbului, 298); *paralel însă acestei galerii de portrete* (An., Ad. lit., 17 juillet 1938, 7, 5); *formă paralelă lui miță* (I. P., Figuri dispărute, 13); *o poezie parazitară textului comentat* (G. C., V. rom., oct. 1937, 33); *forme particulare artei* (G. O., ibid., juillet 1938, 141); *atmosfera... care a fost particulară Angliei* (J. B., ibid., août 1939, 43); *periculos optimismului social* (V. E., Ad. lit., 14 août 1938, 3, 3); *periculoasă individului și societății* (Ins. ieș., août 1939, 331); *o idee prețioasă lui G. D.* (M. M., Ins. ieș., II, 2, 663); *primejdios lirei* (D. Caracostea); *obiectele principale unei gospodării* (T. S., Ad. lit., 5 déc. 1937, 20, 1); *totul e nepătat și proaspăt atingerii* (C. P., Carm. saec., 87); *o valoare proporțională frecvenței radiației respective* (V. N., V. rom., janv. 1938, 103); *expresiunile proprii autorului* (M. C., Ad. lit., 11 juillet 1937, 16, 3); *localul... nu este propriu destinației* (T. S., ibid., 25 sept. 1938, 5, 6); *proprie unei statistici* (Șerban Cioculescu)¹; *rebelă oricărei încercări* (T. V., V. rom.,

¹ De mîne impropriu: un motiv foarte impropriu unui prim plan (T. S., Ad. lit., 1 mai 1938, 19, 1); este improprie tuturor începuturilor de veac (D. T., ibid., 11 déc. 1938, 8, 4).

mai 1938, 10); *rebel tuturor Pestalozzilor* (C. P., Luceafărul 142); *refractor anchilozei* (I. B., Rev. fund., sept. 1939, 673); *spiritele refractare devenirii* (id., ibid., 674); *refractor negustorilor de vorbe* (V. M., V. rom., april-mai 1937, 66); *refractor admirației* (H. St., ibid., febr. 1939, 69); *refractor manierelor* (C. P., 1907, I, 79); *mersul pensulei... e mai puțin servil conturului* (T. S., Ad. lit., 28 mai 1939, 12, 6); *similare atitudinii psihologice* (I. I. P., Ins. ieș., II, 3, 1095); *similare celor semnalate* (G. O., V. rom., oct. 1937, 104); *simultan glasurilor* (I. P., Figuri dispărute, 13); *ar fi sincronie unui primat executiv* (C. I.-G., V. rom., april 1939, 149); *sinonim morții* (les journaux); *un an slăbuț păioaselor* (C. P., 1907, I, 44); *dispozitive speciale acestui scop* (les journaux); *trebuie făcută o mențiune specială tinerilor interpreți* (Gh. N., Ad. lit., 30 oct. 1938, 2, 5); *specifică și celorlalte regimuri totalitare* (les journaux); *nu-i specifică artei cinematografice* (D. I. S., Ad. lit., 26 déc. 1937, 19, 1); *specifice „ciocoilor” lui I. S. G.* (I. C. I., V. rom., oct. 1937, 53); *cu totul străină ideologiei* (V. P., Ad. lit., 5 déc. 1937, 16, 1); *contribuții străine unei normale realizări* (T. S., ibid., 20 febr. 1938, 2, 4); *considerente străine serviciului* (M. S., ibid., 25 déc. 1938, 3, 3); *școlile literare străine romantismului* (N. I. P., Ins. ieș., II, 2, 411); *străin științei clasice* (I. I. P., ibid., II, 3, 1096); *străin decenței* (T. A., Bilete, no. 480, 42); *străin unei scurte caracterizări* (G. C., V. rom., oct. 1937, 35); *străind organismului nostru* (V. E., ibid., mars 1938, 75); *străine gândirii catolice* (L. B., Sp. mior., 87); *străină lumii de unde venea* (C. P., Luceafărul 317); *străină toropitului* (Id., Carm. saec., 232); *străine temperamentului românesc* (L. R., Gorila, 600)¹; *această lipsă structurală tipului de filozofie unde se ivește* (C. N., Rev. fund., août 1939, 406); *un climat suprareal timpului* (I. S., Ad. lit., 4 juillet 1937, 3, 1); *D-l G. U. este un sentimental suprasensibil anumitor viziuni ale trecutului* (A.-G. S., Din trecutul nostru, janv.-avril 1939, 49);

¹ Cf. aceste patimi, streine pămîntului nostru chez Ionică Tăutu, au commencement du siècle dernier (V. rom., août 1939, 64).

tipică visului (G. C., Ad. lit., 22 mai 1938, 5, 4); *tipică unor momente fericite* (N. I. P., Ins. ieş., II, 2, 837); *tipic poeziei engleze* (Id., ibid., III, 1, 88); *acest lucru este util omeni- nirii* (les journaux); *insulele vecine Asiei* (I. L., Ad. lit., 8 août 1937, 10, 2); *împrejurările vieţii sînt vitrege idea- lismului* (V. A., Journ. lit., 2 juillet 1939, 3, 4); *timp vitreg nea- mului nostru* (Gr. P., Ins. ieş., janv. 1939, 12); *urăjmaşe bucatelor* (C. P., 1907, I, 11).

B. *Stă gata întrebărilor* (I. D., Ins. ieş., juillet 1939, 93); *întocmai altor confrăţi* (I. M., Ad. lit., 10 avril 1938, 16, 3); *întocmai unui şarpe* (An., ibid., 5 juin 1938, 10, 4); *întocmai exploratorului* (I. M., ibid., 25 déc. 1938, 3, 3).

Ce qui caractérise les adjectifs pour lesquels j'ai donné des exemples abondants c'est que, contrairement aux verbes (et aux participes adjectivaux), leur construction présente des variations peu nombreuses. Cela s'explique par le fait que la nature du rapport grammatical entre l'adjectif et son dé- terminatif est beaucoup plus claire et par conséquent aussi plus simple. Presque tous les adjectifs en question se construi- sent avec *pentru*, *faţă de* et *cu*. Avec *pentru*: *auxiliar*¹, *bun*, *caracteristic*, *dezavantajos*, *dureros*, *eficace*, *esențial*, *firesc*, *fix*¹, *fundamental*, *generic*², *indiferent*³, *inedit*, *instinctual*¹, *insuficient*, *liber*, *negativ*³, *neputincios*, *opac*³, *particular*, *peri- culos*, *preşios*, *primejdios*, *principal*¹, *propriu* (et *impropriu*)¹,

¹ *Indeleptnicire auxiliară pentru comerţ* ou ... *auxiliară a comerţului* (avec changement du rapport syntaxique). Même situation pour *fix*: *aceste graniţe fixe pentru eul meu* à côté de ... *ale eului meu*, pour *instinc- tual*: *voluptăţi instinctuale pentru conduita omenească* ou ... *ale conduitei omeneşti*, pour *principal*: *obiectele principale pentru o gospodărie* ou ... *ale gospodăriei* et pour *propriu* (avec sa variante négative *impro- priu*): *propriu pentru destinaţie*, *proprie pentru o statistică*, etc. à côté de *expresiunile proprii ale autorului*, etc.

² *Sentimentul ei e însă generic pentru toate fetele* ou ... *la toate*...

³ *Indiferent pentru categoria socială căreia aparţine*, ... *pentru înţe- legerea textului*, ... *pentru orice idei*. Toutefois, dans certains cas, on trouve la construction avec *faţă de*: *indiferent faţă de orice idei*. Avec *indiferent* vont de pair négative: ... *concluzii categorice negative pentru*... ou *faţă de valoarea ştiinţii* et *opac*: *opaci pentru* ou *faţă de subtilele divinaţiuni*.

slăbuţ, *special*¹, *specific*, *structural*, *tipic*, *util*; avec *faţă de*: *concentric*, *corelativ*², *excentric*, *exterior*, *extern*, *extrinsec*, *in- fidel*³, *lăaturalnic*, *leal*, *parazitar*, *rebel*⁴, *servil*, *suprareal*; avec *cu*: *conform*, *consecvent*, *contemporan*, *egal*, *identic*, *leit*⁵, *limi- trof*, *mărginaş*, *megieş*, *omolog*, *paralel*, *proporţional*, *similar*, *simultan*, *sincronic*, *sinonim*, *vecin*, *vitreg*⁶; avec *la*: *docil*⁷, *proaspăt*⁸, *refractor*, *suprasensibil*⁷; avec *de*: *străin*. Parmi les adjectifs que nous avons énumérés il y en a seulement deux qui se construisent couramment avec le datif: *adversar* et son synonyme *vrăjmaş*. Mais ces adjectifs s'emploient aussi avec le génitif: *un deputat adversar al meu*, *vrăjmaşe ale bucatelor* (ils changent naturellement de fonction, en devenant des substantifs).

Quant aux exemples qui figurent sous II B., j'ai déjà affirmé que *gata* et *întocmai* jouent le rôle de purs adjectifs, et il faut par conséquent les interpréter comme tels. Pour ces adverbes aussi, la construction la plus répandue et qui est consacrée depuis longtemps par l'usage n'est pas avec le datif. *Gata* exige la préposition *la* devant le substantif qui le détermine:

¹ Dans *trebuie făcută o menţiune specială tinerilor interpreţi* le datif pourrait être interprété comme dépendant du verbe (*trebuie făcută*) et non pas de l'adjectif *special*. Même dans ce cas on peut employer *pentru*, quoique le rapport soit moins clair.

² *O funcţiune necesară corelativă faţă de conştiinţă*, mais aussi ... *core- lativă cu*...

³ *Ar fi infidelă faţă de experienţa poetică* à côté de ... *pentru experienţa*...

⁴ Cet adjectif est, d'ordinaire, accompagné de plusieurs prépositions: *rebelă faţă de orice încercare* ou *rebelă la orice încercare* ou *rebelă contra oricărei încercări*.

⁵ *Leit* s'emploie, d'habitude, comme déterminatif auprès du verbe *a semăna* (N. *seamă leit cu S.*) ou avec *a fi*, suivi immédiatement par le deuxième terme de la comparaison (N. *e leit tată-său*).

⁶ *Timp vitreg cu neamul nostru* ou, plus fréquemment, ... *pentru neamul* ... et ... *faţă de neamul nostru*.

⁷ À côté de *caracterul docil la exigenţele modei* on dit aussi ... *docil faţă de exigenţele*...; de même ... *suprasensibil la anumite viziuni* ... et ... *faţă de anumite*...

⁸ *Totul e nepătat şi proaspăt la atingere* ou ... *pentru atingere*... (mais le rapport syntaxique n'est pas exactement le même).

stă gata la întrebări, tandis que *întocmai* est suivi par *ca*, parce qu'il réunit les deux termes d'une comparaison: *întocmai ca un șarpe*, *ca alți confrăți*, etc. *Gata* et *întocmai* jouent le rôle d'un prédicat nominal, rôle qui est très clair pour *întocmai* (on peut partout compléter la construction avec *a fi*) et un peu moins clair, mais non moins sûr, pour *gata*, dont le complément verbal (*stă*) est l'équivalent syntaxique de la copule *a fi*. Pour la valeur adjectivale de *întocmai* on peut invoquer sa synonymie (dans les exemples qui précèdent) avec *asemenea* (et *aidoma*, *asemănător cu*, *la fel cu*, etc.).

III.

Căutînd acolo adăpost bătrîneților lui trudite (G. S., Ins. ieș., III, 7, 347); *anexă aparatului genital* (C. P., Carm. saec., 238); *se dă un asalt nemilostiv vehiculelor* (C. P., Dum. orbului, 13); *n'au putut forma bază sigură unei distincții* (P. Gr., Ins. ieș., II, 4, 105); *atari precizări aduc contribuții importante problemei ce ne interesează* (I. B., V. rom., mars 1939, 94); *drept decor unei idile* (I. L., Ad. lit., 16 mai 1937, 13, 4); *purînd un mare dispreț profesiunilor aventuroase* (S. P., Journ. lit., 19 mars 1939, 4, 3); *să fie exemplu faptelor noilor conducători* (T. S., Ad. lit., 28 mai 1939, 12, 6); *justificare goală suitelor banale* (N. R., V. rom., mai 1938, 73); *găsim o justificare plecării* (M. B., ibid., juin 1939, 134); *Caragiale a fost martor... trecerii lui Eminescu... spre Viena* (Ș. C., Rev. fund., oct. 1938, 166)¹; *D-ra E. G. a fost o parteneră ideală d-lui E. B.* (Gh. N., Ad. lit., 30 oct. 1938, 2, 4); *piedică prosperității* (les journaux); *devine pretext unui întreg șir de viziuni* (Șt. P., V. rom., janv. 1939, 192); *ca ripostă teatrului ibsenian* (N. I. P., Ins. ieș., II, 2, 837); *se anunță ca o stavilă inflației* (H. S., V. rom., nov. 1937, 106); *căzut victimă tuberculozei* (S. P., Ad. lit., 19 sept. 1937, 5, 1).

¹ Déjà Gr. Alexandrescu écrivait, il y a à peu près un siècle: *Oltule, care ai fost martor vitejiilor trecute* (en vers).

Tout comme pour les verbes, les formations participiales et les adjectifs qui précèdent, on peut affirmer qu'ici aussi la tradition linguistique a opté presque toujours pour le cas avec préposition, qui est employé beaucoup plus souvent que la construction avec le datif. La plupart des substantifs en question, à savoir *adăpost*, *bază*, *decor*², *dispreț*³, *exemplu*, *justificare*, *parteneră*⁴, *piedecă*⁵, *pretext*, *ripostă*⁶, *stavilă*, se construisent avec *pentru*; *anexă*⁶ et *martor* avec *la*; *victimă* seul s'emploie toujours avec le datif, du moins lorsqu'il est accompagné du verbe *a cădea*, ce qui arrive presque toujours.

On constate que, par rapport aux verbes et aux adjectifs, le nombre des substantifs qui peuvent former l'objet de notre étude est insignifiant. Ce fait ne doit pas surprendre, car le datif indique la destination, et le substantif, par sa nature même, c'est-à-dire par sa valeur sémantique, se prête mal à cette fonction. D'ailleurs les exemples que j'ai enregistrés ci-dessus ne sont pas tous sûrs. Plusieurs parmi eux pourraient être interprétés aussi comme des datifs dépendant non pas des substantifs, mais des verbes ou de la construction verbe + substantif tout entière. C'est le cas de *căutînd acolo adăpost bătrîneților sale* (= *căutînd pentru bătrînețile sale adăpost* ou *căutînd adăpost pentru...*); *n'au putut forma bază sigură unei discuții* (= *...bază... pentru o discuție*); *purînd un mare dispreț profesiunilor aventuroase* (= *purînd... ou purînd dispreț*

² *Drept decor pentru o idilă* ou même *...la o idilă* et *...al unei idile*.

³ *Dispreț pentru profesiunile aventuroase* à côté de *...față de profesiunile* et *...contra profesiunilor...*

⁴ *A fost o parteneră ideală pentru D-l E. B.*, mais aussi *...parteneră... a D-lui E. B.*, c'est-à-dire *„D-l E. B. a avut o parteneră ideală”* (cf. lat. *mihi est = habeo*).

⁵ *Piedecă pentru prosperitate* et *piedecă împotriva (contra) prosperității*. Cf. aussi *stavilă*, le synonyme de *piedecă* (*stavilă pentru inflație* et *...contra inflației*).

⁶ *Ripostă pentru teatrul ibsenian* et, plus souvent encore, *...la teatrul* ou même *...contra teatrului...*

⁷ *Anexă la aparatul genital* à côté de *anexă a aparatului*, qui est plus répandu. Les mêmes constructions après *martor*: *...la trecerea...* et *al trecerii...*

...pentru... ou față de profesiunile... ou ... contra profesiunilor...); găsim o justificare plecării (=găsim pentru plecare... ou găsim o justificare pentru...); a căzut victimă tuberculozei (v. ci-dessus); drept decor unei idile¹.

IV.

Datele prețioase... își vor aduce contribuția (C. R., V., rom., mai 1939, 140); R. R. și-a arătat totdeauna o preferință calduroasă pentru... (H. V., Ad. lit., 4 déc. 1938, 8, 1); multe probleme își așteaptă încă o soluție (N. I. P., Ins. ieș., II, 2, 649); vechituri sau platitudini își atrag o atenție absurdă (Al. D.-P., ibid., II, 2, 783); la desenarea căreia și-au avut și ele o parte (an., Ad. lit., 27 févr. 1938, 17, 4); fiecare individ își are un spațiu de mișcare (Gh. N., ibid., 2 oct. 1938, 2, 3); o altă revistă... își are rezervată o jumătate de pagină (An., ibid., 6 nov. 1938, 10, 5); tânărul își are un fel de cunoștințe ale lui (I. S., ibid., 27 nov. 1938, 1, 1); origine ploieșteană își are și celebrul dicton (Soc. rom., 1938, 400); e regretabil că d. M... nu și-a avut un plan care să-i permită... (ibid., 403); părăsirea activității teatrale și-a avut motivarea ei (G. I., Ins. ieș., III, 1, 148); această instituție nu-și mai are rost (P., ibid., III, 2, 147); municipiile noastre care își au un plan cotat (P., ibid., III, 2, 533); faptul și-a avut consecințe economice (N. N. M., V. rom., déc. 1937, 94); viața socială își are un specific de dezvoltare (A., ibid., avr. 1938, 133); comentariile care își au un loc atât de larg în roman (Al. P., ibid., août 1938, 90); tânărul își are sporturile sale (St. St., ibid., 98); îndepărtarea lui își are altă explicație (I. C. I., ibid., oct. 1938, 49); D. E. T. își are un domeniu preferat (Șt. P., ibid., mars 1939, 149); arhitectura țărănească și-a avut, deci, o artă religioasă (G. M. C., ibid., avr. 1939, 57); un bărbat

¹ Je n'ai pas enregistré le verbe de cette construction, mais, s'il est, comme je suppose, *a servi*, on peut voir dans le datif *unei idile* un objet indirect du groupe syntaxique *servește drept decor* tout entier. Ajouter encore *nutriți un interes deosebit mișcării artistice* qui figure sous I A, sans pouvoir décider où il vaut mieux le placer.

își are caracterele sexuale determinate de o cantitate oarecare de țesut (N. M., ibid., août 1939, 113); o consonantă afonă, urmată de alta fonică, își capătă și ea fonicitate (Al. A., Ins. ieș., III, 8, 117); când și-a căpătat mai multă experiență (An., Ad. lit., 19 févr. 1939, 11, 3)¹; omul și-a căutat o viață mai ușoară (P., Ins. ieș., III, 7, 532); M. S. își cere cetățenia franceză (An., Ad. lit., 30 oct. 1938, 10, 4); „ideologia”, „filozofia”... D-sale își cer și ele ieșire (G. M. V., Azi, 16 juillet 1939, 2, 2); fiecare Ceh își cunoaște istoria poporului său (E. T., V. rom., novembre 1937, 43); Kogălniceanu și-a dat o contribuție care a determinat... (Al. A., Ad. lit., 12 sept. 1937, 17, 2); ducându-și o existență obișnuită (Al. M., St. ital., 1936, 10); își expune planul general al lui Sfântul Sisoe (P. Gr., Ins. ieș., II, 3, 1098); toți postulanzii trebuie să-și facă o declarație categorică (an., Ad. lit., 16 avr. 1939, 3, 2); romancierul își face unele aprecieri (V. I. C., Ins. ieș., III, 2, 552); nu-i nimic mai greu pentru un istoric literar decât să-și fixeze aspectele epocii (N. I. P., ibid., II, 2, 409); nu și-au găsit o mai înzestrată interpretă (S. P., Ad. lit., 22 janv. 1939, 2, 6); iar E. nu-și găsește nicio accepție (V. I. C., Ins. ieș., III, 2, 167); niciuna din marile probleme nu și-a găsit o rezolvare fericită (P. N., V. rom., juillet 1938, 103); și-a imprimat un mic tratat de 72 pagini (Gr. P., Ins. ieș., III, 3, 92); știu că ea și tatăl ei își iubesc mult Ucraina (I. L. Caragiale, Ad. lit., 7 mai 1939, 5, 3); nimeni să nu aibă dreptul de vot..., dacă nu și-a învâțat o meserie (E. A., Ins. ieș., III, 1, 575); să-și omoare pentru prima oară un pacient (I. R., Journ. lit., 28 mai 1939, 3, 6); o rețetă care nu și-a pierdut nici azi nimic din actualitate (I. C. I., V. rom., novembre 1937, 60); Înălțimea Voastră vrea să-și ridice (M. P., Ad. lit., 19 juin 1938, 16, 1)²; omul nu-și poate ține o greutate

¹ De même le synonyme *a primit*: *ambitiunea mea... și-a primit o neîntârziată împlinire* (I. P., Ins. ieș., II, 2, 483).

² La forme avec *își* du verbe *a rîde* est très répandue dans la langue actuelle, parlée ou écrite, populaire ou familière. Cf. aussi le synonyme expressif *a hohoti*: *hohotindu-și de omenestile zbateri* (C. P., Nirvana, 260).

uniformă (I. S., Ad. lit., 11 sept. 1938, 11, 3); *il făcuse să-și uite de toate* (M. P., ibid., 29 août 1937, 14, 3); *își uitase că lucrătorul...* (An., ibid., 29 mai 1938, 14, 1); *au darul să te faci să-ți uiți de suferință* (M. P., ibid., 8 janv. 1939, 4, 5); *de aceea și-a uitat că...* (D. N. C., V. rom., mars 1939, 125).

Les exemples qui précèdent ont une situation spéciale. On sait que très souvent *își* a la valeur de *al său*, *al lui*, *al ei*, *al lor*, etc.; c'est donc un datif qui est l'équivalent syntaxique d'un génitif, ce qui équivaut à dire qu'il joue le rôle d'un attribut et non pas d'un objet indirect. C'est le cas des constructions où le rapport d'attribut est exprimé de manière pléonastique par le génitif (ou le pronom possessif) et par le datif *își*: *țăranul își are un fel de cunoștinți ale lui*; *părsirea activității teatrale și-a avut motivarea ei*; *fiecare Ceh își cunoaște istoria poporului său*¹. On pourrait y ajouter *își expune planul general al lui Sfintul Sisoe*, où, malgré l'absence du possessif, le rapport d'attribut est impliqué dans le génitif *al lui Sf. Sisoe*, titre d'un roman de Topîrceanu (*își* se rapporte à l'auteur lui-même). À côté de ces exemples, il y en a d'autres dans lesquels le rapport de possession est exprimé une seule fois, par *își*, le substantif qui pourrait être accompagné du possessif étant muni de l'article défini, par ex. *datele prețioase... își vor aduce contribuția (=contribuția lor)*. La valeur génitive de *își* dans une pareille construction est tout aussi claire que dans les constructions que nous avons déjà examinées. Il n'est donc pas juste de les séparer, du moins quant à leur fonction de datif, la seule qui nous intéresse ici.

C'est la cause pour laquelle le datif pronominal est employé de préférence avec des verbes qui signifient „avoir“, „posséder“, „obtenir“, etc., qui, par conséquent, expriment une notion identique à celle de possession (ou d'attribut). Dans plus d'un tiers des exemples enregistrés ci-dessus, le prédicat

¹ Les constructions pléonastiques de cette espèce sont très fréquentes, et non seulement à la 3^e personne, comme il pourrait ressortir de l'examen de nos matériaux, mais aussi à la 2^e et à 3^e. Si nous ne tenons compte que de la 3^e personne, c'est parce que les autres n'intéressent pas directement notre discussion.

est *a avea*. Parmi ces exemples on en trouve très peu dont l'objet direct, dépendant de *a avea*, ait l'article défini. Cf. *la desenarea căreia și-au avut și ele o parte, fiecare individ își are un spațiu de mișcare*, etc., où l'objet est précédé de l'article indéfini, et *origine ploieșteană își are și celebrul dicton, această instituție nu-și mai are rost*, etc., où l'objet n'a aucun déterminatif de cette espèce. C'est là que réside l'innovation, car la construction traditionnelle connaît l'emploi de *își* (et des formes parallèles pour les autres personnes) avec la valeur d'un génitif, à condition que le substantif servant d'objet direct soit accompagné de l'article défini. À comparer parmi nos exemples: *fiecare individ își are spațiul (său) de mișcare* ou *fiecare individ are un spațiu...*; *origine ploieșteană are și celebrul dicton* (non pas *...își are*), etc.

Sous l'influence des constructions avec *a avea* on a employé le datif partout où il y avait un verbe plus ou moins apparenté du point de vue sémantique, par ex. *a căpăta (cînd și-a căpătat mai multă experiență)*, *a cere* (*S. își cere cetățenia franceză*), *a cîștiga*, *a dobîndi*, *a primi*, etc. Il s'agit d'une anticipation: le sujet parlant sait que, au moment où il parle, son héros possède une qualité, un objet, etc. qui lui faisaient défaut auparavant et, bien qu'il considère un moment antérieur à l'acquisition de la qualité ou de l'objet en question, il s'en tient à l'état présent des choses et confère à son héros des attributs que celui-ci a acquis plus tard. Cf. les exemples déjà cités: *cînd și-a căpătat mai multă experiență* (une expérience qui ne lui appartenait pas encore, qui n'était pas encore son expérience à lui); *S. își cere cetățenia franceză* (ici l'idée d'anticipation est tout à fait claire: S. a demandé le droit de citoyen français qu'il possède maintenant, au moment où l'auteur raconte son histoire, mais qu'il ne possédait pas, lorsqu'il avait introduit sa demande); *nimeni să nu aibă dreptul de vot...*, *dacă nu și-a învățat o meserie* (même situation)¹, etc.

¹ On serait tenté d'interpréter *își* d'une autre manière, à savoir comme un datif d'intérêt: S. a demandé le droit de citoyen pour soi-même; ...s'il n'a pas appris un métier pour soi-même, etc. Mais la con-

D'après le modèle de *a avea* et des verbes sémantiquement apparentés, la construction avec *își* s'est répandue de plus en plus, comme il ressort des exemples que j'ai recueillis, parmi lesquels il y en a de très intéressants pour notre discussion. En voici quelques uns: *și-a imprimat un mic tratat de 72 pagini* et *să-și omoare pentru prima oară un pacient*. Il est évident que *își* a ici la valeur d'un possessif et non d'un datif d'intérêt (cf. la note précédente): un auteur fait imprimer un livre non pour soi-même, mais pour d'autres personnes, par conséquent *și-a imprimat un mic tratat de 72 pagini* veut dire „il a fait imprimer son petit traité [le traité qui lui appartient et que nous connaissons aussi] qui a 72 pages”; de même un médecin ne peut pas tuer (par ignorance ou par négligence) un patient pour sa satisfaction personnelle, pour son intérêt, etc., il s'agit donc tout simplement de la mort d'un de ses clients (*să omoare pentru prima oară un pacient al său*).

Il y a cependant deux verbes pour lesquels l'explication que je propose n'est pas valable. Ce sont *a ride* et *a uita*, dont la construction pronominale est populaire, du moins dans certaines régions du daco-roumain: le premier est construit avec *își* déjà en ancien roumain, le second connaît la même construction dans les parlers actuels de la Valachie et de la Transylvanie (v. Tiktin, *Rum.-deutsches Wb.*). Ces verbes ont une situation spéciale, d'abord parce que l'emploi de *își* est indépendant de l'objet, lequel peut, par conséquent, manquer (cf. *Înălțimea Voastră vrea să-și ridă; își uitase că lucrătorul...*), et ensuite (c'en est le corollaire) à cause du rapport qui s'établit entre le verbe et le pronom. En effet, ces deux verbes ont une valeur médiale: *îmi rid* signifie „je ris en ou avec moi-

struction tout entière montre que cette interprétation n'est pas valable, du moins dans la grande majorité des cas: le rapport entre le verbe et son objet est par trop saillant, pour qu'une précision, sous la forme d'un datif d'intérêt, soit nécessaire. Il est clair qu'on a très souvent, sinon toujours, affaire à des contaminations syntaxiques: *S. cere cetățenia franceză (...acum cîtuva timp) + S. are cetățenia [sa] franceză (...în momentul de față) = S. își cere cetățenia franceză; ...dacă n'a învățat o meserie (oarecare) + dacă nu-și are meseria sa (anumită) = dacă nu și-a învățat o meserie a sa, etc.*

même”, *îmi uit* „j'oublie avec tout mon être” (le sujet parlant participe corps et âme à l'action, sans égard à d'autres personnes).

En dépit de cette situation spéciale, je suis enclin à admettre que même ici une influence (naturellement tardive et littéraire) a dû s'exercer de la part des verbes dont nous nous sommes déjà occupés. Car on ne peut pas expliquer autrement l'extraordinaire extension actuelle de *a-și ride*, pour lequel Tiktin ne trouve pas d'exemples antérieurs à la première moitié du XVIII^e siècle¹, et de *a-și uita*, dont l'emploi, limité par Tiktin à la Valachie et à la Transylvanie, est devenu aujourd'hui à peu près général.

Après avoir présenté et interprété les matériaux qui représentent le phénomène en question, il convient de tenter une explication générale. Le problème est complexe, ce qui n'est pas pour nous surprendre, étant donné l'instabilité du roumain actuel, sujet à des actions multiples et diverses.

On a vu que tous les exemples sont tirés de la langue écrite. Quoique très nombreux (et un dépouillement complet, s'il était possible, prouverait que le phénomène est de beaucoup plus répandu qu'il n'en a l'air), les cas que nous avons relevés n'apparaissent pas chez tous les écrivains et publicistes actuels. J'ai commencé — assez tard, il est vrai — à enregistrer dans mon fichier les constructions avec le datif, mais on peut tenir pour assuré qu'il n'y a pas d'auteur qui ait un nom dans la littérature roumaine contemporaine dont je n'aie pas lu au moins quelques dizaines de pages. Et si le nom de tous les auteurs ne figure pas dans mes listes, c'est que chez un certain nombre d'entre eux je n'ai rien (ou presque rien) trouvé d'intéressant. On peut affirmer en général que les auteurs plus âgés, qui se sont formés avant la grande guerre, respectent la tradition linguistique, qui s'oppose à l'emploi du datif dans les condi-

¹ On pourrait penser que la construction pronominale de *a ride* est, en ancien roumain, le résultat d'un calque sur le slave, où *smejati* est toujours accompagné de *se* (lequel représente d'ailleurs l'accusatif et non le datif du pronom personnel respectif).

tions que nous avons vues. C'est surtout chez les écrivains qui ont commencé leur activité littéraire après la guerre que les constructions avec le datif pullulent. Et parmi eux ces constructions se retrouvent surtout chez ceux qui collaborent régulièrement à la presse quotidienne. Le point de départ du phénomène doit donc être recherché dans la langue des journaux.

Nous avons vu que les constructions avec le datif apparaissent beaucoup plus souvent chez les jeunes écrivains. Ceci veut dire que les écrivains qui possèdent le mieux leur langue maternelle respectent les constructions traditionnelles. En effet, une grande partie des exemples que nous avons cités représentent la traduction littérale de constructions pareilles du français et quelquefois de l'allemand ou de l'italien. Et l'on a sans doute remarqué que la plupart des mots qui régissent le datif sont des emprunts plus ou moins récents à des langues étrangères (presque toujours au français.)

Voici, rangés par ordre alphabétique, dans les catégories qui ont été établies ci-dessus, les néologismes pour lesquels il existe dans la langue d'emprunt une construction avec le datif.

I A. *Acomoda, adapta, adera, afilia, alia* (et *ralia*), *asocia, ataşa, comanda, compara, contraveni, elibera* (cf. *libera*), *evoca, importa, integra, invidia, incorpora, înfeuda*¹, *libera* (< fr. *livrer*), *preceda, raporta, refuza* (réfl.), *remarca, resemna, rezista, succeda, sucomba*², *sustrage*³, *transfera*. I B. *Adaptabil* (et *inadaptabil*), *adaptat* (et *inadaptat, neadaptat*), *adecvat*⁴, *anexat, asimilat, ataşat, comparabil, condamnat, desemnat, impenetrabil, indispensabil, înfeudat* (et *neînfeudat*), *limitat, neafiliat, permeabil, prealabil, precedent, predestinat, predispus, resemnat, rezistent, suprapus, sustras*.

Pour tous ces verbes et formations participiales j'ai trouvé des constructions correspondantes avec le datif en français

¹ Cf. fr. *inféoder*, puis ital. *infeudare* (*una provincia a un'altra*).

² Cf. ital. *soccombere a un peso, a un dolore*, etc.

³ Cf. ital. *sottrarre il cibo a qualcuno* et («vieilli») *sottrarre qualcuno a un pericolo*.

⁴ Cf. ital. *adeguare al suolo* «dem Erdboden gleichmachen».

et en italien, langues auxquelles le roumain a emprunté des mots de civilisation. Je me suis servi des dictionnaires de Sachs-Villatte et Rigutini-Bulle et j'ai fait quelquefois appel à mes connaissances personnelles. Quoique longue, la liste que j'ai dressée pourrait être à coup sûr enrichie avec plus d'un mot français ou italien, qui dans la langue d'origine régit un objet indirect avec le datif. Mais même si tel n'était pas le cas, le nombre des verbes et des participes adjectivaux pour lesquels il y a des modèles étrangers est suffisant pour qu'ils aient pu exercer une forte influence sur d'autres verbes et participes, dont les sens étaient rapprochés.

Nous sommes donc en présence de deux sortes d'influences, qui, de fait, se réduisent à une seule: 1. on a emprunté à une langue étrangère le mot en question et avec lui la construction grammaticale elle-même; 2. on a étendu cette construction à beaucoup d'autres mots, qui sont, en partie, eux aussi des emprunts, mais qui, pour la grande majorité, appartiennent au vieux fonds de la langue. C'est la ressemblance de signification qui a servi comme point de départ de cette influence, que l'on pourrait appeler analogique. Assez souvent le modèle, qui est toujours un néologisme, n'est ni verbe, ni participe, mais il a été emprunté longtemps avant et s'est construit dès le début avec le datif. Il faut préciser que le rapprochement des sens a contribué à l'extension du datif aussi en sens inverse: les mots traditionnels eux aussi ont influencé plus d'une fois les néologismes.

Voici les faits que, du moins théoriquement, on a le droit d'expliquer de cette façon. Je ne distingue pas les mots récents des mots anciens.

I A. *Adăuga* (fr. *ajouter*)¹, *ajuta* (fr. *aider*)², *alătura* (fr. *ajouter, joindre, attacher*), *alipi* (fr. *adhérer, attacher*), *asculta*

¹ Cf. cependant *Dicţionarul Academiei*, s. v. *adaoge*, où l'on cite, très rarement d'ailleurs, des constructions avec le datif appartenant à l'ancien roumain. Il paraît que nous avons affaire toujours à une influence étrangère.

² Il s'agit seulement de l'objet indirect exprimé par un nom de chose.

(fr. *obéir*)¹, *asemăna* (fr. *ressembler*, roum. *asemenea*, *a semăna*)², *capitula* (fr. *céder* > roum. *a ceda*), *deservi* (fr. *servir*, roum. *a servi*, *a sluji*, *a folosi*, *a dăuna*, *a păgubi*, etc.), *desprinde* (v. plus loin *smulge*), *identifica* (v. *asemăna*, ci-dessus), *interveni* (fr. *s'adresser* > roum. *a se adresa*), *împrumuta* (fr. *emprunter* à)³, *încadra* (et *îngloba*, *înrégimenta*, *însuma*, qui vont de pair avec *încadra*; tous ont pu être influencés par *integra*, *incorpora* et d'autres synonymes plus ou moins approximatifs), *închide* (fr. *fermer*)⁴, (*a se*) *încovoia* (fr. *se plier* à), *înşuruba* (fr. *visser*), *învăţa* (fr. *apprendre*)⁵, *lăsa* (fr. *abandonner*), *lipi* (v. *alipi*, ci-dessus), *mişca* (*a se mişca* locului, d'après roum. *a sta* locului), *mlădia* (fr. *plier*), *mula* (roum. *mlădia*), *osindi* (fr. *condamner* > roum. *a condamna*), *părăsi* (fr. *abandonner*), *potrivi* (fr. *correspondre*, être conforme à), *răspunde*, *repartiza* (fr. *distribuer* > roum. *a distribui*, puis roum. *împărţi*), *ridica* (*a ridica obiecţii*: cf. fr. *objecter*, *faire des objections*)⁶, *scăpa* (fr. *échapper*)⁷, *semăna* (v. plus haut *asemăna*), *smulge* (employé comme synonyme du néologisme *sustrage*), *subsuma* (cf. *a supune*), *supune* (fr. *soumettre*), *urma* (fr. *obéir*, allem. *folgen*).

I B. *Alăturat* (v. *alătura*), *aesmănător* (v. *asemăna*, cf. aussi *aidoma*, qui se construit toujours avec le datif), *constrîns* (fr. *contraindre*), *desemnă* (cf. *désigner*), *diferit* (cf. *aesmănător*, dont le sens s'oppose parfaitement à *diferit*), *deschis* (fr. *ouvrir*), *ferecat* (v. le synonyme *închis*), *fuzionat* (cf. *alia*, *ataşa*, etc.),

¹ On peut penser aussi à l'influence de allem. *folgen*, *gehören*.

² Dans *Dict. Acad.* on trouve quelques exemples avec le datif, dont certains appartiennent aux XVI^e et XVII^e siècles (textes religieux, donc traduits) et les autres au XIX^e siècle. Tous sont plus ou moins suspects.

³ Roum. *a împrumuta cuiva* signifie exactement le contraire du fr. *emprunter à*, qui se traduit, en bon roumain, par *a împrumuta dela...*

⁴ De même *deschide*, sous l'influence de fr. *ouvrir*.

⁵ L'auteur traduit mot à mot du français («les paroles que tu a apprises à ma mère et à mon père»).

⁶ Il semble que le datif est exigé ici plutôt par le substantif (cf. fr. *il n'y a pas d'objection à cela*). A comparer aussi *a face* ou *a aduce* (*cuiva*) *obiecţii*.

⁷ Le verbe roumain est, du point de vue syntaxique, la traduction littérale de fr. *échapper*.

împregnat (cf. roum. *a da o directivă culturii*), *indicat* (cf. *desemnă*, *predestinat*), *împrumutat* (v. *împrumuta*), *închis* (v. *închide*), *încorporat* (v. *încorpora*), *îndreptat* (fr. *adresser*), *îngenunchiat* (cf. *supune*), *lăsat* (v. *lăsa*), *legat* (cf. *afiliat*, *aliat*, *ataşat*, etc.), *obişnuit* (fr. *accoutumer*, *habituer*), *potrivi* (v. *potrivi*)¹, *răpit* (fr. *enlever*), *răzvrătit* (fr. *rebelle*, dont le mot roumain est la traduction), *următor* (v. *urma*, fr. *consécutif* à).

Il n'est pas difficile de voir que dans un nombre considérable de cas on a affaire à une influence étrangère directe ou indirecte. Par influence directe nous entendons la traduction littérale des constructions françaises et quelquefois italiennes ou allemandes analogues. L'influence indirecte découle de la première: sur le modèle des constructions imitées par traduction on a étendu le datif à une quantité de verbes et de formations participiales empruntés récemment ou appartenant au fonds plus ou moins ancien du roumain et qui étaient sentis comme ayant la même valeur que ces constructions. Ça veut dire que la traduction, lorsqu'il s'agit d'emprunts, est au moins inexacte, sinon complètement erronée. Cette constatation est valable même pour les néologismes qui datent du premier contact des Roumains avec la civilisation occidentale: bien que d'ordinaire le datif français ait été rendu en roumain par une préposition (le plus souvent par *la*, qui est l'équivalent exact de fr. *à*) et cette construction soit aujourd'hui même employée par la majorité des gens cultivés, on la néglige de plus en plus et on la remplace par le datif pur, sans préposition.

À côté de ces faits, qu'un grammairien ou un linguiste préoccupé de purisme pourrait taxer d'artificiels et qui sont par conséquent condamnés à disparaître avec le temps, il y en a d'autres qui montrent que nous avons affaire à une véritable tendance de la langue actuelle. Nous avons vu qu'assez souvent il faut compter sur l'influence d'un mot roumain plus ou moins ancien, dont la signification est identique ou rapprochée de celle du néologisme. De pareils cas sont dus à l'action d'une

¹ De même *deopotrivă* et *nepotrivi*.

cause profonde, à savoir l'analogie, dont l'effet est continu, si les circonstances sont favorables, condition réalisée pleinement dans notre cas. La tendance interne est apparente aussi dans d'autres cas. Parmi les verbes et les formations participiales qui ont été énumérés, il y en a qui se sont toujours construits avec le datif¹, si l'objet est un nom de personne, par ex. *adăuga, ajuta, alătura, crede, face, încrede* (réfl.). *lăsa, potrive, răspunde, semăna, sfeterisi, sluji, smulge, supune, trimete, urma; altoi, apropiat, asemănător, îngenunchiat*², *lăsat, obișnuie, potrive* (et *nepotrive*), *răpit, următor*. On a étendu ensuite la construction des noms de personne avec le datif aux substantifs qui accompagnent ces verbes et aux participes, en qualité d'objets indirects. Du moment que l'on dit *ajut cuiva, mă încred lui N., răspund mamei*, etc., il est naturel que l'on dise *ajut orașului, mă încred faptelor, răspund scrisorii*, etc. Il est très probable, d'ailleurs, que l'on a construit de cette façon tout d'abord les substantifs qui expriment des notions intermédiaires, c'est-à-dire des substantifs qui sont plus proches des noms de personne et donc susceptibles de leur être assimilés quant à leur fonction d'objet indirect sans préposition.

Parmi les exemples que j'ai donnés ci-dessus il y en a quelques uns qui peuvent illustrer cette affirmation: *a sfeterisit tezaurului două milioane* (le trésor public est assimilé, dans la mentalité courante, au ministre des finances, à un directeur de banque, etc.); *să smulgă făptura aceasta vieții ei primitive* (la vie est souvent imaginée comme un être animé); *a fost trimes judecării* (la justice est représentée par les magistrats); *mai apropiat publicului cetitor* (c'est-à-dire aux lecteurs); *mai apropiată Apusului* (= aux peuples de l'Occident); *comunicare făcută Academiei* (= aux académiciens); *în forma obișnuită romantismului* (= aux poètes romantiques); *cea mai potrivită criticii actuale* (= aux critiques d'aujourd'hui), etc.

L'influence des constructions personnelles (avec le datif sans préposition) peut être invoquée même dans le cas des néolo-

¹ Ou avec l'accusatif et le datif en même temps.

² Si je ne me trompe pas. En tout cas on dit *a cădea cuiva în genunchi*.

gismes. En effet, il est facile pour les Roumains qui ne connaissent bien ni le français, ni leur propre langue, de traduire par le datif pur les objets indirects exprimés par des noms de personne et par des substantifs qui leur sont assimilables et ensuite, d'après le modèle de ceux-ci, de construire avec le datif les autres objets indirects du français (ou d'une autre langue étrangère). Voici quelques exemples qui figurent dans mes listes: *poetul nu se poate adapta Americii; v-ați readaptat Orientului; nu se afiliază niciunei secte; se alipi unei bande; a fost atașat armatelor rusești; vasul a fost eliberat Germaniei; banca a fost transferată unor întreprinderi; adaptați societăților moleșite; analog parlamentului nostru; atașat profesorului; expropriați vreunui contrarevoluționar; insuportabil fascismului; rezistentă agenților de distrugere; vibrant celor de altă limbă*.

Nous avons donc affaire à une tendance qui veut supprimer la différence entre l'objet indirect exprimé par le datif pur et l'objet indirect exprimé par les constructions prépositionnelles, en faveur de la première construction. C'est là que réside la cause principale du phénomène. La plupart des faits que j'ai présentés s'expliquent de cette manière.

Quelle est l'origine de cette tendance? Le datif indique la destination avec toutes ses nuances. Il s'ensuit que l'objet indirect devrait, du moins en principe, être toujours un nom de personne, car ce sont des hommes seuls qui peuvent recevoir ce qu'on leur destine, ce qu'on leur offre. Pour qu'une chose puisse devenir objet indirect, il faut l'assimiler aux personnes, ce qui arrive très souvent, non seulement dans l'imagination exubérante des poètes, mais aussi chez le commun des mortels. À côté des objets indirects noms de personne, qui sont exprimés par le datif pur, le roumain connaît des constructions prépositionnelles. Cette situation a facilité le procès d'assimilation qui a été indiqué ci-dessus. Si l'on peut dire indifféremment *slujesc lui N.* et *slujesc la N.*, on peut dire aussi *fac o comunicare la Academie*, conformément à l'usage consacré, et en même temps *fac o comunicare Academiei*. L'iden-

tité strictement formelle¹ entre *slujesc la N.* et *fac o comunica la Academie* a entraîné avec elle la construction *fac o comunica Academieii*, qui correspond à *slujesc lui N.*, l'équivalent syntaxique de *slujesc* (ou *fac treabă*) *la N.*

Le datif présente un double avantage: d'une part il supprime toute possibilité d'équivoque (confusion avec un complément circonstanciel), de l'autre, il exprime plus directement, sans se servir d'un intermédiaire, le rapport grammatical en question. La construction prépositionnelle indique un rapport concret, on pourrait même dire matériel, c'est pour cela que la présence d'un mot de relation entre le verbe et son déterminatif est absolument nécessaire (il est l'expression linguistique de la matérialité qui s'interpose entre l'action et son objet). Le datif, comme d'ailleurs toutes les constructions casuelles sans préposition, indique au contraire un rapport abstrait².

Si ce qui précède est juste, il faut en conclure que le roumain d'aujourd'hui tend vers l'abstraction, du moins dans le domaine dont nous nous occupons ici. J'ai déjà affirmé que l'extension du datif aux dépens du cas avec préposition est une particularité de la langue écrite et, en général, de la langue des gens cultivés, des intellectuels, lesquels sont habitués à la pensée abstraite. Le langage populaire se caractérise plutôt par une tendance contraire, car il conserve non seulement les anciennes constructions prépositionnelles, mais il les multiplie même. Un exemple comme *slujesc la N.* appartient à la syntaxe des gens moins cultivés.

En proposant cette explication, je me suis basé exclusivement sur les verbes et les formations participiales, qui sont d'ailleurs les plus nombreux et les plus importants. Mais dans la mesure où mon explication sera acceptée, elle est va-

¹ Au point de vue du rapport syntaxique, *la N.* est un objet indirect, tandis que *la Academie* est un complément circonstanciel de lieu. D'ailleurs on dit couramment *fac o comunica Academieii*, avec le sens de envoyer une lettre d'affaires, une notification, etc., ce qui est tout à fait autre chose.

² Ces considérations m'ont été, en partie, suggérées par A. Meillet, *Le slave commun*³, 461 et 467.

lable aussi pour les adjectifs et les substantifs. C'est pourquoi je ne vois pas la nécessité d'en faire l'application pratique à ces deux catégories grammaticales. Il faut cependant montrer, là où la chose est possible, comment s'explique le datif dans chaque cas spécial¹.

II A. *Adversar* (cf. *protivnic*, *dușman*), *analog* (fr. *analogue*), *auxiliar* (cf. *ajuta*), *bun* (synonyme, dans notre exemple, avec *folositor*, *util*), *characteristic* (cf. *particular*, *propriu*, *special*, *specific*), *conform* (fr. *conforme*), *consecvent* (fr. *conséquent*), *corelativ* (fr. *corrélatif*), *deopotrivă* (cf. *aidoma*, *asemenea*, etc.), *dezavantajos* (cf. *dăunător*, *păgubitor*, *nefolositor*, etc.), *docil* (fr. *docile*), *echivalent* (fr. *équivalent*), *eficace* (cf. *folositor*, *prielnic*, *util*), *egal* (fr. *égal*), *esențial* (fr. *essentiel*), *excentric* (cf. *exterior*, *extern*, *extrinsec*), *exterior* (fr. *extérieur*)², *extern* (= *exterior*), *extrinsec* (= *exterior*), *fix* (employé au lieu de *fixat*), *identic* (fr. *identique*), *important* (cf. fr. *importer à*), *indiferent* (fr. *indifférent*), *inedit* (= *necunoscut*), *infidel* (fr. *fidèle* et *infidèle*, roum. *credincios* et *necredincios*), *insuficient* (cf. fr. *suffire à*), *laturălnic* (cf. *exterior*), *leal* (cf. *fidel*, *infidel*), *leit* (cf. *asemenea*, *identic*, etc.), *limitrof* (cf. *vecin*), *mărginaș* (c'est la „traduction“ du néologisme *limitrof*), *megieș* (= *vecin*), *omolog* (cf. *analog*, *asemănător*, *identic*, etc.), *paralel* (fr. *parallèle*), *particular* (cf. *characteristic*, *propriu*, etc.), *periculos* et *primejdios* (cf. *dăunător*, *dezavantajos*, etc.), *prețios* (cf. *avantajos*, *folositor*, *util*, etc.), *proporțional* (fr. *proportionnel*), *propriu* et *impropriu* (fr. *propre*, *impropre à*), *rebel* (fr. *rebelle*), *refractor* (fr. *réfractaire*, cf. aussi roum. *a se împotrivi*, *a rezista*), *servil* (cf. *a servi*, *a sluji*, *docil*, *fidel*), *similar* (fr. *similaire*, cf. aussi roum. *analog*, *asemenea*, etc.), *simultan* (cf. *contemporan*, *sincronic*), *sinonim* (cf. *echivalent*, *egal*, *identic*), *special* (cf. *characteristic*, *particular*, *propriu*), *specific* (= *special*), *străin* (fr. *étranger*), *suprareal* et *suprasen-*

¹ Pour simplifier les choses, je ne sépare plus les néologismes des mots anciens.

² Cf. aussi roum. *anterior*, *inferior*, *superior*, *ulterior*, etc., qui se construisent tous avec le datif et qui, du point de vue de la formation, sont pareils à *exterior*.

sibil (cf. *a supraviețui cuiva*)¹, *tipic* (cf. *characteristic, propriu*, etc.), *tolerabil* (cf. fr. *supportable*), *util* (fr. *utile*, roum. *folositor*), *vecin* (cf. *limitrof, megieș*), *vitreg* (cf. fr. *hostile*, roum. *dușman, vrăjmaș*, etc.), *vrăjmaș* (fr. *hostil*, roum. *dușman*).

II B. *Gata* (fr. *prompt*), *întocmai* (cf. *aidoma, asemenea*).

III. *Anexă* (cf. *anexa* < fr. *annexer*), *asalt* (fr. *donner assaut*), *contribuție* (fr. *contribution*), *exemplu* (cf. *a da cuiva exemplu, a servi cuiva de exemplu*), *justificare* (cf. *a aduce cuiva justificare, a servi cuiva drept justificare*), *martor* (cf. *a fi cuiva martor, a servi cuiva de martor*), *parteneră* (cf. *a da cuiva un partener, a fi cuiva partener*), *pedecă* (cf. *a pune ou a face cuiva piedecă*), *pretext* (cf. *a servi cuiva de pretext*), *ripostă* (cf. fr. *riposte et riposter*, roum. *a răspunde*), *stavilă* (= *pedecă*)².

Iași

IORGU IORDAN

¹ L'élément commun qui a pu faire intervenir l'influence du verbe sur les adjectifs est le préfixe *supra-*.

² Pour interpréter plus justement les exemples enregistrés sous III, il faut tenir compte de ce qui a été dit ci-dessus, p. 49 n.

ZU DEN FUNKTIONEN DER VERGANGENHEITSTEMPORA IM RUMÄNISCHEN

1. Seit einiger Zeit hat sich die Diskussion über die Funktionen des Verbums neu belebt, wenn auch nicht das Rumänische speziell behandelt wurde. Es dürfte kaum Monographien über die Syntax des rumänischen Verbums geben seit Heidlers Arbeit (P. Heidler, *Zum Gebrauch der Tempora im Rumänischen*, W. Jb., XVI, 1 f.), die heute von vornherein als methodisch veraltet anzusehen ist. Die Wandlungen in den Grundanschauungen, die seit jener Zeit eingetreten sind, haben aber auch in den neueren Grammatiken des Rumänischen keinen Niederschlag gefunden — weder bei Sandfeld et Olsen (*Syntaxe roumaine*, I, Paris, 1936), noch bei Tagliavini (*Rumänische Konversationsgrammatik*, Heidelberg, 1938), um nur diese als Beispiele anzuführen. Sie sind beide als symptomatisch anzusehen, denn Sandfeld-Olsen bieten eine so weit als möglich vollständige Darstellung der sprachlichen Ausdrucksmittel (p. 5), und Tagliavinis Buch verfolgt nicht nur praktische Zwecke, sondern will ausdrücklich eine Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung des Rumänischen sein (p. IV). Bei der Betrachtung des vorliegenden Themas aber beruft er (p. 390) sich noch genau wie Heidler (p. 14) auf Meltzer. Und doch wird sich eine Anwendung der in der neueren Sprachwissenschaft vor allem im Hinblick auf die Slavistik gewonnenen Ergebnisse auch für die Betrachtung des Rumänischen vorteilhaft auswirken, wie sie es in den Arbeiten von Porzig, Stiebitz und anderen für das Latein getan haben.

Der wesentliche Unterschied zwischen den beiden Betrachtungsweisen ist der, dass der Positivismus seine Grundbegriffe aus dem überkommenen grammatischen System der klassischen Sprachen ableitete, indem er sie wissenschaftlich neu fundierte und danach auf jedes ihm vorliegende Sprachmaterial anwendete. Für jede Formkategorie einer gegebenen Sprache gewann man dadurch eine ziemlich grosse Anzahl von Gebrauchsweisen. Diese wurden noch dadurch vermehrt, dass man keine Sprachbetrachtung anerkannte, die nicht historisch eingestellt war; für die romanischen Sprachen zog man also bei der Behandlung der Tempora aus dem Synkretismus des lateinischen Perfekt und aus dessen Umbildungen im Romanischen weitgehende Schlüsse. Bei Heidler (p. 1) z. B. ergibt sich dadurch als Einteilung, zuerst das „eigentliche Wesen“ der Tempora zu behandeln und dann als „Vertreter anderer Tempora“. Weiterhin schliesst er von den romanischen Sprachen auf das Rumänische, um Gemeinsames vom Abweichenden trennen zu können und findet so 15 Gebrauchsweisen für das Imperfekt (ipf.), 11 für das Präteritum oder den Aorist (aor.), ebenso viele für das Perfekt (pf.) und 4 für das Plusquamperfekt (plq.). Der Umfang des Gebrauchs als eigentliches Tempus wird ebenso historisch und apriorisch bestimmt, sodass die Gesamtschau über die einzelnen Tempora ein weniger deutliches Bild von ihnen ergibt als beispielsweise die nach der Darstellung von Philippide (*Gramatică elementară a limbii române*, Iași, 1897). In diesem Buche findet sich — allerdings unter der unhaltbaren Überschrift „Dauer in der Zeit“ (p. 327) — eine kurze Aufzählung der wichtigsten „Aktionsarten“: wonach sich für ipf. drei, für aor., pf., plq. je eine Gebrauchsweise ergeben. Ganz gesondert davon wird dann der Ausdruck der Zeit vom Standpunkt des Sprechenden aus behandelt, wobei sich die vier Zeiten als Vergangenheiten herausstellen, und schliesslich werden sie unter dem Gesichtspunkt der lateinischen *consecutio temporum* betrachtet, wonach sich für die drei ersten Coincidenz, für plq. Vorzeitigkeit zu anderen Tempora ergibt. Der Vorzug dieser Darstellung liegt darin, dass aus ihr ganz deutlich die Ab-

sicht hervorgeht, zu zeigen, über welchen sprachlichen Ausdruck das Rumänische für die Wiedergabe der aus anderem Material abstrahierten Kategorien verfügt. Tagliavini kommt in seiner wesentlich kürzeren Behandlung auf je fünf Gebrauchsweisen für ipf., aor. und pf., auf eine für plq. Sandfeld-Olsen aber in ihrer an Einzelbeobachtungen reichen, ausführlichen Darstellung bringen es auf 20 für ipf., je 8 für aor. und pf., 5 für plq., ohne dass ein wesentlicher Fortschritt in der Erkenntnis der Funktion der Tempora erreicht würde. Und er kann auch nicht erreicht werden, solange — auch unausgesprochen, wie bei Sandfeld-Olsen — die Grundanschauung dieselbe bleibt.

2. Der Gesichtspunkt, nach dem im Folgenden die rumänischen Präteritalformen betrachtet werden sollen, ist dieser: Die Sprache als Ganzes ist ein strukturelles System, in dem die Glieder sich gegenseitig und dadurch das Ganze so bestimmen, dass ein „Gleichgewicht“ vorhanden ist. Ein Wandel darin zieht andere Sprachwandlungen nach sich, bis eine neue Gleichgewichtslage erreicht ist. Ebenso bilden auch die sprachlichen Kategorien — hier die vier Formen des Rumänischen für den Ausdruck der logischen und psychologischen Kategorie der Vergangenheit — ein Ganzes, in dem jedes Tempus als Teil den jeweiligen Wert der anderen Tempora mitbestimmt. Mit anderen Worten: Die Funktion des einen Tempus bestimmt sich durch die der übrigen im Kontext vorhandenen oder durch die Situation gegebenen. Hier wie in allen sprachlichen Tatbeständen ist der sprachliche Ausdruck ein Ausschnitt aus der reicheren Wirklichkeit, die die Sprache niemals vollständig darzustellen vermag. Welche Teile dieser Wirklichkeit im Einzelfall dargestellt werden — und wie sie dargestellt werden sollen — ist nicht immer bestimmbar, besonders nicht mit lediglich sprachwissenschaftlichen Mitteln. Der linguistischen Beurteilung zugänglich ist nur das Gegebene, der jeweilig sprachlich gestaltete Ausschnitt aus einer umfassenderen seelischen Wirklichkeit.

3. Klargestellt werden muss, welche Sprachschicht der Untersuchung einer Erscheinung zugrunde gelegt werden

soll und zwar sowohl nach der geographischen wie nach der soziologischen Gliederung einer Sprachgemeinschaft. Das Rumänische besonders erscheint in dieser Hinsicht komplex. Die Dialektunterschiede interessieren in unserer Frage insofern, als das Walachische der einzige dacorumän. Dialekt ist — und nur diese werden betrachtet — in dem der Aor. erhalten ist. Alle anderen haben ihn durch das Pf. ersetzt. In Oltenien dagegen hat sich der Aor. auf Kosten des Pf. ausgebreitet. Andererseits ist das Walachische die Grundlage der überall nivellierenden Schriftsprache. Heidler legt Wert auf die Feststellung, „meist volkstümliche Texte“ (p. 2) benutzt zu haben. Es ist zuzugeben, dass die rumänische Literatur teilweise die Volkssprache in grösserer Treue spiegelt, als andere Literaturen, aber dennoch kann man nicht sie als Quell der Volkssprache gelten lassen. Einflüsse literarischer Art und Bildungseinflüsse müssen in Rechnung gestellt werden. Daher ist die Sprache der — und gerade der volkstümlichen rumänischen — Literatur bei unserer Untersuchung von der eigentlichen Schriftsprache zu unterscheiden. Verschiedenheit der Resultate ist a priori zu erwarten. Nur nebenbei stellt Heidler (p. 40) fest: „Für den Zeitungsstil, den Briefstil ist das Pf. das geeignete Tempus geworden“. Philippide (p. 333) deduziert aus dem dialektisch verschiedenen Zusammenfall zweier Tempora sehr richtig voraussehend eine „Confusion, die wahrscheinlich immer grösser werden wird“. Auch die übrigen Handbücher erwähnen Besonderheiten in den verschiedenen Sprachschichten, so Tagliavini die „Umgangssprache“ (p. 393) und mehrfach die der „modernen Literatur“ (p. 391, 393), Sandfeld-Olsen die „langage familier“ (p. 317), aber sie glauben doch alle den Gebrauch der Zeiten im Ganzen behandeln zu sollen.

In der vorliegenden Arbeit wird dies nicht geschehen, vor allem deshalb, weil die Sprache der Zeitungen keinen Unterschied z. B. zwischen Bucureşti und Iaşi zeigt. Und zwar findet man beide Male nicht den walachischen Gebrauch, sondern den nichtwalachischen. Dem Zeitungsstil verwandt erscheint der Gebrauch der beiden synkretisierenden Tempora

im wissenschaftlichen Stil, ferner in offiziellen Reden und in Proklamationen. Man kann also keineswegs konstatieren, dass die „Schriftsprache“ den Tempusgebrauch des Walachischen vorzieht, da so viele Sphären sprachlicher Ausdrucksweise die nichtwalachische Bevorzugung des Pf. zeigen. Für sich steht vor allem die Sprache der schönen Literatur. Diese und die Volkssprache im engeren Sinne werden hier beiseite gelassen. Die Volkssprache kann zuverlässig nur nach dem beurteilt werden, was Linguisten von dazu geeigneten Personen erfragt haben. Die Sprache der rumänischen schönen Literatur bietet ebenfalls besondere Schwierigkeiten bezüglich des Tempusgebrauchs. Ihre Darstellung bedarf einer Vorarbeit in dem Sinne, dass zuerst verschiedene Schriftsteller einzeln untersucht werden müssen. Nur auf dieser Basis lässt sich das wechselnde Verhältnis zwischen Aorist und Perfekt erfassen, das den Charakter dieser Sprachsphäre weitgehend bestimmt.

4. Es lässt sich bei einer Betrachtung des Tempusgebrauchs nicht umgehen, zu den Termini *Aspekt* und *Aktionsart* Stellung zu nehmen. Dass nicht beide Termini dasselbe meinen, und wie sie als syntaktische (*Aspekt*) und lexikalische (*Aktionsart*) zu unterscheiden sind, glaube ich (*TCLP*, VI, 1936) nachgewiesen zu haben. Dafür, dass häufig in einer sprachlichen Form beide Kategorien gemeint werden, bedarf es ebensowenig eines ausführlichen Nachweises wie dafür, dass das Gemeinte in allen Sprachen mit irgendwelchen Mitteln mehr oder weniger adäquat wiedergegeben werden kann. Es empfiehlt sich aber, um den verschiedensten möglichen Missverständnissen vorzubeugen, die Termini *Aspekt* und *Aktionsart* nur für solche Sprachen anzuwenden, in denen voll ausgebildete formale sprachliche Kategorien für ihren Ausdruck vorhanden sind. Den (slavischen) *Aspekt* mag das čech. Verbenpaar *hoditi* — *házetí* (beide nhd. *toerfen*; rum. *a arunca*) erläutern; die *Aktionsarten* das nhd. Verbenpaar *schiessen* — *erschiessen* (oder *an-* oder *abschiessen*), rum. alle in *a împușca* enthalten; allerdings gibt es für das nhd. Simplex auch die periphrastische Ausdrucksweise

a trage cu puşca). Jedesmal zeigen sich Aspekt oder Aktionsart in allen Formen des Verbs gleichmässig. Ein durchgehendes System (Aspekt) zeigt auch der griechische oder altindische Aorist, insofern er ein nur sekundär als Tempus gebrauchtes volles Verbum (mit Infinitiven, Partizipien und Modi) ist. Im Lateinischen sind die Verhältnisse noch nicht restlos geklärt. Wenn Ansätze zur Systembildung vorhanden waren, so haben die romanischen Sprachen diese nicht bewahrt, noch weniger weiterentwickelt. Denn das romanische Präsens und der Infinitiv, Imperativ u. s. w. zeigen formal weder Aspekt- noch Aktionsqualitäten. Daher sollte man darauf verzichten, diese Termini in der Romanistik weiter zu verwenden. Über jeden Zweifel ist natürlich erhaben, dass durch die Vielfalt der Vergangenheitsausdrücke Schattierungen des Verbalinhalts bezeichnet werden, die sowohl den Aspekt wie die Aktionsart berühren. Doch liegt kein System vor, da nur die Vergangenheitstempora formale Kategorien bieten. Am ehesten sollte man einen neuen Terminus schaffen, der dann auch ähnliche Erscheinungen anderer Sprachen (z. B. die englische progressive form (oder: action) und die Andeutungen dieser Bildungsweise im rumänischen periphrastischen IpF. und Pf.) mitumfassen müsste. Auch wäre es wünschenswert, wenn ein solcher Terminus zwanglos solche Erscheinungen einzuschliessen erlaubte wie z. B. rum. *a (se) afla*; dessen verschiedene lexikalischen Meinungen rühren an die Aktionsarten, dagegen berührt die Vorliebe dieses Verbs im Sinne von nhd. *sich befinden* für das IpF. und seine Abneigung gegen dieses Tempus im Sinne von nhd. *sich befinden* aspektartige Züge, die allerdings letzten Endes wieder auf der Aktionsart beruhen. Alle diese Probleme harren noch der Lösung, ebenso wie die Beziehungen zwischen den Genera verbi und den Modi einerseits zu Aktionsarten und Aspekt andererseits.

Die strukturelle Untersuchung der Tempusfunktionen wird auch die Fehlerquelle zu vermeiden suchen, die sich daraus ergibt, dass man meist Sätze zu Grunde legte, die nur eine Verbform enthalten. Und in Sätzen, die mehrere Verben

enthalten, beachtete man nur das eine gerade interessierende Tempus. Aus Formen, die in dieser Weise isoliert sind, lässt sich nicht der Gehalt des betreffenden Tempus abstrahieren, sondern es lassen sich an ihnen nur die aus temporal reicher differenzierten Sätzen abstrahierten Resultate prüfen.

5. Betrachten wir zuerst den Gebrauch des Perfekt. Es fällt deutlich ins Auge, dass das Pf. das gebräuchlichste Tempus ist. Man kann viele Spalten einer Zeitung lesen, ohne ein anderes Vergangenheitstempus zu finden. So habe ich z. B. im „Iaşul“, 8 (1939), Nr. 477 vom 21. 10. an Vergangenheits-tempora 145 gefunden, davon 142 Pf.; die übrigen 3 waren IpF. Dieses Verhältnis beweist auch dem, der Statistiken in Geisteswissenschaften mit prinzipieller Skepsis betrachtet, das absolute Vorherrschen in allen Teilen — abgesehen vom Feuilleton — einer Tageszeitung, deren Aufgabe es ist, kurz zu berichten. Ebenso absolut vorherrschend ist das Pf. in direkten Fragen (und Antworten) der Alltagsunterhaltung. Der Gebrauch des Pf. als Tempus des Berichts mag erklärt werden aus dem Werte des Pf. als Präteritum (oder Perfekt)-Präsens, d. h. als Ausdruck für eine vergangene Handlung, die mit der Gegenwart des Sprechers in Verbindung steht oder in Verbindung gesetzt wird. Da alles Sprechen das Gestalten nur eines willkürlichen Ausschnitts aus der Wirklichkeit ist, tritt das Pf. dann auch analogisch in Fällen auf, in denen eine solche Beziehung zur Gegenwart nicht ersichtlich ist oder nicht beabsichtigt wird. Das Pf. hat damit seine eigentliche Funktion verloren, es wird in der überwiegenden Mehrzahl aller Fälle funktionsarm, „merkmallos“ gebraucht. Mit dem gleichen Werte beherrscht das Pf. die Sprache der Wissenschaft. Wenn irgendeine besondere Schattierung der Vergangenheitsauffassung zum Ausdruck gebracht werden soll, so tritt im allgemeinen ein anderes Tempus auf. Eine Besonderheit ergibt sich meist erst dann, wenn die besondere Funktion des anderen Tempus das Pf. wieder merkmalshaft werden lässt.

Aus den Kombinationen mit anderen Tempora ergibt sich eine grosse Variationsmöglichkeit, weil die Funktion des

dem Pf. gegenüberstehenden Tempus einmal durch seine Eigenbedeutung, aber vor allem durch den Kontext (oder die Situation) bestimmt wird.

6. Für das Ip. fanden Sandfeld-Olsen 20 Gebrauchsweisen. Wir betrachten es nicht als unsere Aufgabe, zu allen diesen Funktionen Stellung zu nehmen. Uns kommt es darauf an, den jeweiligen Gebrauch als Funktion der jeweiligen Temporakombination zu erklären. Wir meinen, dass man damit ohne Mühe noch weitere Werte des Ip. aufstellen könnte, die aber nichts zur Erkenntnis dieses Tempus beitragen würden.

Das Imperfekt (ipf.) bezeichnet eine Dauer in der Vergangenheit. Ihm fehlt (ebenso wie dem Aor. und dem Plq.) der Bezug auf die Gegenwart. Dies möge der folgende Satz zeigen.

(1) Cel-de-Sus le-a ajutat (pf.) și în luna ... și-au pus (pf.) cununiile pe cap și și-au început (pf.) noua lor viață cu... Și toate le mergeau (ipf.) în plin, căci amândoi munceau (ipf.) cu rîvnă și s'a străduț (pf.) Neculai ș'a mai plătit (pf.) și datoria dela curte.

Den Pf. kann man verschiedene Funktionen zusprechen, die in unserem Zusammenhang irrelevant sind. Wir fragen nach dem speziellen Werte der Ip. und finden, dass sie die Dauer betonen. Objektiv würde der ersten pf. Handlung die gleiche Dauer zuzusprechen sein, aber darauf kommt es dem Schreiber hier nicht an, wie die Wahl des merkmallosen Tempus beweist. Vielleicht würde ein anderer Leser die beiden Ip. anders interpretieren, z. B. auch eine Art affektischen Wert in ihnen sehen. Auf jeden Fall stehen sie als merkmalhafte Formen den merkmallosen Pf. gegenüber.

Mit demselben Merkmal der Dauer mag noch ein weiteres Beispiel folgen, in dem ein einziges Ip. inmitten vieler Pf. steht.

(2) La sfîrșit i-am pus (pf.) două întrebări. El mi-a răspuns (pf.) afirmativ în ceea ce privește ultima întrebare (deși nu am nici o îndoială că se gîndea (ipf.) în același timp la...).

În ceea ce privește prima, mi-a spus (pf.) că... În legătură cu aceasta el s'a întors (pf.) spre... spunîndu-i: I-am repetat (pf.) principala notă.

Das Für-sich-Denken läuft neben der Unterhaltung her; der Tempuswechsel zum Ip. kennzeichnet einen Gegensatz zu der ablaufenden Haupthandlung. Es wird dadurch eine gewisse Pointe erzielt, die der Zusatz: *în același timp* allein nicht ergeben würde.

Aus dem Merkmal der Dauer ergibt sich häufig die Verwendung des Ip. im Sinne objektiver Vorzeitigkeit.

(3) De cîțiva ani, bietul creștin, n'a mai avut (pf.) zî nină, pentru că necazurile și nenorocirile s'au finit (pf.) lînt de capul lui. Moartea mamei lui, la care ținea (ipf.) atît de mult, i-a secătuit (pf.) sufletul de durere și mult timp n'a putut (pf.) să...

Die Erklärung ist wieder die gleiche, das Ip. stellt einen betonten Gegensatz zum Pf. dar. Dass die Gültigkeit des ipf. Verbalinhalts auch in die Gegenwart reicht, noch heute d a u e r t, ändert daran nichts. Für das hier tatsächlich Vorliegende: eine ununterbrochene Dauer von der Vorvergangenheit ab bis in die Zukunft steht überhaupt kein adäquates Tempus zur Verfügung. Das Ip. berücksichtigt nicht die Gültigkeit in Gegenwart und Zukunft, das Plq. schliesst beide noch deutlicher aus, das Pf. würde den Zeitengegensatz überhaupt unausgedrückt lassen. Blicke das Präsens in zeitloser Verwendung. Diesem kommt aber der hier wesentliche Wert der Dauer nicht merkmalhaft zu — es sei denn, es träte eine adverbielle Zeitbestimmung hinzu. Ohne diese drückt das Ip. das Gemeinte also am besten aus.

Heidler und die Handbücher konstatieren lediglich, dass das Ip. statt des Plq. verwendet wird. Dies erklärt weder den eben besprochenen Fall, noch wird es den feinen Wirkungen gerecht, die das Ip. auf Grund der durativen Funktion hervorrufen kann.

Es mögen noch zwei Beispiele folgen, das erste (4) mit dem Merkmal *Dauer* statt *Abschluss*, das zweite (5) mit dem

Merkmal *Dauer* statt *Beziehung zur Gegenwart*, die den Helden ja eines Besseren belehrt hat.

(4) In general, filmul *a dat* (pf.) mai mult decât ne *așteptam* (ipf.).

(5) T. B. s'a *reîntors* (pf.) în... unde *știa* (ipf.) că sunt oameni blinzi și încrezători, deci mai ușor de înșelat.

Auch der iterative Wert des IpF. leitet sich aus dem durativen ab:

(6) Ne *așteptăm* că numeroși streini, pe cari războiul i-a *împins* (pf.) spre noi, ne vor da de lucru. Până acum, cînd se *spărgea* (ipf.) o casă, ne *întrebam* (ipf.): N'o fi S? sau V?

Das IpF. de conatu ergibt sich aus der Kombination der Merkmale *Dauer* und *ohne Beziehung zur Gegenwart*. Da die Beziehung vergangener Handlungen zur Gegenwart in dem für die Gegenwart gültigen Resultat besteht, so gewinnt das IpF. die Funktion eines resultatlosen, gescheiterten Versuchs.

(7) Iată cum își *apăra* (ipf.) clientul, un avocat: domnule, victima încetînd din viață și neexistînd nimeni care să mai reclame, urmărirea nu mai are nici un rost; cer punerea în libertate.

Man kann als sicher annehmen, dass diese Verteidigung ein aussichtsloser Versuch war.

Es mag noch ein gut illustrierendes Beispiel mit dem Verb *a încerca* selber folgen:

(8) Legea neutralității pe care Roosevelt *a încercat* (pf.) s'o abroge, a fost *apărată* de Acum o săptămînă, o propunere, care *încerca* (ipf.) o aminare sine die a chestiunii a fost respinsă cu ... voturi.

Wo über den Ausgang des Versuchs noch nichts Endgültiges bekannt ist, wird das Pf. gebraucht, das dann fast einen Schluss auf die Betrachtungsweise des Schreibenden zulässt. Das Nichtgelingen des ipf. ausgedrückten Versuches ist verbis

expressis hervorgehoben. Im Polizeibericht findet sich das Verbum meist im IpF.

Allerdings kommt auch in Fällen, wo der Versuch erfolglos war, das — merkmallöse — Pf. vor. Die Interpretierung kann nach verschiedenen Richtungen gehen, die subjektiv berechtigt, objektiv nicht beweisbar sind:

(9) ... străduințele depuse de contele Ciano și de... care *au încercat* (pf.) să facă să triumfe cauza păcii (cf. auch Beisp. 19).

Für das IpF. im Sinne des Conditionalis, das auch Heidler (p. 28) mit dem IpF. de conatu in Beziehung setzt, können Beispiele fortfallen (zumal wir die Modi nicht betrachten wollen), ebenso wie für die übrigen bei ihm und Sandfeld-Olsen aufgeführten Verwendungsweisen.

7. Das Plusquamperfekt (plq.) ist ebenso wie das IpF. eine Kategorie, der ein bestimmter Wert anhaftet. Ihre merkmallhafte hervorgehobene Funktion ist die des Ausdrucks der abgeschlossenen Vergangenheit. Dass sich diese praktisch meist als Vorzeitigkeit zu einem anderen Vergangenheitsstempus des Kontextes darstellt, bedarf keiner Erörterung. Doch ist es verfehlt, die Vorzeitigkeit als Hauptfunktion anzusehen, wie es immer geschieht, oder gar als ausschliessliche, wie es z. B. Philippide und Tagliavini tun. Das Plq. im Werte des Pf. (und des Aor.), mit dessen Erklärung Heidler (p. 54 ff.) sich abmüht, ergibt sich — ebenso wie umgekehrt die Vertretung des Plq. durch das IpF. — aus seinem merkmallhaften Gebrauch, der es in eine Polarität zum merkmallösen Pf. treten lässt. So z. B.:

(10) Deși moldovean, crescut și format în atmosfera liniștită a plaiurilor și dealurilor sau în Iași, pe care îi *îndrăgise* (plq.) atît de mult, „Mitzu“ s'a *ndscut* (pf.) la București și *a avut* (pf.) parte de o viață foarte agitată.

Das Beispiel ist aus einem Nekrolog genommen. Das Plq. bezeichnet einen heute nicht mehr bestehenden Zustand, also etwas Abgeschlossenes, dessen besondere Betonung im Nekrolog naheliegt. Von einer Vorzeitigkeit zum Hauptsatz

(oder irgend einer Handlung) kann nicht die Rede sein. Logisch und psychologisch liegt Gleichzeitigkeit mit dem zweiten Pf. vor, zum ersten sogar Nachzeitigkeit (cf. dafür auch die Plq. in Beisp. 16).

Der Vorzeitigkeitswert des Plq. mag an einem Beispiel gezeigt werden, in dem es in Kombination mit zwei Ip. (durativ und iterativ) auftritt:

(11) *Fusea* (plq.) unicul fiu la părinți și părinții lui se uitau (ipf.) la el ca la o minune, căci *era* (ipf.) voinic, vrednic și cuminte, iar el se *închina* (ipf.) înaintea părinților lui.

Die Darstellung als abgeschlossen unterstreicht die implizite angedeutete Begründung für die dur. (oder iterative) Handlung des Bewunderns. Dass zum mindesten das letzte Ip. sich ebenfalls auf eine abgeschlossene Handlung bezieht (die Eltern sind tot), wird nicht ausgedrückt, da der Ausdruck als Dauer wirkungsvoller erscheint.

Es gibt sehr verschiedene Möglichkeiten der Kombination zwischen beiden Tempora. Z. B.:

(12) Toate aceste amintiri ale trecutului meu îmi *surideau* (ipf.) la fiecare pas. *Regăsisem* (plq.), mergînd mereu, imaginile tinereții.

Dem Lachen (ipf.) der Erinnerungen geht das Wiederfinden (plq.) der Bilder der Jugendzeit — genau genommen — allerdings zeitlich voraus. Aber es besteht hier keine Polarität der beiden Tempora. Das (durative) Lachen wird gewissermaßen unterstrichen dadurch, dass ihm das „abgeschlossene“ Tempus zur Seite steht — etwa in dem Sinne: alle Bilder waren vollständig vorhanden. Es tritt gewissermaßen eine Addition von einzelnen Komponenten der Funktion beider Formen ein (cf. auch Beisp. 16 u. 21). Dadurch wird eine Wirkung hervorgebracht, die für sich allein keins der Tempora erzielen könnte (cf. *TCLP*, VI, § 27 ff.). Dafür musste eine andere Seite der Wirklichkeit — die psychologische Gleichzeitigkeit beider Verbalinhalte — grammatisch unausgedrückt bleiben.

Eine andere Möglichkeit des Ergänzung zwischen Plq. und Ip. zeigt:

(13) *Lumea veche care cunoștea* (ipf.) acest lucru, *recursese* (plq.) la lapte. Singurul neajuns al cosmeticeii... *a fost* între timp *înlăturat* (pf.). Pe baza... *s'a reușit* (pf.) să se prepare...

Dem Zwecke dieses — einer Reklame entnommenen — Satzes dürfte das Ip. besonders entgegenkommen. Es stellt die Kenntnis der Alten über Kosmetik als ununterbrochen (durativ) hin, um Kosmetik überhaupt zu empfehlen, aber doch ohne eine irgendwie fühlbare Beziehung zur Gegenwart herzustellen; denn dies könnte den Eindruck von der Modernität des angepriesenen Präparates nachteilig beeinflussen. (Das merkmallose Perfekt würde diese Beziehung ja nicht ausschliessen.) Die Tatsache, dass man auf unpräparierte Milch zurückgriff (plq.), muss im Interesse des jetzigen Präparates so nachdrücklich als überholt und vollständig vergangen hingestellt werden, wie es nur irgend möglich ist. Dass — logisch — Plq. und Ip. Gleichzeitiges meinen, wird durch die Tempuswahl nicht tangiert. Die Reklame fährt im Pf. fort. Im Sinne des Fabrikanten sollte man hoffen, dass hier auch dieses Tempus merkmalhaft — als Perfektum-Präsens — aufgefasst wird. Als sicher kann man unterstellen, dass das Pf., wenn es wie hier merkmalhaften Tempora folgt, häufig eine eigene Funktion erhält. Diese kann nach dem vorangehenden Ip. (Dauer in Vergangenheit) und Plq. (Abschluss) nur Gegenwartsbezug sein.

Es ist verständlich, dass das Verhältnis von drei Zeitformen zueinander sehr variabel ist. Der Reichtum an Möglichkeiten lässt sich im Rahmen eines Aufsatzes nicht ausschöpfen.

8. Der Aorist (Aor.) kommt ausserhalb der schönen Literatur selten vor; am seltensten findet man ihn in Zeitungen, ganz unabhängig von dem Dialekt, in dessen Bereich sie erscheinen. Es hat den Anschein, als ob er viel mehr rein stilistische Qualitäten hätte als syntaktische Funktion. Wenn der Aorist auftritt, hat er fast nie den Wert eines merkmallosen Pf., sondern er ist merkmalhaft und zwar vor allem komplexiv.

Aus dieser, „punktförmigen“ Erfassung der Wirklichkeit leiten sich die *ingressive* und *effektive* Funktion des Aor. ab, insofern als *ein* äusserster Punkt der Handlung hervorgehoben werden kann. Vor allem aus diesem Grunde fehlt dem Aor. die Funktion, eine Verbindung zur Gegenwart des Sprechers herzustellen; ausserdem aber auch deshalb, weil er meist einen Gegensatz zum Pf. bezeichnet. Aus dieser Gegensätzlichkeit erhält er eine eigene „negative“ Funktion. In der Gegenüberstellung Pf. — Aor. tritt das Pf. dann meist auch merkmalhaft auf. Es hebt die Hauptpunkte der Handlung unter Beziehung auf die Gegenwart heraus, während der Aorist sozusagen technische Nebendinge der Handlung im Vorüberschreiten andeutet. Dies mag ein Beispiel erläutern:

(14) Ba de zbatut m'am zbatut (pf.) eu destul, cucoane Vasile, sãrutãm dreapta, dar prea multe necazuri s'au abãtut (pf.) asupra mea și n'am putut (pf.) nici eu sã... Așa-i vorbi (aor.) robul stãpinului sãu.

Dieser Wert des Aor. ergibt nicht nur die — hier vorliegende — häufige Verwendung bei den „Anführungsverba“ (cf. § 9. Anm. 1). Er erklärt auch die Tatsache, dass in manchen dramatisch, lebhaft erzählten Geschichten die Einleitung den Aorist bevorzugt. Natürlich bleibt es völlig dem subjektiven Ermessen des Erzählenden anheim gestellt, was er für wesentlich hält, und was er als Nebendinge betrachtet. Es liessen sich hierfür interessante *stilistische* Beobachtungen an Beispielen aus fortlaufenden Erzählungen anführen. Doch ist hier dafür nicht der Ort, zumal der Aorist in manchen Erzählungen überhaupt nicht vorkommt.

Auch in *ingressiver* Funktion¹ kann der Aorist eine Gegensätzlichkeit zum Pf. bezeichnen, das dann z. B. einen *durativen* Wert gewinnen — natürlich aber auch, wie im folgenden Beispiel, merkmallos bleiben — kann.

(15) Cind am ajuns (pf.) în cãmpie, praful drumurilor ne ieși (aor.) întru întîmpinare.

¹ Aus der *ingressiven* Funktion des Aor. ergibt sich für rum.: *fu* meist die Meinung „scurde“ (cf. Beisp. 22). Jedoch muss das nicht sein.

Auch im Gegensatz zum einleitenden — hier affektiv *durativen* — Ip. kann der Aor. auftreten:

(16) Ein Soldat, einsam auf Vorhut, grübelt und gerät in Zorn über den unsichtbaren Feind. Se frãmînta (ipf.) ca o furtună. Fără voce întinse (aor.) mîna la armă, o plimbă (aor.) pe stratul de lemn, ca pe un obraz de fată. Apoi degetele se împiedecară (aor.) de magazie, se sprijiniră (aor.) odată bine pe trãgaci și glonțul zbură (aor.) ca o fantasmă. Zgomotul se lungi (aor.) în ecouri... Se rãcorise (plq.) de nãcaz, își muiase (plq.) nãduhul... Un pic-poc scurt rãspunse (aor.) din niște tufe ascunse. „Aha!... ești acolo!... Mai am gloanțe“. Îi surideau (ipf.) ochii cînd împușca (ipf.).

Die Häufung der Aoriste wird nur durch — logisch nachzeitige, psychologisch gleichzeitige — Plq. unterbrochen (die wie vor allem in Bsp. 12 die Vollständigkeit unterstreichen). Von den Ip. am Schluss ist das erste *durativ* (cf. Bsp. 21), das zweite *iterativ*. Die komplexiven Aoriste haben im einzelnen verschiedene Funktion — *ingressiv*, dann drei Nebendinge, dann wieder *ingressiv* (statt *iterativ*); der letzte Aor. (nach den Plq.) betrifft ein „Anführungsverb“ (cf. § 9. Anm. 1). Trotz der Häufung der Aoriste bleibt der komplexe Wert des Aor. erhalten, bleibt der Gegenwartsbezug ausgeschlossen.

Dies wird ganz besonders deutlich, wo dem Gegensatz Ip. — Aor. noch je ein Pf. vorausgeht und folgt, wie im folgenden Beispiel:

Nhd. wurde kann durchaus mit dem ipf. *era* wiedergegeben werden, wenn es nicht *ingressiv* ist:

(17) Italia a fost informată (pf.) de acest pact în timp ce era negociat (ipf.).

Im Nhd. kann man beide Formen mit „wurde“ wiedergeben. Dem merkmallosen Pf. steht merkmalhaft bezeichnet der Ausdruck der *Dauer* gegenüber.

(18) În vechime Românii lãmurau (ipf.) pe..., cã... Cind aceste principii nu erau înțelese (ipf.), atunci apãreau (ipf.) mãsurile coercitive.

Hier liegt *iterative* Geltung vor.

(19) Wallenstein *a încercat* (pf.) să închidă Baltica...; să cheme o flotă... când *erau amenințate* (ipf. dur.) de... Cel mai proaspăt biograf al său sugerează chiar că el *evită* (aor.)¹ izbînzile spectaculoase, pentru a nu speria Franța. El *a adus* (pf.) la culmea perfecțiunii strategia obiectivelor limitate și succesive.

Am Anfang steht eine Konstatierung (pf.), deren Beziehung zur Gegenwart durch den Kontext angedeutet ist. Das Bedrohtsein (ipf.) in seiner Dauer bildet den Gegensatz zu dem Vermeiden (aor.), das — auch inhaltlich — als ein (für die Gegenwart) belangloser Nebenpunkt erscheint. Das Fortfahren im Pf. erhält dann gerade dadurch eine besonders deutliche Beziehung auf die Gegenwart, wie aus dem — hier nicht angeführten — Kontext ebenfalls hervorgeht. Es stehen sich also — vom merkmallösen ersten Pf. abgesehen — die drei Formen merkmalshaft als **Dauer — Nebenpunkt — Resultat** gegenüber.

Die Kombination Aor. — Plq. (mit oder ohne Verbindung im Satze mit anderen Tempora) bietet nichts Wesentliches, das nicht schon früher behandelt ist:

(20) Generalul *se simți* (aor.) puțin rușinat căci își *dădu* (aor.) scama că *mersese* (plq.) prea departe.

Die Aor. sind beide ingressiv, das Plq., das den Grund für die aor. Handlungen enthält, ist vorzeitig.

Ähnlich in den Funktionen der beiden Tempora ist auch das folgende Beispiel, in dem noch ein (durativ oder iterativ aufzufassendes) Ip. folgt. Hierin könnte man vielleicht eine Unterstreichung der Aoriste sehen, auf die es etwas von seiner Funktion der Dauer ausstrahlt.

(21) Vizitatorul *se ridică* (aor.) în picioare. Surisul batjocoritor pe care-l *păstrase* (plq.) pînă atunci *dispăru* (aor.), și fața sa *deveni* (aor.) lividă; buzele îi *tremurau* (ipf.) de furie.

¹ Ich fasse die Form als Aor. auf, da im weiteren Kontext zeitstellenlose Präsensia fehlen, Aoriste aber vorkommen. Nach der Leseprobe, bei der mir allerdings nur Moldovener zur Verfügung standen, läge freilich ein Präsens vor, und das Beispiel wäre hinfällig.

Schliesslich mag noch ein Beispiel folgen, um wenigstens an einem Falle das Zusammenspiel aller vier Tempora zu verdeutlichen:

(22) Prin anul 1800 cosmetica... *redeveni* (aor.) modernă. Împărăteasa... *era* (ipf.) celebră pentru... ea își *scălda* (ipf.) obrazul în lapte care mai întîi *fusesse turnat* (plq.) în clocote... Mai tîrziu cosmetica laptelui *fu* (aor.) din ce în ce mai mult *dată* uitării, mai ales că laptele *se altera* (ipf.) repede... Totuși în cursul anilor, diverse creme de lapte *au fost puse* (pf.) în comerț, dar multe din ele *n'au avut* (pf.)...

Alle drei Ip. betonen die Dauer, das zweite und dritte mehr nach der iterativen Seite hin. Die Beziehungslosigkeit zur Gegenwart wird besonders im letzten Ip. (*altera*) relevant, wo es den Gegensatz zum jetzigen consistenten Creme hervorhebt. Die beiden Aoriste sind ingressiv, das Neue im Verhältnis zum Vorhergehenden pointierend. Das Plq. — objektiv eine durativ-iterative Aktion (cf. § 8. Anm. 1), die auch gleichzeitig mit dem Ip. des Hauptsatzes läuft — soll die Vorzeitigkeit der Milchkosmetik vor der in Frage stehenden Zeit (1800) andeuten oder aber den Abschluss dieser Art der Kosmetik; in diesem Falle wäre es inhaltlich durch den zweiten ingressiven Aorist wieder aufgenommen. Allen diesen Formen gemeinsam ist die Funktion der Trennung der Verbinhalte von der Gegenwart — wodurch die beiden abschliessenden Pf. merkmalshafte Perfekta Präsensia werden.

9. Wir haben im Vorgegangenen einige Kombinationsmöglichkeiten und die wichtigsten Faktoren betrachtet, die den Gebrauch der Vergangenheitstempora im Rumänischen bestimmen. Als Resultat glaube ich festhalten zu können: Die vielen Gebrauchsweisen, wie sie beispielsweise Heidler und Sandfeld-Olsen¹ für jedes Tempus aufzählen — und

¹ Eine Zeitschrift ist nicht der Ort, Stellung zu den Einzelheiten in den angegebenen Arbeiten zu nehmen. Nebenbei mag dennoch erwähnt werden, dass die „Anführungsverba“ (Heidler, p. 25 f.) ebenso häufig wie im Ip. auch im Aor. auftreten. Dieser fasst den Inhalt der direkten Rede zusammen (komplexiv); das (durative) Ip. malt sie aus. Beiden Tempora gemeinsam ist die Funktion der (affektischen) Hervorhebung.

die wir keineswegs leugnen, sondern eher noch vermehren wollen — liegen in keiner Weise im Wesen der einzelnen Tempora begründet. Jedes Tempus hat eine Grundfunktion, die in der Kombination mit anderen Tempora modifiziert, sogar aufgehoben werden kann. Der merkmallöse Gebrauch des Pf. steht für sich und hat besondere Gründe.

Ein Vergleich der vorliegenden Untersuchung mit der über den Verbalaspekt (loc. cit.) zeigt, dass eine beträchtliche Parallelität zwischen den Funktionen des imperfektiven Aspekts und denen des Tempus Imperfekt einerseits und andererseits zwischen dem perfektiven Aspekt und dem Tempus Aorist besteht. Parallel sind auch die Modifikationen der Funktionen, die Aspekt und Tempus im Satze durch ihre wechselnden Kombinationen erfahren. Es handelt sich in beiden Fällen um eine Erscheinung, die an der Grenze zwischen Syntax und Stilistik steht. Die Gründe, die dagegen sprechen, auf die in mancher Hinsicht ähnlichen Erscheinungen die gleiche Terminologie anzuwenden, haben wir oben (§ 4) aufgeführt.

Nur nebenbei behandelt wurde im vorliegenden Aufsatz die Wirkung, die sich im Satzzusammenhang ergeben kann, wenn mehrere Male das gleiche Tempus wiederholt wird. Es müssen dann durchaus nicht alle Formen die gleiche Funktion haben (cf. Beisp. 16 und 19).

Ganz beiseite gelassen wurden in der Untersuchung die Nebenformen der Tempora, an denen das Rumänische reich ist; es geschah dies vor allem deshalb, weil die Modi nicht behandelt werden sollten, ferner auch, weil dialektische Unterschiede in dieser Frage eine besonders grosse Rolle spielen. Mir kam es vor allem auf die Skizzierung einer Methode an, die sich hoffentlich als nützlich erweisen wird.

Iasi

EUGEN SEIDEL

nur die Mittel sind verschieden. Das Pf. dagegen — das vor allem in der Sprache der Wissenschaft vorherrscht (cf. auch Beisp. 14) — ist merkmallös. Gar nicht kann hier auf Sandfeld-Olsens Bemerkung (p. 331) eingegangen werden, die das „imparfait pittoresque“ als Gallizismus erklären.

REMARQUES SUR LA DURÉE DES VOYELLES ACCENTUÉES DU ROUMAIN

Le roumain n'emploie pas dans son système phonologique la durée vocalique pour marquer des distinctions sémantiques. De même que l'espagnol et le portugais (mais non le français: *renne* [ren]-*reine* [rēn]), il est dépourvu de quantité vocalique. La durée des voyelles du roumain est, pourtant, sujette aux conditions physiologiques gouvernant la durée des sons de tout parler. Le but de la présente étude est de constater les variations phonétiques régies par ces conditions physiologiques dans la durée des voyelles roumaines et de préciser à quel degré ces variations correspondent à l'opposition phonétique des voyelles brèves et longues devant les diverses consonnes du français courant ¹.

Les durées qui font le point de départ de cette étude ont été obtenues dans une série d'expériences kymographiques faites au Laboratoire Phonétique de l'Université de Hambourg. Les sujets des expériences sont trois hommes qui parlent le roumain normal, sans modifications dialectales ou régionales:

M, 33 ans, est né en Transylvanie de parents nés et élevés dans la même province. Il demeure à Bucarest depuis l'âge de treize ans et, suivant le témoignage des deux autres sujets, n'accuse pas son origine provinciale.

I, 32 ans, est né en Valachie (à Pietroaia, d. Dimbovița) de parents nés et élevés dans la même région. Il a demeuré

¹ V. Paul Passy, *Les sons du français*, Paris, 1932, § 116-117; H. Michaelis et P. Passy, *Dictionnaire phonétique de la langue française*, Hannover, 1927, XXII-XXIII.

à Pietroaia onze ans, ensuite il a passé six ans dans un lycée militaire de la même province, et depuis lors il demeure à Bucarest.

A, 29 ans, est né à Bucarest de parents nés et élevés dans cette ville, et y demeure depuis toujours.

La liste des mots enregistrés contient des monosyllabes et des dissyllabes dont les voyelles accentuées *i, u, e, o, a* (j'ai laissé de côté les voyelles *ă* et *î*) se trouvent devant les groupes de consonnes roumaines suivants:

occlusives sourdes *p, t, k*
occlusives sonores *b, d, g*
fricatives sourdes *f, s, ș, ȝ*
fricatives sonores *v, z, ȝ*
nasales *m, n*
vibrantes *r*.

Quelques mots qui contiennent une voyelle devant une mi-occlusive sourde ou devant *l* se trouvent dans la liste; la durée de cette voyelle sera indiquée dans une note.

Chacun des trois sujets a prononcé les mots de la liste isolés, sur un ton naturel, plutôt avec force, deux ou trois fois. J'ai enregistré, au moyen d'une embouchure et d'une capsule laryngienne, sur un kymographe Zimmermann, le souffle buccal et les vibrations laryngiennes. Un diapason électrique de 50 vib. d. à la seconde a enregistré les vibrations concurremment avec les tambours inscripteurs.

Voici le tableau de la durée moyenne de chaque voyelle accentuée de tous les mots de la liste, exprimée en centièmes de seconde:

Dissyllabes:							
	M	I	A				
<i>i dică</i>	8.0	6.0	10.0	<i>rigă</i>	9.0	8.0	13.5
<i>pită</i>	8.0	6.7	11.0	<i>rigă</i>	9.3	7.7	14.0
<i>pipă</i>	7.3	7.3	10.5	<i>tisă</i>	11.0	7.7	11.0
<i>pică</i>	8.0	6.0	9.0	<i>fișă</i>	9.7	8.0	11.0
<i>mică</i>	8.7	6.0	9.5	<i>tiva</i>	12.0	11.7	18.0
				<i>bivol</i>	10.7	11.0	17.0

Dissyllabes:

	M	I	A				
<i>pivă</i>	10.5	11.3	18.0	<i>buna</i>	9.3	11.3	14.5
<i>mijă</i>	11.7	10.7	18.5	<i>gumă</i>	9.7	9.7	14.5
<i>miză</i>	12.3	11.3	18.5	<i>pune</i>	10.3	11.0	14.0
<i>spijă</i>	10.0	11.0	17.0	<i>bura</i>	15.0	16.0	19.5
<i>bine</i>	8.7	10.0	12.0	<i>cură</i>	13.5	15.0	19.0
<i>tind</i>	8.5	9.0	12.5	<i>e bete</i>	9.7	8.3	14.0
<i>mire</i>	16.3	15.0	23.0	<i>petec</i>	9.3	7.0	13.0
<i>fire</i>	14.7	14.7	22.0	<i>sete</i>	9.0	7.7	12.5
<i>u bucă</i>	8.3	6.7	11.5	<i>debit</i>	8.0	10.0	15.5
<i>ducă</i>	7.7	6.0	10.0	<i>medic</i>	9.3	9.0	15.0
<i>după</i>	8.0	6.3	10.0	<i>meși</i>	11.3	8.7	13.0
<i>cută</i>	7.0	6.3	9.0	<i>dejă</i>	12.7	9.7	17.0
<i>cupă</i>	8.0	6.0	9.0	<i>dever</i>	13.0	9.5	18.0
<i>gută</i>	8.7	7.0	11.0	<i>sevă</i>	12.5	10.0	18.0
<i>bubă</i>	9.3	10.0	13.0	<i>temă</i>	11.0	12.3	16.0
<i>dubă</i>	9.7	10.3	13.0	<i>nene</i>	11.0	10.3	16.0
<i>dudă</i>	10.5	9.3	12.5	<i>bere</i>	14.3	15.0	20.5
<i>fugă</i>	10.0	9.0	12.0	<i>dereș</i>	13.0	13.7	20.0
<i>rudă</i>	10.0	10.0	14.0	<i>o botă</i>	9.0	10.7	15.0
<i>rugă</i>	10.7	10.0	13.0	<i>dotă</i>	10.0	10.7	15.0
<i>buhă</i>	12.0	8.7	13.0	<i>cocă</i>	8.0	8.7	13.5
<i>buși</i>	12.0	8.3	15.0	<i>popă</i>	8.0	10.3	15.0
<i>cufăr</i>	9.5	6.7	13.0	<i>cotă</i>	7.0	9.3	14.0
<i>buha</i>	10.7	7.7	15.0	<i>gotic</i>	8.0	9.7	13.5
<i>tufă</i>	10.0	7.7	14.0	<i>dobă</i>	12.3	13.7	18.0
<i>gușă</i>	10.0	8.0	14.0	<i>sodă</i>	12.0	14.0	18.0
<i>buză</i>	11.0	11.0	22.0				
<i>muză</i>	11.3	10.0	22.0				

Dissyllabes:

	M	I	A
<i>gogă</i>	11.5	12.7	18.0
<i>tobă</i>	12.0	14.7	18.0
<i>cobe</i>	12.7	13.3	17.0
<i>sobă</i>	13.0	13.0	18.5
<i>dohot</i>	12.3	9.7	11.5
<i>cofă</i>	11.7	7.7	13.0
<i>doză</i>	13.7	15.0	18.0
<i>poză</i>	14.0	14.7	17.5
<i>roză</i>	14.3	16.7	19.0
<i>tonă</i>	11.7	12.0	16.5
<i>comă</i>	11.0	10.0	15.5
<i>borax</i>	11.3	11.3	18.0
<i>soră</i>	12.3	12.0	18.0
<i>a bate</i>	9.7	11.0	17.5
<i>capăt</i>	7.0	9.3	16.0
<i>dacă</i>	9.0	9.7	15.5
<i>papă</i>	8.3	11.7	16.5
<i>pată</i>	10.0	10.7	17.5
<i>gata</i>	8.0	10.0	16.5
<i>capi</i>	8.0	9.5	15.0
<i>babă</i>	15.3	14.3	18.5
<i>bade</i>	14.3	15.0	19.5
<i>dadă</i>	15.0	14.0	20.0
<i>cadă</i>	15.0	13.0	21.0
<i>tagă</i>	14.3	14.0	21.0
<i>basă</i>	12.0	9.7	16.0
<i>casă</i>	11.5	9.3	17.0

<i>cassă</i>	11.0	9.3	16.5
<i>fașă</i>	13.0	9.3	17.0
<i>bază</i>	19.0	15.3	22.5
<i>pavă</i>	20.3	15.0	23.5
<i>pază</i>	19.3	14.3	23.0
<i>navă</i>	19.5	14.0	23.5
<i>majă</i>	18.7	14.7	22.0
<i>bame</i>	17.0	13.0	17.0
<i>cană</i>	14.5	10.7	17.5
<i>damă</i>	15.0	12.7	18.0
<i>bară</i>	17.0	16.3	22.0
<i>pară</i>	17.3	15.3	21.0

Monosyllabes:

(l'astérisque marque les préfixes qui ne figurent que dans les composés)

<i>i pic</i>	8.5	5.0	8.0
<i>tic</i>	8.5	5.0	10.0
<i>tip</i>	7.5	6.0	10.0
<i>dig</i>	9.0	7.5	8.0
<i>vig</i>	9.0	8.5	10.0
<i>vis</i>	8.0	8.0	12.0
<i>bis</i>	8.5	9.0	12.0
* <i>dis</i>	8.0	10.0	11.0
<i>pis</i>	10.0	10.0	11.0
<i>biv</i>	11.0	14.0	15.0
<i>tiv</i>	10.5	14.0	14.0
<i>tiz</i>	12.0	14.0	15.0

Monosyllabes:

<i>des</i>	10.0	9.0	13.0
<i>peș</i>	9.5	10.0	12.0
<i>fes</i>	9.0	8.0	14.0
* <i>dez</i>	13.5	17.0	17.0
<i>ghem</i>	12.0	11.0	15.0
<i>ren</i>	12.0	10.0	14.0
<i>u buc</i>	7.0	5.5	10.0
<i>but</i>	7.0	7.0	10.0
<i>pup</i>	7.0	6.5	9.0
<i>dud</i>	9.5	9.5	14.0
<i>rug</i>	10.0	8.0	13.0
<i>cub</i>	10.0	9.0	13.0
<i>tub</i>	9.0	9.0	15.0
<i>buf</i>	8.0	10.0	8.0
<i>buh</i>	10.5	11.5	9.0
<i>duș</i>	9.5	10.0	9.0
<i>duș</i>	8.0	9.5	9.0
<i>puf</i>	10.5	8.0	9.0
<i>bum</i>	8.0	8.0	9.0
<i>bun</i>	11.0	8.0	8.5
<i>tun</i>	9.0	9.0	8.0
<i>dur</i>	14.0	16.5	16.0
<i>pur</i>	13.0	15.0	16.0
<i>o boc</i>	8.0	8.0	12.0
<i>bot</i>	8.0	9.0	12.0
<i>dop</i>	9.0	8.0	11.0
<i>poc</i>	8.0	8.5	11.0
<i>cot</i>	8.0	8.0	11.0
<i>pop</i>	8.0	8.5	13.0
<i>bob</i>	11.0	12.0	16.0
<i>bob</i>	11.0	11.5	17.0
<i>cod</i>	10.0	10.0	18.0
<i>pod</i>	11.5	10.5	19.0
<i>dos</i>	10.5	10.0	15.0
<i>coș</i>	9.0	9.5	14.0
<i>roș</i>	9.0	10.0	16.0
<i>boz</i>	13.0	16.5	18.0
<i>roz</i>	14.0	16.0	18.0
<i>bon</i>	12.0	12.5	13.5
<i>dom</i>	13.0	12.5	13.5
<i>pom</i>	12.5	12.0	14.5
<i>nor</i>	12.5	19.0	19.0
<i>por</i>	13.0	16.5	18.0
<i>e dec</i>	8.5	9.5	10.0
<i>dec</i>	7.5	10.0	9.0
<i>sec</i>	7.0	8.0	10.0
<i>med</i>	11.0	11.0	16.0
<i>neg</i>	9.5	10.0	15.0

Monosyllabes:					
			<i>pas</i>	10.0	10.0 17.0
			<i>caș</i>	10.5	11.0 17.0
<i>a dat</i>	9.5	9.5 14.0			
<i>cap</i>	8.0	8.5 13.0	<i>gaj</i>	18.0	14.0 18.0
<i>tac</i>	7.5	8.0 14.0	<i>gaz</i>	17.0	16.0 19.0
<i>pat</i>	8.5	10.5 16.0	<i>paj</i>	17.5	14.0 20.0
			<i>caș</i>	18.0	14.0 19.0
<i>pag</i>	11.5	11.0 18.0			
<i>sad</i>	10.0	12.0 15.0	<i>ban</i>	12.5	12.0 15.0
<i>fag</i>	12.0	12.5 17.0	<i>dam</i>	13.0	12.0 15.0
<i>mag</i>	11.0	13.0 19.0	<i>tam</i>	12.5	12.5 15.0
<i>bas</i>	10.5	12.0 18.0	<i>par</i>	12.5	18.0 19.0
<i>baș</i>	10.0	11.0 20.0	<i>car</i>	12.5	17.5 17.0

J'ai réduit, dans le tableau suivant, les durées particulières aux durées moyennes des cinq voyelles devant les six groupes de consonnes:

	i			u			e		
	M	I	A	M	I	A	M	I	A
Dissyllabes									
Devant:									
<i>p, t, k</i>	8.0	6.4	10.0	8.0	6.4	10.1	9.3	7.7	13.2
<i>b, d, g</i>	9.2	7.9	13.8	10.0	9.8	12.9	8.7	9.5	15.3
<i>f, s, ș, ȝ</i>	10.4	7.9	11.0	10.8	7.9	14.0	11.3	8.7	13.0
<i>m, n</i>	8.6	9.5	12.3	9.8	10.7	14.3	11.0	11.3	16.0
<i>v, z, ȝ</i>	11.2	11.2	17.8	11.2	10.5	22.0	12.7	9.7	17.7
<i>r</i>	15.5	14.9	22.5	14.3	15.5	19.3	13.7	14.4	20.3

Monosyllabes									
Devant:									
<i>p, t, k</i>	8.2	5.3	9.3	7.0	6.3	9.7	7.7	9.2	9.7
<i>b, d, g</i>	9.0	8.0	9.0	9.6	8.9	13.8	10.3	10.5	15.5
<i>f, s, ș, ȝ</i>	8.6	9.3	11.5	9.2	9.8	8.8	9.5	9.0	13.0
<i>m, n</i>	9.5	7.7	9.8	9.3	8.3	8.5	12.0	10.5	14.5
<i>v, z, ȝ</i>	11.2	14.0	14.7	—	—	—	13.5	17.0	17.0
<i>r</i>	13.8	20.8	24.0	13.5	15.8	16.0	—	—	—

	o			a		
	M	I	A	M	I	A
Dissyllabes						
Devant:						
<i>p, t, k</i>	8.3	9.9	14.3	8.6	10.3	16.4
<i>b, d, g</i>	12.3	13.6	17.9	14.8	14.1	20.0
<i>f, s, ș, ȝ</i>	12.0	8.7	12.3	11.9	9.4	16.6
<i>m, n</i>	11.4	11.0	16.0	15.5	12.1	17.5
<i>v, z, ȝ</i>	14.0	15.2	18.2	19.4	14.7	22.9
<i>r</i>	11.8	11.7	18.0	17.2	15.8	21.5

Monosyllabes						
Devant:						
<i>p, t, k</i>	8.2	8.3	11.7	8.4	9.1	14.3
<i>b, d, g</i>	10.9	11.0	17.5	11.1	12.1	17.3
<i>f, s, ș, ȝ</i>	9.5	9.8	15.0	10.2	11.0	18.0
<i>m, n</i>	12.5	12.3	13.8	12.7	12.2	15.0
<i>v, z, ȝ</i>	13.5	16.3	18.0	17.6	14.5	19.0
<i>r</i>	12.8	17.8	18.5	12.5	17.8	18.0

Avant d'étudier les variations principales de la durée des voyelles qui procède du genre d'articulation des consonnes suivantes, considérons d'abord deux faits préliminaires.

Le premier concerne les *durées caractéristiques* (all. *Eigendauer*, angl. *natural duration*) des voyelles. Les durées particulières des voyelles des dissyllabes, chez chacun des trois sujets, sont les suivantes:

	i	u	e	o	a
M	10.5	10.7	11.1	11.6	14.6
I	9.6	10.1	10.2	11.7	12.7
A	14.6	15.4	15.9	16.1	19.2

En vertu de l'examen de ces durées moyennes, les voyelles mi-fermées et ouvertes *e, o, a* montrent une tendance à durer plus longtemps que les voyelles fermées (*i, u*), malgré que nos mensurations témoignent des différences minimales entre les voyelles fermées et les voyelles mi-fermées et ouvertes. La

corrélation se fait plus évidente là où l'on range selon l'ordre bref-long les voyelles particulières devant chacun des cinq premiers groupes de consonnes (on a omis les durées devant *r*, parce que les sons transitoires produisent souvent des variations irrégulières dans la durée des voyelles accentuées):

devant <i>p, t, k</i> :	M	<i>i—u o a e</i>
	I	<i>i—u e o a</i>
	A	<i>i u e o a</i>
devant <i>b, d, g</i> :	M	<i>e i u o a</i>
	I	<i>i e u o a</i>
	A	<i>u i e o a</i>
devant <i>f, s, š, ʒ</i> :	M	<i>i u e a o</i>
	I	<i>i—u e—o a</i>
	A	<i>i o e u a</i>
devant <i>m, n</i> :	M	<i>i u e o a</i>
	I	<i>i u o e a</i>
	A	<i>i u e—o a</i>
devant <i>v, z, ž</i> :	M	<i>i—u e o a</i>
	I	<i>e u i a o</i>
	A	<i>e i o u a</i>

Dans toutes les quinze séries de moyennes, c'est *a, o* ou *e* qui ont la durée la plus longue; dans dix d'entr'elles, *i—u* ont la durée la plus brève. Parmi les variations les plus frappantes dans l'ordre usuel (*i, u, e, o, a*), quelques-unes (surtout l'*e* excessivement bref devant occlusive sonore et fricative sonore) pourraient s'expliquer par le nombre limité de mots de quelques-uns des groupes. En ce qui concerne les monosyllabes, il n'y en a que deux, sur les quinze séries, dans lesquels les voyelles *i—u* ne soient pas les plus brèves.

Malgré ces irrégularités, l'accord général des chiffres affirme, en ce qui concerne le roumain, que les voyelles varient, quant à leur durée, en rapport avec l'élévation de la langue pendant l'acte de l'articulation, comme Meyer l'a remarqué

le premier en 1903¹. Depuis lors on a constaté la validité de cette corrélation dans beaucoup d'autres langues, et maintenant on peut l'accepter en toute sécurité comme représentant une compensation physiologique qui est valable pour tous les mots: les voyelles fermées sont plus brèves que les voyelles ouvertes parce qu'il faut plus d'énergie pour relever la langue et la placer dans une position plus élevée.

Le second fait se rapporte à la durée relative des voyelles dans les mots de une et de deux syllabes. Les durées moyennes des cinq voyelles devant les divers groupes de consonnes dans les monosyllabes (première rangée de chiffres) et dans les dissyllabes (seconde rangée de chiffres) sont données dans le tableau suivant:

Devant:	M		I		A	
	I	II	I	II	I	II
<i>p, t, k</i>	7.9	8.4	7.6	8.1	10.9	12.8
<i>b, d, g</i>	10.2	11.0	10.1	11.0	14.6	16.0
<i>f, s, š, ʒ</i>	9.4	11.3	9.8	8.5	13.3	13.4
<i>m, n</i>	11.2	11.3	10.2	10.9	12.3	15.2
<i>v, z, ž</i>	14.0	13.7	15.5	12.3	17.2	19.7
<i>r</i>	13.2	14.5	18.1	14.5	19.1	20.3
	11.0	11.7	11.9	10.9	14.6	16.2

Ces chiffres (surtout ceux des moyennes, en bas) montrent qu'il n'y a de différence de durée, ni sensible, ni régulière, entre les voyelles des monosyllabes et celles des dissyllabes dans la prononciation d'aucun des trois sujets. Bien que M et I aient prononcé les voyelles avec une durée presque identique dans les deux groupes de force, A montre pourtant quelque préférence pour les voyelles un peu plus longues dans les dissyllabes. On s'attendrait, d'après les expériences antérieures, à ce qu'une voyelle devienne plus brève dans la mesure où le groupe de force dans lequel elle paraît se prolonge.

¹ *Englische Lautdauer*, Uppsala-Leipzig, 39.

Comment expliquer, alors, le cas contraire, que l'on remarque chez A? On peut dire, en premier lieu, que les différences entre la durée des voyelles des monosyllabes et des dissyllabes sont souvent minimales: par exemple, les durées moyennes des voyelles accentuées devant occlusive sourde dans une série de quatre-vingt mots prononcés par trois sujets allemands sont les suivantes (remarquer surtout l'identité approximative de la durée des voyelles brèves):

	Z		R		M	
	I	II	I	II	I	II
voyelles longues	13.5	11.8	13.4	11.6	13.7	12.7
voyelles brèves	5.9	5.6	6.4	5.9	6.5	6.0

En second lieu, il est très facile de tomber dans l'erreur et de prononcer avec une intensité qui varie de façon irrégulière des mots dans une liste composée de monosyllabes et de dissyllabes isolés.

Nous examinerons maintenant le fait le plus important qui intervient dans la durée des voyelles accentuées du roumain, à savoir les variations dans leur durée provoquées par la nature de la consonne suivante.

On peut acquérir une compréhension précise de la durée relative des voyelles dans leurs six positions en examinant le tableau de la p. 91, qui indique la durée de toutes les voyelles devant les divers groupes de consonnes, aussi bien dans les monosyllabes que dans les dissyllabes. Dans presque tous les cas les voyelles devant occlusive sourde sont plus brèves; devant occlusive sonore, fricative sourde et nasale elles sont un peu plus longues; devant fricative sonore et *r* leur durée est la plus longue. Devant *p, t, k, b, d, g, f, s, ʃ, ʒ* et *m, n*, les durées moyennes des voyelles se groupent d'ordinaire très près les unes des autres, mais ces durées et celles des voyelles devant *v, z, ʒ* et *r* se distinguent bien.

On peut représenter les durées relatives des voyelles en donnant la valeur 1 à la durée moyenne des voyelles devant

occlusives sourdes et en exprimant les autres durées en termes de cette unité:

	M		I		A	
Devant:	I	II	I	II	I	II
<i>b, d, g</i>	1.27	1.31	1.33	1.36	1.34	1.25
<i>f, s, ʃ, ʒ</i>	1.19	1.35	1.29	1.05	1.22	1.05
<i>m, n</i>	1.42	1.35	1.34	1.35	1.13	1.19
<i>v, z, ʒ</i>	1.77	1.63	2.05	1.52	1.58	1.54
<i>r</i>	1.67	1.73	2.38	1.79	1.75	1.59

Les variations de la durée des voyelles devant *b, d, g, f, s, ʃ, ʒ* et *m, n* sont donc comprises entre une durée égale à celle de ces voyelles devant les occlusives sourdes (tout comme les voyelles devant nasales dans les dissyllabes chez I et A) et une durée plus longue du tiers, plus ou moins. Les voyelles devant *v, z, ʒ* et *r*, au contraire, sont toujours plus longues, au moins de la moitié, que les voyelles devant les occlusives sourdes; elles en ont quelquefois même deux fois la durée (chez I, dans les monosyllabes) et elles sont en moyenne de deux tiers plus longues.

Puisque le roumain ne possède pas de quantité vocalique, „bref“ et „long“ ne sont que des termes descriptifs dont le phonéticien se sert à volonté pour dénommer les deux catégories de durée plus ou moins bien distinctes l'une de l'autre. J'applique, d'une façon provisoire, le terme „bref“ aux durées des voyelles devant *p, t, k, b, d, g, f, s, ʃ, ʒ* et *m, n* (aussi devant mi-occlusive et devant *l*¹, „long“ aux voyelles devant *v, z, ʒ* et *r*.

¹ Par exemple:

	M	I	A		M	I	A
<i>mițe</i>	6.3	7.7	9.5	<i>face</i>	13.3	9.0	18.0
<i>duce</i>	10.0	7.7	12.0	<i>față</i>	12.7	10.0	18.0
<i>rece</i>	8.7	9.0	13.5				
<i>cață</i>	11.7	11.0	16.5	<i>bilă</i>	9.3	9.7	13.5
<i>pace</i>	13.3	9.0	17.0	<i>culă</i>	8.0	9.0	11.5

Les voyelles roumaines se divisent donc en brèves et longues et cette classification correspond au classement des voyelles françaises d'après leur durée, en vertu duquel les voyelles brèves (*i, u, y, e, o, ə, a*) sont prononcées longues devant les consonnes allongeantes (*v, z, ȝ, y, r*).

Pour faire la comparaison entre la durée relative des voyelles brèves et des voyelles longues du français et du roumain, je donne ci-dessous les durées relatives des voyelles devant diverses consonnes dans les monosyllabes (par rapport à leur durée devant occlusive sourde), extraites d'une étude jusqu'ici inédite de la prononciation de trois sujets français (D, L, B):

	français			roumain		
	D	L	B	M	I	A
Devant:						
<i>b, d, g</i>	1.24	1.50	1.35	1.27	1.33	1.34
<i>f, s, ʃ, (x)</i>	1.65	1.38	1.07	1.19	1.29	1.22
<i>m, n, (ŋ)</i>	1.59	1.59	1.02	1.42	1.34	1.13
<i>v, z, ȝ</i>	2.35	3.00	2.30	1.77	2.05	1.58
<i>r</i>	2.74	3.58	2.55	1.67	2.38	1.75

Les voyelles longues des trois sujets français sont non seulement au moins deux fois plus longues que les voyelles devant *p, t, k*, mais chez D et L les voyelles devant occlusives sonores, fricatives sourdes et nasales sont nettement plus longues que devant *p, t, k*. En général, pourtant, l'opposition quantitative entre les voyelles „brèves“ et „longues“ dans la prononciation de D et L est plus remarquable que dans celle des sujets roumains. Dans le cas de B, jeune fille du Havre, les voyelles brèves (sauf celles devant *b, d, g*) ont plus ou moins la même durée, et les voyelles longues sont un peu plus de deux fois aussi longues. B offre une opposition des durées brève et longue qui se fait remarquer seulement un peu plus que celle de L

(M et A font la distinction entre les voyelles brèves et longues à un moindre degré que n'importe lequel des sujets français).

Ces chiffres ne se rapportent, naturellement, qu'à la prononciation de trois sujets de chacune de ces deux langues; mais on peut en conclure que les voyelles des sujets M, I et A, devant consonnes allongeantes et non-allongeantes, peuvent être dénommées brèves et longues. La distinction de durée est parfaitement perceptible à l'oreille¹, et, quoique n'ayant pas le rôle de marquer une distinction d'ordre sémantique, elle peut être considérée comme l'un des traits caractéristiques de la phonétique du roumain. Pour obtenir des témoignages plus dignes de confiance en ce qui concerne la durée des voyelles roumaines, il faudrait entreprendre des expériences plus étendues avec des listes de mots plus longues et un nombre supérieur de sujets. Il serait alors possible de savoir s'il y a des Roumains qui emploient aujourd'hui les mêmes procédés, en ce qui concerne la quantité des voyelles, que les Français du nord, ou bien si les sujets Roumains sont actuellement en train d'allonger les voyelles devant les consonnes allongeantes, ce qui aboutirait à la distinction nette entre voyelles brèves et longues que l'on remarque dans le français commun.

University of Rochester,
Rochester, N. Y., U. S. A.

HARRY A. ROSITZKE

¹ Voir Rousselot, *Principes de phonét. exp.*, 999: „...quel écart de durée doit-il exister entre deux syllabes pour que l'une nous apparaisse longue et l'autre brève? Assurément une différence de moitié n'est pas nécessaire: un tiers suffit clairement“.

„TRAVAIL“ ET „SOUFFRANCE“

I.

C'est un fait généralement connu et souvent remarqué dans plusieurs langues, que la notion de „travail“ est étroitement reliée à celle de „peine, souffrance“, un même mot pouvant les embrasser toutes deux. L'évolution sémantique est du reste toute naturelle: le travail physique (la seule espèce de travail connue primitivement) amène avec lui la fatigue, qui peut facilement devenir souffrance, si le travail est excessif. Il pourrait sembler qu'il s'agit simplement d'une manière de penser généralement humaine, d'une certaine psychologie de la paresse latente dans chaque individu. Ce facteur a sans doute contribué, lui aussi, à l'évolution sémantique citée, mais le facteur principal réside dans certaines conditions sociales à préciser.

On peut notamment établir que les mots qui associent la notion de „travail“ à celle de „souffrance“ se sont formés ou ont acquis cette valeur spéciale uniquement dans les classes opprimées, plus anciennement dans les classes réduites à l'esclavage. Nous avons donc affaire au reflet de l'idéologie d'une classe sociale, idéologie née des conditions où se trouvait cette classe sociale. Pour un esclave, ou plus tard pour un individu appartenant à la classe exploitée, le travail était foncièrement inacceptable, parce qu'il était effectué pour servir d'autres intérêts que le sien propre; il n'avait donc aucun sens pour le travailleur, lui étant imposé de force par les classes superposées, et poussé jusqu'à l'exténuation.

Il n'est pas question ici de ce que M. Ch. Bally (*Traité de stylistique française*) appelle un „effet par évocation“, car

ces mots ne sont pas de ceux qui sont employés uniquement dans certains milieux et qui par là-même acquièrent une couleur spéciale et sont toujours reconnus comme appartenant à une couche sociale déterminée; il s'agit de quelque chose de plus profond, qui révèle une idéologie spéciale. En effet, l'attitude prise par la classe dirigeante, dans le cas donné, est la suivante: le travail est une activité, toujours productive, ou du moins librement consentie; l'attitude de la classe subjuguée en diffère du tout au tout: le travail est toujours une peine, une souffrance.

II.

En indo-européen commun, il existait deux thèmes pour la notion de „travail“: *wërg- et *ōp-. Le fait même que nous pouvons reconstruire ces thèmes en indo-européen prouve qu'ils appartenaient au langage aristocratique. On admet généralement que les Indo-Européens formaient une caste aristocratique et guerrière, qui a propagé sa langue par la conquête de populations d'autre langue. Ces populations acceptaient la langue des conquérants. Il faut donc admettre que la langue populaire ou „vulgaire“ indo-européenne n'a pas pu se transmettre, et que les mots *wërg- et *ōp- appartenaient à la classe aristocratique.

Les données sémantiques confirment cette affirmation. La valeur primaire des deux thèmes cités est celle d'„activité“; jamais elle n'est associée à la notion de „souffrance“, et cela parce que le travail du maître n'est pas fatigant et qu'il a le caractère d'un travail intellectuel.

*wërg-

gr. ἔργον „action, travail“, ἐν-έργεια „action, vitalité“, ἔργον „faire, sacrifier“

v.h.a. *werc*, n.h.a. *Werk*, angl. *work* „activité“, n.h.a. *wirken*, angl. *work* „agir, faire“

v. gall. *guerg* „efficace“

n. pers. *barz* „travail“.

*ōp-

skr. *āpah* „œuvre“, *āpah* „action religieuse, sacrifice“

lat. *opus* „ouvrage, travail“ (avec les dérivés: *opera*, *operor*)
v. irl. *afl* „force“, *efna* „accomplir“
v.h.a. *uoba* „fête“, *uoban* „exercer“.

Loin d'être associés à la souffrance, les mots cités sont en rapport avec des notions touchant à l'activité religieuse ou au bien-être. En effet, le thème **op-* a des représentants qui veulent dire „sacrifice, fête“ (skr. *āpah*, lat. *operor*, v.h.a. *uoba*). En vieil irlandais, ce thème a été associé à la notion de „force“, en latin à celle d'„abondance“ (*ops*). Le thème **werg-* pourrait, je pense, être dissocié, en dernière analyse, en **wer-*, thème primaire, et le suffixe -*g-*, de sorte qu'il serait apparenté à **wer-b-* „mot, ordre“ (lat. *uerbum*, got. *waurds*), thème également d'origine aristocratique.

III.

Tel est l'état indo-européen. Plus tard, lorsque l'indo-européen fut accepté par les populations conquises, ces thèmes ont pu donner naissance, dans chaque langue indo-européenne, à des dérivés populaires ayant un sens rapproché de celui de „souffrance“. En latin, par exemple, les dérivés *operōse*, *operōsus*, *operōsitas* ont acquis le sens de „difficulté, effort“; en néo-persan, *barz* < **werg-* a le sens de „travail manuel, travail rural“.

Plus tard, dans chaque langue indo-européenne, les classes soumises, conformément à leur mentalité, ont créé de nouveaux mots qui associaient étroitement l'idée de „travail“ à celle de „torture“; dans un autre groupe de mots, c'est la notion d'„esclavage“ qui est à la base de celle de „travail“. Ainsi, pour ces classes, le travail était soit une torture, soit un résultat de l'esclavage. La preuve que ces mots constituent une innovation nous est fournie par le fait qu'ils sont des formations indépendantes dans chaque langue (soit pour la forme, soit pour l'évolution sémantique). Le caractère populaire de ces mots ressort du fait que le sens de „travail“ a été associé à celui de „travail manuel“, souvent aussi au travail des champs.

La première catégorie de mots est celle où l'on est parti du sens primaire de „torture“¹:

gr. *záwro* du sens primaire de „(se) plier“ (cf. *καράω* „voûte“) est passé au sens de „torture, peine“ et ensuite à celui de „travail“.

lat. *lābor* „travail“ a en latin déjà le sens de „torture, peine; travail des champs“ (le sens primitif „poids“ est associé à celui de *lābor* „se courber sous un poids, glisser“, cf. gr. *záwro*); en français *labour* „travail des champs“, d'où angl. *labour*, *labor* „torture, travaux de l'enfantement“, etc.

lat. vg. **tripaliare* „torturer“ > fr. *travailler*, esp. *trabajar*, port. *trabalhar*, it. *travaglio*; *tripalium* était une sorte de joug formé par trois pieux

got. *winnan* „souffrir“ a comme correspondant v. anglais *winnan* „souffrir, travailler“

n.-gr. *κόπος* „fatica, pena“ et aussi „lavoro“

n.-gr. *πόνος* „dolore, fatica“ et aussi „sforzo, lavoro“

alb. *punë* „travail“, du thème **spend-* „drücken“

fr. *peiner*, *se peiner* acquiert à côté du sens de „se torturer“, celui de „travailler“

r. *strada* „travail des champs“ provient de *stradat'* „souffrir“ (cf. roum. *strădanie*)

r. *trud* „travail“ provient de v. sl. *trǫdū* „souffrance, maladie“ (d'où en roumain, avec une évolution sémantique différente, *trînji* „hémorroïdes“)

roum. *muncă* (et hongr. *munka*) provient de v. sl. *mōka* „torture“; le sens primitif transparait dans *a se munci* „se torturer“; en v. roumain, *muncă* a le même sens que *caznă* „torture“.

Une seconde catégorie est celle des mots qui partent du sens primaire d'„esclave, esclavage“:

got. *arbaiþs* „fatigue, travail“, all. *Arbeit*, v. angl. *earfoð* (même sens), proviennent de i.-c. **orbho-* „esclave“

¹ Je n'ai pas l'intention de produire des matériaux exhaustifs pour toutes les langues: je me borne à quelques exemples qui me semblent éclairer suffisamment ma thèse.

v. sl. *rabotati*, *robotati* „travailler“ provient du sl. *rabŭ*, *robŭ* „esclave“, apparenté à i.-e. **orbho-*; de là r. *rabotať* „travailler“, avec les parallèles pol. *robić*, ruth. *robity* qui sont allés encore plus loin, aboutissant au sens de „faire“, donc à celui d’„activité“ en général (c’est à ce thème que se rattache roum. *roboti* „travailler“).

angl. *drudge* „to perform menial work“ vient de v. sax. *dryegean/drēogan* „travailler, peiner, souffrir“, apparenté à irl. *drugaire* „esclave“.

n.-gr. *δουλειά* „lavoro“, *δουλεύω* „lavorare“ vient de gr. anc. *δουλεία* „esclavage“, *δουλεύω* „être esclave“ (*δούλος* „esclave“).

Le phénomène, on le voit, n’est pas limité à un certain groupe de langues rapprochées dans l’espace et placées dans les mêmes conditions d’évolution, à l’époque de la séparation des langues indo-européennes; des recherches en dehors de l’indo-européen donneraient probablement les mêmes résultats, car il ne s’agit pas d’un fait de nature strictement grammaticale, mais bien d’un phénomène étroitement relié à des conditions sociales.

L’évolution sémantique part la plupart du temps de la notion de „torture“ pour aboutir à celle de „travail“, ce qui veut dire que le travail imposé était considéré comme une torture; le cas inverse est de beaucoup moins fréquent (cf. lat. *operūsē* et ci-dessous).

L’attitude des classes aristocratiques envers la notion de travail rude et envers ceux qui l’exécutent est significative elle aussi: gr. *ἐργαστήριον* „atelier, fabrique“ a abouti en attique à la signification de „bande de malfaiteurs“.

IV.

Pour illustrer mieux encore la différence d’idéologie entre deux classes sociales opposées, je comparerai roum. *lucru* avec roum. *muncă* (en acceptant pour *lucru* l’étymologie de Meyer-Lübke, qui le fait venir de lat. *lucro* „gagner“, contre Densusianu, GS, I, 338 s., qui le considère comme provenant de *lucubro* „travailler dans l’obscurité“ et „travailler à

la lumière de la lampe“). Les deux mots ont un sens identique aujourd’hui („travail“), et leurs dérivés *lucrător* et *muncitor* „travailleur“ se confondent presque (la différence actuelle entre eux est de nature plutôt politique). Mais on est parvenu à cette identité par deux voies entièrement opposées. *A lucra* < lat. *lucro* „gagner“ représente un mot transmis par la classe des hommes libres (sans doute celle des bergers), qui travaillaient pour leurs propres intérêts et pour lesquels „travailler“ voulait dire „gagner“ et inversement. Au contraire *a munci* < v. sl. *mŭčiti* „(se) torturer“ est parvenu au roumain par l’intermédiaire de la classe subjuguée, celle des serfs en l’espèce, pour laquelle le travail imposé et exagéré était identique à la torture.

Roum. *camătă* représente une évolution du même type. En grec ancien, *κάματος* signifiait „torture, travail pénible“ (dérivé de *κάμνω*), aboutissant en dernier lieu au sens de „fruit du travail“. Plus tard, en grec moderne, en vieux slave (et de là en roumain aussi) le mot a changé de classe sociale, étant employé désormais par les petits capitalistes qui prêtaient à un taux élevé et pour lesquels *κάματος* signifiait „gain“, arrivant ainsi à sa signification actuelle.

Ainsi, l’association sémantique „travail/torture“, si fréquente, reflète un complexe social dans son ensemble; on y retrouve réfléchies deux idéologies diamétralement opposées, propres l’une à la classe dominante, l’autre à la classe subjuguée.

C. RACOVITĂ

SUR LA DÉFINITION DU PHONÈME

À la mémoire du Prince N. Trubetzkoy

On s'est beaucoup occupé, ces temps derniers, de donner une définition du phonème¹. La chose est pleinement justifiée, puisque la définition du phonème commande la façon d'envisager la phonologie en discipline linguistique autonome, et de préciser ses caractères particuliers par rapport à d'autres disciplines et notamment à la phonétique.

On a toujours défini le phonème, et avec raison, en l'opposant au son. De cette façon, on a tracé les limites de la phonologie, science des phonèmes, par rapport à la phonétique, science des sons.

Parmi les définitions qui ont été données du phonème, il convient de choisir celles qui mettent en lumière le tout, avant les parties. Car la plupart des linguistes ont défini tel ou tel trait caractéristique du phonème, sans envisager l'ensemble, qui seul peut donner une vision claire de la notion.

Nous recommanderons particulièrement l'exposé lumineux de M. Bröndal (*Sound and Phoneme, Proceedings of the second International Congress of Phonetic Sciences, Cambridge, 1936, p. 40 s.*). M. Bröndal a montré que le phonème est, tout d'abord, l'idée que l'on se fait d'un son (il faut entendre par „son“ toutes les variantes d'un son donné que l'on peut saisir dans la parole; v. notre définition du phonème, *BL*, II, 6 s.)², et

¹ Les *Observations sur le phonème au point de vue de la psychologie*, La Haye, 1938 (*Acta Psychologica*, IV) du R.-P.A. Gemelli sont consacrées au son; elles n'intéressent donc pas la phonologie (cf. les remarques de M. W. F. Twaddell, *Language*, XII, 295 s.).

² Cf. Bröndal, *TCLP*, VI, 63: „conception purement idéale des phonèmes, ceux-ci étant définis comme des types phoniques abstraits,

seulement ensuite un terme d'opposition morphologique (par ex. *t/ts* dans roum. *bărbat* sg./*bărbați* pl.)³.

Le concept fondamental de la phonologie ne réside donc pas dans le caractère d'opposition du phonème.

Le phonème est par conséquent un phénomène idéal, une entité abstraite qui résulte de l'analyse⁴ du sujet parlant et qui fait partie d'un système⁵. Le caractère fixe du phonème s'oppose au caractère individuel du son parlé et à ses innombrables variations individuelles, auxquelles nous avons fait allusion ci-dessus (p. 102).

Le nombre des sons parlés est illimité, mais en échange le nombre des phonèmes d'une langue donnée, considérée à un moment donné, est strictement limité. Le phonème est une unité qui n'est pas susceptible d'être divisée en unités plus petites (*TCLP*, IV, 311).

L'outil étant défini, reste à voir quel est son emploi dans la morphologie d'une langue donnée⁶, comme élément servant à différencier le sens des mots (cf. v. Wijk, *TCLP*, VIII, 299; pour fixer cette fonction du phonème, le linguiste tiendra compte de ce qui est „relevant“ [K. Bühler], ou, pour em-

réalisables phonétiquement de façon toujours variable et jusqu'à un certain point arbitraire, et qui, par conséquent, ne sont jamais liés à une articulation particulière et unique“. V. aussi J. Vachek, *Prof. D. Jones and the phoneme, Charisteria Guilelmo Mathesio... oblata*, Prague, 1932, p. 25 s.; Trubetzkoy, *La phonologie actuelle*, dans *Psychologie du langage*, Paris, 1933, p. 232: „la phonologie [recherche] ce qu'on s'imagine prononcer“; Sapir, *La réalité psychologique des phonèmes*, *ibid.*, 248 s.: phonème: réalité psychologique sentie par les sujets parlants.

³ „Le son n'est pour le phonologue que la réalisation phonétique du phonème, un symbole matériel du phonème“ (Trubetzkoy, *La phonologie actuelle*, dans *op. cit.*, 232; *Id.*, *Essai d'une théorie des oppositions phonologiques*, *Journ. de psychologie*, XXXIII, 1936, p. 6 s.).

⁴ W. F. Twaddell, *On defining the Phoneme*, Baltimore (*Language Monographs* published by the Linguistic Soc. of America, XVI, 1935), p. 33: „the phoneme as an abstractional fiction“; v. aussi p. 36 s.

⁵ Cf. R. Jakobson, *Acta linguistica*, I, 128: „le phonème... est l'invariant dans les variations“.

⁶ Doroszewski, *Proc. of the Intern. Congress of Phonetic Sciences, Arch. néerl. de phon. exp.*, VIII-IX, 127.

ployer le terme proposé par M. Martinet ¹, „pertinent“ dans un phonème) ². Ceci constitue, par conséquent, le caractère secondaire du phonème.

Tout cela est, semble-t-il, suffisamment clair pour que la phonologie, discipline de caractère téléologique, soit opposée en toute connaissance de cause à la phonétique, discipline physique, physiologique et psychologique, étrangère à toute idée de finalité ³. Il faut marquer, enfin, que le phonème appartient à la langue, tandis que le son ressortit de la parole ⁴. Comme tel, le phonème fait partie du système phonologique propre à chaque langue, dont l'évolution est dirigée vers un but (Trubetzkoy, dans *Psychologie du langage*, Paris, 1933, p. 245). C'est au linguiste, par conséquent, que revient la tâche de mettre en évidence les tendances propres à chaque système phonologique et de démêler les causes de l'évolution.

A. ROSETTI

¹ La phonologie synchronique et diachronique, *Rev. des cours et conférences*, XL (1939), 331.

² K. Bühler, *TCLP*, IV, 37 s.; *Sprachtheorie*, 42 s.; Trubetzkoy, *Arch. f. vergl. Phon.*, I, 138.

³ B. Faddeson, *Phonetics and phonology*, Amsterdam, 1938, p. 2 (*Mededeelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen*, Afd. Letterkunde, N. F., Deel 1, N° 10).

⁴ N. Trubetzkoy, *Arch. f. vergl. Phon.*, I, 133.

CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE DES NOMS DE PERSONNE EN ROUMAIN

I. LES NOMS EN -oiu

Un séjour de deux jours à Cîmpulung (Muscel) a attiré mon attention sur le problème des noms terminés en -oiu: *Dutzoiu, Ghincioiu, Mălăncioiu, Rujoiu, Țicăloiu, Tonghioiu*, etc. À chaque pas on rencontre des noms semblables sur les enseignes. Le suffixe n'est pas limité, du reste, au d. Muscel, on le rencontre sur une aire continue qui comprend le sud-ouest de la Transylvanie, le Banat, l'Olténie et les départements de Vlașca, Teleorman, Olt, Argeș et Muscel. Pour les régions transcarpatines on en a déjà signalé des exemples (dans les ouvrages qui seront cités ci-après). En voici pour l'Olténie: *Gariloiu, Butunoiu, Beștoiu*; pour l'ouest de la Valachie: *Piloiu, Iovițoiu*.

Pour autant que je peux voir, ces noms ont été discutés pour la première fois par Bogrea (*DR*, I, 474), qui les considère comme appartenant aux „Mocans“ de Transylvanie et qui les explique par le suffixe -oi à valeur diminutive (aux exemples de diminutifs en -oi rassemblés par M. Pușcariu, *Locul limbii române*, 43, il faut ajouter *pisoi* „petit chat“, qui en est le plus caractéristique). Cette explication a été à juste titre repoussée par M. E. Petrovici, *DR*, V, 576. M. Pușcariu, *Studii istroromâne*, II, 310, pense qu'il ne s'agit pas du suffixe que nous trouvons dans *vulpoi* „renard“, car celui-ci paraît dans le Banat sous la forme -oiu, tandis que les noms de personne y paraissent sans n, par exemple *Drăgoiu*; par conséquent les noms de personne seraient d'origine slave, et ce n'est que lorsqu'il a perdu son n que le suffixe roumain -oiu a pu

être confondu avec la terminaison des noms tels que *Drăgoiu*. Cette explication a été acceptée par M. Petrovici (l. c.), qui ajoute que dans certains cas le suffixe des noms de personne est identique au suffixe *-oiu* du Banat et que, de toute façon, il est impossible de voir dans ces noms des augmentatifs (comme allait le soutenir plus tard M. Pașca, *Nume de persoane*, 145). M. Petrovici pense avoir trouvé les moyens de distinguer les noms en *-oiu* contenant le suffixe slave de ceux formés à l'aide de roum. *-oi*: les premiers doivent contenir un radical slave! Dans la liste publiée par M. Pușcariu, *Băloiu*, *Drăgoiu*, *Rădoiu*, *Stănoiu*, *Vlădoiu* remplissent cette condition; les deux autres noms qu'il cite, *Crețoiu* et *Dimoiu*, doivent contenir le suffixe roumain. Pour que ce raisonnement soit reconnu juste, il faudrait le vérifier non pas sur cinq exemples, mais bien sur les centaines de noms en *-oiu* que nous connaissons. D'autre part, un grand nombre des noms de personne roumains sont d'origine slave, il s'ensuit donc que les dérivés qu'on en a faits en roumain partent souvent d'un radical slave. Tirer des conclusions sur l'origine du suffixe en se fondant sur le radical nous mènerait à supposer une origine sémitique au suffixe de *Lăzăroiu*, *Firoiu*, qui ont un radical hébraïque. M. Petrovici admet lui-même (DR, VIII, 182) que l'emploi du suffixe *-oiu* dans les noms de famille est récent, les radicaux slaves et roumains sont donc parfaitement équivalents à ce point de vue.

La raison qui a empêché jusqu'ici de voir clair dans la question qui nous occupe, c'est précisément le fait que l'on n'a jamais examiné les matériaux dans leur ensemble: on s'est toujours contenté de discuter un petit nombre d'exemples rencontrés dans une collection, comme si c'étaient les seuls existant en roumain. M. Pașca, qui a rassemblé un nombre plus grand de faits, est aussi celui qui est passé le plus près de la solution. Si nous prenons en considération les noms en *-oiu* qui paraissent sur les enseignes, dans les listes de noms de personne publiées par les journaux, nous constatons que:

Ils ne peuvent pas être diminutifs, car les diminutifs en *-oi* sont très rares, tandis que les noms en *-oiu* sont, dans une

grande partie du pays, extrêmement nombreux, tellement nombreux que M. Petrovici a pu dire, avec raison (art. cit., 577), que dans le Banat *-oiu* remplit la fonction détenue ailleurs par *-escu*.

Ils ne peuvent pas être augmentatifs, car les augmentatifs n'auraient pas l'article. Nous connaissons des noms provenant d'augmentatifs, tels que *Brînzoii*, *Chiroii*, *Gîfoii*, *Moșoi*, *Nășoi*, *Rădoi*, *Tololoi*, appartenant à d'autres régions; dans la région mentionnée de la Valachie et en Olténie, les noms en *-oiu* paraissent au contraire toujours avec *-u* final: les seules exceptions que j'ai notées à Cîmpulung sont *Țărângoii* (à côté de *Țărângoiu*) et *Boncoii*; par les journaux, je connais *Oțoi* (et *Oțoiu*). Je pense qu'il s'agit là de simples variantes graphiques (les noms sans *-u* pouvant paraître plus distingués que les autres; la preuve que les noms en *-oiu* peuvent être sentis comme rustiques nous est fournie par le fait que leurs possesseurs changent parfois *-oiu* en *-escu*, par exemple *Floroiiu* devient *Florescu*, ou bien *-escu* est ajouté à *-oiu*: *Firoiiu* devient *Firoiescu*). Il serait, ensuite assez difficile de rendre compte des noms en *-oiu* tirés de diminutifs (*Bădițoiu*, *Iovițoiu*, *Mănițoiu*, *Răduțoiu*; *Bădiță*, *Ioviță*, *Măniță*, *Răduță*) si ces noms étaient augmentatifs. Nous connaissons, il est vrai, des mots tels que *Unguroicuță* „petite Hongroise”, *cămeșoicuță* „sorte de chemise”, mais le suffixe *-oică*, dans ces exemples, n'est pas diminutif. Et, pour en finir, nous ne voyons pas pourquoi une région compacte du pays affectionnerait les noms augmentatifs.

Toujours à cause de l'article nous ne pouvons pas admettre que les noms en *-oiu* viennent du slave: *Drăgoii*, *Negoii* sont incontestablement slaves, mais ils ne présentent pas l'article (ils ont été faits en slave même, sur un radical slave). En admettant que le suffixe soit slave, nous conviendrions à la rigueur que l'on ait fait des noms comme *Bărbătoiu*, *Filipoiiu*, *Nițoiu*, *Șendroiiu*, *Spiroiiu*, *Teodoroiu*, tirés de radicaux roumains (*Bărbat*, *Filip*, *Niță*, *Șendrea*, *Spiru*, *Teodor*); on écarterait les noms faits sur des radicaux d'origine inconnue (*Bentoiiu*, *Bujoiu*, *Cornicioiiu*, *Litoiiu*, *Mîndșoiu*, etc.), inconnue pour

moi tout au moins; mais comment rendre compte des noms en *-oiu* tirés de radicaux communs, tels que: *Cătdănoiu* (*cătdă* „soldat“), *Garofoiu* (*garoafă* „œillet“), *Gușetoiu* (*gușat* „goitreux“), *Izbășoiu* (*izbășă* „secrétaire de la Cour“), *Roboiu* (*rob* „esclave“), *Slăninioiu* (*slănină* „lard“), *Ușcoiu* (*ușca* „sécher“), *Zidăroiu* (*zidar* „maçon“)? Ces noms ne peuvent être compris ni comme augmentatifs, ni comme empruntés au slave, ni comme diminutifs.

J'ai montré autrefois que le suffixe *-oi* ne peut être expliqué qu'en partant du féminin *-oaie* (*Nom d'agent*, 94 s., *BL*, IV, 103 s.). Différentes raisons nous font croire, en effet, qu'à une époque ancienne il n'y avait que le féminin, qui servait à former le nom de la femelle sur celui du mâle. C'est le rôle que joue actuellement le suffixe *-oaia* pour les noms propres, au moins dans une partie du pays (notamment dans la région des noms en *-oiu*): la femme de *Radu* s'appelle *Rădoia*, celle de *Stan*, *Stănoia*. *Rădoiu*, *Stănoiu* ne peuvent être que des masculins refaits sur les féminins *Rădoia*, *Stănoia* (cette explication a été entrevue par M. Pașca, 145). Et comme les féminins sont toujours déterminés, cela explique en même temps la présence de l'article au masculin. *-oaia* étant très peu employé dans l'est de la Valachie, on comprendra que les noms en *-oiu* manquent aussi. On peut ajouter que ces noms existent uniquement pour les racines qui admettent un féminin en *-oaia*, par exemple sur *Gheorghe* on n'a fait ni **Gheorgheoiu*, ni **Gheorgheoaia*.

Les noms dérivés des féminins peuvent être expliqués comme étant bâtis sur le nom de la femme „si celle-ci appartient à une famille plus riche, mieux connue, ou bien si le mari a été admis dans la maison de sa femme“ (Petrovici, art. cit., 577; voir aussi Pașca, ouvr. cit., 74 s.). Mais je crois qu'il s'agit plutôt, du moins dans la majorité des cas, comme M. Pașca le propose lui aussi (p. 145), de la filiation: *Cernătoiu* est le fils de la *Cernătoaia*, *Răutoiu* le fils de la *Răutoaia*, etc. On donne aux enfants le nom de leur mère, soit parce qu'elle est plus connue que le père, soit surtout parce qu'elle est veuve. On se sert souvent, à la campagne, d'appellations

telles que *Ion al lui Gheorghe* „Jean (fils) de Georges“, mais cela uniquement entre intimes: le nom officiel, dans ce cas (en Valachie du moins), est *Ion Gheorghe*. Les noms comme *Al George* (littéralement „de Georges“) sont exceptionnels. Lorsqu'il s'agit d'un féminin, par contre, les noms avec *al* sont fréquents: *A Vădanei* (littéralement „de la veuve“), *A Ilincăi*, *A Catincăi*, etc. Il est possible que ces noms soient plus fréquents là où le nom de la mère est plus caractéristique que celui du père: *al lui Gheorghe* ne veut rien dire si dans le village il y a vingt hommes qui s'appellent *Gheorghe*, tandis que *al Catrinei* est suffisamment distinctif s'il n'y a qu'une seule *Catrina* dans tout le village. Mais le plus souvent ces noms doivent s'expliquer par le fait que la mère est veuve. En Moldavie, où les noms en *-oiu* ne sont pas connus, on connaît un grand nombre de noms tels que *A Gavriloaie*, *A Mititeloaie*, *A Păvăloaie*, ou bien, sans *A*, *Iroaie*, *Păvăloaie*, et ces noms sont exactement parallèles à *Gavrioiu*, *Ștefănoiu* d'Olténie.

Un exemple qui montre nettement que l'on peut bâtir des noms de famille sur le nom de la mère est le curieux *Dumitresu* (région de Cimpulung), qui m'a été signalé par le professeur Șapcaliu: ce ne peut être en aucun cas une altération de *Dumitrescu*. Il s'agit certainement du masculin de *Dumitreasa*, et ce dernier est le féminin de *Dumitru*. Le suffixe *-easa* n'est que féminin, un masculin *-es* n'existe pas en roumain, par conséquent *Dumitresu* ne peut être qu'une réfection sur le féminin.

Il pourrait sembler parfois que des noms en *-oiu* sont tirés du radical féminin, ce qui ruinerait la théorie présentée ci-dessus: *Bălășoiu*, *Evoiu*, *Paraschivoiu*, *Saftoiu* ont l'air d'avoir été fait sur *Bălășa*, *Eva*, *Paraschiva*, *Safta*, mais ce n'est qu'une apparence, puisque les masculins *Bălăș* (v. Pașca, 168, qui connaît même un *Bălășoaia*), *Paraschiv*, *Saftu* existent aussi; *Evoiu* n'est pas tiré de *Eva*, mais bien de *Iovoia*, féminin de *Iovu* (Pașca, 262).

Quelques mots encore sur le détail de la formation. Rien à dire sur les noms dont le radical est terminé en consonne, tels que *Angheloiu*, *Moșoiu*. Si le nom radical est terminé en voyelle, cette voyelle disparaît.

Noms en *-a*: *Bușoiu* (cf. *Bușă*, Pașca, 193), *Gomoiu*, *Grozoiu*, *Jingoiu*, *Poșoiu* (cf. *Poșă*, Pașca, 306), *Perșoiu* (cf. *Perșă*, Pașca, 299), *Predoiu*, *Vișoiu*.

Noms en *-ă*: *Brăiloiu*, *Cățoiu*, *Condoiu*, *Gușoiu*, *Pânoi*.

Noms en *-e*: *Enoiu*, *Ilio*, *Udrișoiu*.

Noms en *-ea*: *Aldoiu*, *Băloiu* (cf. *Balea*, Pașca, 169), *Burloiu*, *Mănoiu*, *Mitroiu*, *Moloiu* (cf. *Molea*, Pașca, 285), *Oproiu*, *Pilo* (cf. *Pilea*, Pașca, 301), *Rizoiu*, *Udroiu*.

Noms en *-o*: *Heroiu* (cf. *Hero*, Pașca, 253).

Noms en *-u*: *Beloiu*, *Chiroiu*, *Ghiacioiu* (c'est-à-dire *Ghețoiu*), *Săndoiu*. Il existe pourtant des noms en *-uloiu*, dérivés de noms en *-u*, ce qui constitue un parallèle au suffixe *-ulescu* (*Romania*, LII, 501 s.): *Dănciuloiu*, *Stănciuloiu*, à côté de *Băncioiu*, *Pencioiu*.

II. LES NOMS EN *-u*

J'ai étudié autrefois les noms roumains en *-u(l)* (*Romania*, LII, 495 s.). La question a été depuis reprise par Weigand *B-A*, II, 146 s. (dans un article qui n'apporte rien de neuf) et par M. Pașca, *Nume de persoane în Țara Oltului*, 129, qui adopte en gros la même position que moi. Je veux ici apporter quelques nouvelles précisions, et aussi quelques corrections de détail à mon article cité.

J'ai montré (497 s.) que la désinence *-u* du roumain était solidaire avec *-o* du slave, ce qui explique les noms comme *Alecu*, *Nedelcu* (bg. *Aleko*, *Nedelko*). Lorsqu'il s'agit des noms de famille, il y a une autre source possible pour les noms roumains en *-u*, notamment le bulgare *-ov*. Il est impossible en principe de dire si un nom comme *Dicu*, *Milcu*, *Vilcu* sort de sl. *Diko*, *Vlăko*, *Milko*, ou bien de *Dikov*, *Milkov*, *Vlăkov*, de même que *Tabacu* pourrait sortir aussi bien de roum. *tabac* „tanneur” + l'article *-u(l)* (Pașca, 332), que de bg. *Tabakov* (je suis bien plus disposé, pour ma part, à croire à la seconde hypothèse). Mais il y a des noms dont la formation est plus claire et permet de trancher en faveur du suffixe bulgare *-ov*: un nom comme *Lecu* sort sans doute de bg. *Lekov*. On peut dire qu'un Bulgare qui veut devenir Roumain n'a

qu'à laisser tomber le *v* final de son nom (*o* inaccentué est prononcé en bulgare comme *u*). Dans un cas extrêmement favorable, j'ai réussi à en trouver une preuve matérielle: à Balcic, ville située dans une région rattachée à la Roumanie en 1913, j'ai vu un édifice où le propriétaire avait marqué son nom et la date de la construction en relief sur le mur: *Temelkov*, 1860. Une enseigne moderne, en lettres peintes, porte maintenant: *Temelcu*. D'autre part on m'affirme que les élèves de l'école bulgare de Bucarest laissent tomber ou reprennent le *v* final de leur nom, suivant qu'ils se trouvent devant le professeur de roumain ou devant celui de bulgare.

On peut souvent hésiter entre plusieurs explications pour le même nom: *Pavlu*, par exemple, pourrait être aussi bien bg. *Pavlov*, que n.-gr. *Πάβλον* ou *Παῦλος* (on rencontre la variante roumaine *Pavlo*). Le seul moyen de trancher, ce serait de retrouver le nom de l'ancêtre qui s'est établi en Roumanie.

Il est très probable que des faits analogues se sont produits pour les noms bulgares terminés en *-ev*: si *Bobe* à côté de *Bobef*, *Robe* à côté de *Robef* sont ambigus, le bulgare connaissant aussi bien *Bobe*, *Robe*, que *Bobev*, *Robev*, les noms comme *Toni* sont plus probants (bg. *Conev*); de même *Russe* (à côté de *Russev*) ne peut sortir que de bg. *Russev*, s'il est vrai que ce nom vient du nom de la ville de *Russe* (*Roustchouk*); *Done* < bg. *Donev*. Un nouveau stade est atteint lorsque la voyelle *e* se change en *ea*, ce qui donne un air encore plus roumain aux noms bulgares: *Tonea*, et, sans doute, *Gincea* (< bg. *Găncev*?).

III. LES NOMS EN *-ulescu*

Grâce aux faits exposés ci-dessus, le problème des noms de famille en *-ulescu* est placé maintenant sous une autre lumière. Je disais (art. cit., 503) que les noms comme *Tomulescu*, *Stoiculescu*, bâtis sur *Stoica*, *Toma*, sont mal faits (*Stoicescu*, *Tomescu* seraient plus corrects), puisque *-ulescu* ne peut sortir que de noms en *-u(l)*. Mais du moment que nous avons parallèlement *Leca* et *Lecu*, *Sima* et *Simu* (bg. *Sima* et *Simo*), *Dima*

et *Dimo* (bg. *Dima* et *Dimov*), etc. et que sur *Simu* on peut faire *Simulescu*, rien n'est plus facile que d'admettre l'existence d'un rapport entre *Sima* et *Simulescu* (voir aussi *Diculescu*, fait sur le nom de famille *Dicu*). Cela rend donc possible la formation de *Chirculescu*, *Stoiculescu*, *Tomulescu* sur *Chirca*, *Stoica*, *Toma*. Voir encore *Săvulescu*, qui peut être fait sur *Sava*, mais aussi sur *Savu*, forme „masculinisée“ (Paşca, 319). À cela il faut ajouter les dérivés d'hypocoristiques en *-ă/-u*: à côté de *Duţă*, *Guţă*, *Niţă*, *Nuţă* existent *Duţu*, *Guţu*, *Niţu*, *Nuţu*, par conséquent *Duţulescu*, *Guţulescu*, *Niţulescu*, *Nuţulescu* sont parfaitement légitimes à côté de *Duţescu*, *Guţescu*, *Niţescu*, *Nuţescu*, et cela aussi a pu pousser à la création de *Tomulescu* parallèle à *Tomescu*.

Une autre affirmation encore, de mon précédent article, doit être rectifiée. Je disais notamment (p. 503): „les noms authentiques [en *-escu*] sont toujours bâtis sur les noms de personne“. Cette affirmation est trop absolue. Elle est certainement valable (en admettant que *popă* „prêtre“, dont dérive le nom *Popescu*, est un nom de personne) pour la plupart des noms provenant de la Valachie centrale et orientale et pour la Moldavie (où ces noms sont bien plus rares), mais la Valachie occidentale et l'Olténie présentent de nombreuses exceptions. Au XVII^e siècle déjà on parle des boyards *Craioveşti*, c'est-à-dire ceux qui habitaient la ville de *Craiova*. Plus près de nous, le révolutionnaire *Tudor Vladimirescu* (début du XIX^e siècle) doit son nom à son village natal de *Vladimir* (d. Gorj). De nos jours, enfin, on rencontre dans la région de Cîmpulung (Valachie occidentale) des noms comme *Şuicescu* (du nom de village *Şuici*), *Bungescu* (du nom de village *Bughea*?), etc. Le point de départ pourrait être fourni par les noms de lieux en *-eşti*: puisqu'à côté du nom de lieu *Filipeşti* existe le nom de personne *Filipescu*, à côté de *Popeşti*, *Popescu*, etc., il a été facile d'appeler *Zărnescu* quelqu'un qui venait du village de *Zărneşti*, et ensuite *Şuicescu* celui qui était originaire de *Şuici*. Mais cette explication ne suffit pas, à elle seule, pour rendre compte de tous les noms en *-escu* provenant de noms communs ou bien même de thèmes inconnus.

Longtemps les noms en *-escu* ont été réservés aux seuls boyards. Au XIX^e siècle, la petite bourgeoisie, et ensuite les paysans eux-mêmes, surtout les paysans aisés, ont commencé à ajouter un *-escu* à la fin du nom de leur père (il n'est pas exclu que l'influence russe, qui s'est exercée dans les principautés roumaines surtout de 1829 à 1848, y ait été pour quelque chose, un patronymique comme *Petrovič* étant rendu par *Petrescu*; l'écrivain I. Ghica nous dit, par exemple, que la mère de l'écrivain N. Bălcescu s'appelait *Zinca Petreasca Bălcescu*). C'est ainsi qu'ont paru en Valachie les innombrables *Ionescu* (fils ou petits-fils de Jean: si le nom du père se prêtait moins bien à la dérivation, on pouvait recourir à celui du grand-père), *Popescu* (fils de prêtre), etc. Il n'y avait aucune loi qui empêchât de changer son nom (la première loi sur les noms de personne date de 1895); mais même aujourd'hui, la loi n'est pas toujours respectée à la campagne, et bien des paysans enrichis changent de nom par leur propre volonté, en ajoutant un *-escu* à leur nom antérieur.

(Il est à signaler, à ce sujet, que les nouveaux noms en *-escu* sont faits souvent directement sur le nom primaire, même lorsque le nom antérieur était formé à l'aide d'un suffixe: un nom comme *Stoichişescu*, tiré du diminutif *Stoichişă*, est sans doute d'origine urbaine, les paysans préférant en ce cas *Stoicescu*, tiré directement du nom primaire *Stoica*. J'ai connu par exemple des paysans qui se faisaient appeler *Angelescu*, *Dobrescu*, *Georgescu*, parce que leur père ou leur grand-père s'appelaient *Angheluţă*, *Dobrin*, *Ghiţă*. C'est ainsi que les habitants du village *Ciocile*, d. Brăila, s'appellent *Cioceni*; voir aussi *Riureanu* pour *Riuşoreanu*, chez Paşca, 141.)

Dans l'ouest du pays on a appliqué le même procédé à des noms de famille qui n'avaient pas à la base des noms de baptême. Par exemple, à Cîmpulung, *Copădescu* (*copae* „auge“), *Codescu* (*coadă* „queue“, à moins que ce ne soit un dérivé de *Codin*, hypocoristique de *Constantin*), *Hulubescu* (*hulub* „colombe“? — ce radical n'est pourtant connu qu'en Moldavie), *Melcescu* (*melc* „escargot“), *Minciulescu* (*minciună* „mensonge“), *Puricescu* (*purice* „puce“) etc.; ailleurs on rencontre

Căldătorescu (*căldător* „voyageur“), *Mototolescu* (*mototol* „en boule“), *Muzicescu* (*muzică* „musique“), etc. Ce sont sans doute, le plus souvent, d'anciens sobriquets, mais il faudrait connaître l'histoire de chacun d'eux avant de se prononcer.

Comme l'aire de ces noms concorde en gros avec celle des noms en *-oiu*, je pense que l'on doit rechercher un rapport de causalité entre les deux faits. M. E. Petrovici, *DR*, V, 577, a montré que la fonction de *-oiu*, dans le Banat, est exactement pareille à celle de *-escu* dans le reste du pays. Je pense donc que les noms en *-escu*, dans l'ouest du pays, sortent d'une substitution de *-escu*, considéré comme distingué, à *-oiu*, senti comme vulgaire. Les noms en *-oiu* étant très souvent faits sur des noms de baptême, cette substitution était rendue très facile: *Oprea* (*Oproiu*) — *Oprescu* rappelait immédiatement *Popa* — *Popescu*. Mais, du moment que *Oproiu* devenait *Oprescu*, pourquoi n'aurait-on pas transformé *Minciunoiu* en *Minciunescu*?

A. GRAUR

SUR LES CAUSES DE LA DIPHTONGAISON SPONTANÉE

J'ai entendu une paysanne de Moldavie (d. Tecuci) qui prononçait un *ē* (*e* ouvert long), là où la langue commune a un *e* (fermé) accentué, par ex. dans *merge*, *trece*. À l'écouter parler, on avait parfois l'impression d'entendre une diphtongue croissante du type *ye*: *myerge*, *tryece*¹.

Cette voyelle accentuée d'une durée prolongée, aboutissant à une diphtongue, sans que l'influence des sons voisins y soit pour quelque chose, prouve que, dans notre cas, les causes de la diphtongaison spontanée résident dans la durée de la voyelle accentuée, le facteur durée étant conditionné ici par le facteur accent (comme l'admettent pour le français, L. Bouman, *Neophilologus*, III, 1, et, pour le roman, M. Juret, *BSL*, XXIII, 140). (Mais la présence de l'accent n'est pas toujours nécessaire, puisque dans la langue parlée la longueur de la voyelle est parfois seule responsable de la diphtongaison, v. par ex. A. Duraffour, *RLiR*, VIII, 29; Ch. Bruneau, *ZRPh.*, LVII, 173; Fr. Schür, *Rom. Forsch.*, L, 276 s.; cf. J. Ronjat, *BSL*, XXIV, 368: „le facteur durée peut être décisif“².) Le son prononcé étant *ēē*, par suite de la fermeture de *e* en *i*, il

¹ L'existence de plusieurs prononciations dans le parler de la même personne est chose banale; v. par ex. L. Gauchat, *L'unité phonétique dans le patois d'une commune*, *Festgabe f. H. Morf*, Halle, 1905, p. 50 et A. Sommerfelt, *BSL*, XXIV, 138 s.; *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, IV, 76 s.

² „On peut établir en loi qu'une voyelle ne peut se diphtonguer que sous l'accent“, Ch. Bruneau, *Ét. phonét. des patois d'Ardenne*, Paris, 1913, p. 460; cf. A. Schmitt, *Akzent u. Diphtongierung*, Heidelberg, 1931, p. 81 et W. Schroeder, *Volksstum u. Kultur der Romanen*, V, 159; l'accent d'intensité, serait, au premier chef, responsable de la diphtongaison spontanée, tandis que le facteur durée viendrait seulement en seconde ligne.

a abouti à *ye'* (avec l'accent reporté sur la deuxième partie de la diphtongue, qui est mieux mise en relief par rapport à la partie initiale, plus fermée)¹.

M. v. Wartburg a donc eu raison de dire que la diphtongaison romane de l'*ē* est précédée par l'allongement de la voyelle en syllabe libre (*ZRPh.*, LVIII, 379); quant au rôle de l'accent d'intensité, l'on sait aujourd'hui que la syllabe qu'il frappe a une durée plus longue que la syllabe non-accentuée (E. Richter, *Arch. f. vergl. Phon.*, II, 18; le R.-P. Gemelli² a prouvé par ses expériences que la durée de la voyelle accentuée est supérieure jusqu'à deux dixièmes de seconde à la durée de la voyelle non-accentuée).

Il est bien entendu que dans tout cela, comme l'a montré avec raison M. A. Schmitt (*Akzent u. Diphtongierung*, Heidelberg, 1931, p. 80 s.), contre M. Fouché³, la tension croissante ou décroissante de la voyelle n'entre pour rien.

D'autre part, pour autant que les faits du roumain nous permettent de le juger, il semble que la diphtongaison est un effet d'„inertie“ ou d'„abandon“ articulatoire plutôt qu'un phénomène de „relief“ ou d'„emphasis“ articulatoire, suivi d'un relâchement des organes (Ch. Bruneau, *Ét. phonét. des patois d'Ardenne*, Paris, 1913, p. 461; R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, Madrid, 1926, p. 139 s.; cf. A. Meillet, *BSL*, XV, lvij: „la diphtongaison ne représente qu'une exagération de ces variations [dans l'émission de la voyelle] à l'intérieur de chaque voyelle qui sont normales“).

A. ROSETTI

¹ Ceci répond bien à la définition de la diphtongue donnée par M. Stetson (*Arch. néerl. de phon. exp.*, III, 39): „a complex vowel“. Cf. Bruneau, op. cit., 33 et 462: „on entend nettement des voyelles modulées: c'est l'état immédiat avant la fracture. Entre la voyelle modulée et la voyelle pure se place un état intermédiaire où la voyelle donne une impression inaccoutumée de longueur“.

² *Observations sur le phonème au point de vue de la psychologie*, La Haye, 1938, p. 92 (*Acta Psychologica*, IV).

³ La thèse de M. Fouché est adoptée par M. A. Dory, *RLR*, LXVII, 374 s.

SLAVO-ROMANICA

1. LA DIPHTONGAISON DE L'*e* INITIAL EN ROUMAIN

En roumain parlé, l'*e* initial de *el*, *este*, etc., est prononcé *ye*: *yel*, *yeste*, etc. Cette diphtongue, qui provient de l'altération d'un *e* primitif, se retrouve dans les mots du vieux fonds (*el*, *ea*, *este*, *ieri*, *ieși* < *illum*, *illa*, *est*, *heri*, *exire*, cf. *iele* „fées, esprits malfaisants“ < pron. f. pl. *ele*¹: Rosetti, *RLiR*, III, 234, *ieftin* < n.-gr. *ἐὐθηνός*), et non pas dans les mots récents, où *e-* n'a plus été diphtongué (*echilibru*, *echipaj*, *elixir*, *eter*, etc.), ce qui prouve que le phénomène est ancien.

On séparera le phénomène que nous venons de décrire de la diphtongaison de *e* accentué à l'intérieur du mot² (sauf lorsque *e* était suivi dans la même syllabe d'un *n*, Rosetti, *BL*, V, 32), phénomène qui s'est produit d'une manière indépendante dans chacune des langues romanes (Rosetti, *Rech.*, 107 s.), et qui est un effet de l'accent d'intensité et de la longueur (v. Wartburg, *ZRPh.*, LVI, 30; cf. Bruneau, *ibid.*, LVII, 183 s.).

Puisque le phénomène du passage de *e* initial à *ye-* est circonscrit au roumain, il semble qu'il faille le mettre en rapport avec la yodisation des voyelles prépalatales initiales, innovation caractéristique du slave (Meillet-Vaillant, *Le slave comm.*³, 49 s., 79; ce phénomène est différent de la tendance du slave à ajouter un *j* aux mots à initiale vocalique, afin d'éviter le hiatus, dans la chaîne parlée; v. par ex. Meillet-Vaillant, op. cit., 79 s.)⁴.

¹ Mais on écrit *ied* < *haedus*, *iederă* < *hedera*, *ieftin* < *ἐὐθηνός*, *iele* < *ele* (pr. f. pl.), *ieri* < *heri*, *ieși* < *exire*.

² Lambrior, *Romania*, VI, 445, n. 1, n'a pas marqué cette différence et il a traité les deux phénomènes ensemble.

³ M. F. Schürer (*Rom. Forsch.*, L, 299) explique précisément par cette tendance du slave le phénomène du roumain.

Pour que le *j*-slave ait été introduit dans la prononciation du roumain, il faut admettre que des gens parlant slave et qui avaient appris le roumain ont perdu, par la suite, leur langue maternelle (cf. Pușcariu, *DR*, VI, 520 s.). C'est là un fait de *superstrat* particulièrement net (v. Wartburg, l. c., 48, n. 1; Bartoli, *V^e Congrès intern. des linguistes*, Bruxelles; deuxième publication, [Bruges] 1939, p. 61 s.), et nous le versions au dossier de ce problème.

II. LE TRAITEMENT DES DIPHTONGUES À LIQUIDES DU SLAVE MÉRIDIONAL EN ROUMAIN

Les diphtongues à liquides ont subi, en slave méridional, la métathèse, après le IX^e siècle (bg. *kráva* < sl. c. **korva*, *zlató* < sl. c. **zolto*, etc., Mladenov, *Gesch. d. bulg. Spr.*, 131). Les mots slaves qui ont pénétré en roumain montrent cette particularité: *grajd*: v. sl. *graždī*, *ogradā*: v. sl. *ograda*, *plaz*: bg. *plazū*, s.-cr. *plaz*, *prag*: v. sl. *pragū*. On peut donc en conclure que c'est le traitement à métathèse qui est de règle en roumain (et aussi en albanais: *ograjē*, *ugrajē* < bg. *ograda*, *branē* < s.-cr. *brana*, Seliščev, *Slavjanskoe naselenije v Albanij*, Sofia, 1931, p. 15, *brek* < s.-cr. *breg*, Jokl, *Slavia*, XIII, 305 s., 643).

Cependant, il existe en roumain, à côté de ces mots à traitement normal, et qui forment la majorité, quelques uns que l'on a expliqués également par le slave méridional, mais dans lesquels la métathèse semble ne s'être pas produite:

baltā „lac, étang, marais, marécage, flaque“ (mr., mégl. *baltā*): v. sl. *blato*,

gard „clôture, enclos, clayonnage, haie sèche, palissade“ (mr. *gardu*, mégl. *gard*): v. sl. *gradū*¹,

¹ Pour le sens du terme roumain, cf. r. *ogoród* „Zaun“, Berneker, *Slav. et. Wb.*, s. v. *gorūdā*, ruth. *gard* „Ort zum Fischfange bes. abwärts hinter der Mündung der Sinjuxa in d. Bog; quergelegte Wasserwehre aus Steinen“ (E. Želechowski, *Ruthenisch-deutsch. Wb.*, Lemberg, 1886, s. v.), s.-cr. *gārda* „clôture, haie que l'on pose dans les eaux du Danube pour y prendre des esturgeons“ (*Rječnik*, III, 86, s. v.), *zāgrad* „Zaun“ (Berneker, l. c.), etc.

daltā (le mot est inconnu au macédo- et au mégléno-roumain; en istro-roumain, comme on le verra plus bas, sa forme phonétique trahit un emprunt récent au croate) „ciseau“: bg. *dlāto*.

Ces mots sont attestés en albanais sous le même aspect phonétique: *baljtē* (cf. *me perbaljtune* „madefacere“, Meyer, *Et. Wb. d. alb. Spr.*, 25, s. v.), *garth* (dét. *gardhi*), *dal(l)tē*.

Mais faut-il expliquer tous ces mots par le slave?

On peut en douter, en ce qui concerne *baltā* et *gard*, du moins, car l'explication de ces mots en albanais par le slave pose de sérieuses difficultés (Rosetti, *Ist. lb. rom.*, II, 97, 103).

Ceux qui veulent à tout prix expliquer la présence de ces mots, en roumain et en albanais, par le slave méridional (Gr. Nandriș, *Mél. de l'Éc. roum. en France*, 1925; *DR*, VI, 350 s.) admettent que le traitement phonétique anormal des diphtongues à liquides s'expliquerait par ceci, que ces mots ont pénétré en roumain et en albanais à une époque très ancienne, antérieure au IX^e siècle, lorsque la métathèse ne s'était pas encore produite (E. Schwarz, *Z.Sl.Ph.*, IV, 361 s.; Meillet, *R.ét.sl.*, X, 94; Jokl, *Slavia*, XIII, 305 s., 643 s.; cf. v. Wijk, *Gesch. d. altkirchensl. Spr.*, I, 55 s.)¹.

De toute façon, le traitement spécial des diphtongues à liquides dans *baltā* et *gard* s'explique, par conséquent, ou bien en admettant que ces mots ne viennent pas du slave méridional, ou bien qu'ils ont pénétré du slave méridional en roumain et en albanais, à une époque très ancienne.

¹ Si les mots à traitement *tort* sont attestés à une date tardive en v. slave (au XV^e siècle dans les textes médio-bulgares, Vondrák, *Altkirchensl. Gr.*, 356; cf. Kul'bakin, *Le v. slave*, 158), on peut admettre que des emprunts tels que n.-gr. *βαλέος*, *οάμα*, *Δαγυμυρός* (n. pr., Théophraste), *Δαγυμύρο* (n. d. lieu en Étolie), *Γαδύροα* (n. d. l.) reproduisent des formes telles que s.-cr., bg. *vlak*, v. sl. *slama*, sl. mérid. *darga-* ou v. sl. *gradici*, avant la métathèse (les exemples sont réunis par S. Agrell, *Zur slavischen Lautlehre*, Lund, 1915, p. 24 s.; v. aussi Vasmer, *Rocznik slav.*, VI, 181 s.); ces mots montrent le traitement du type **korljī* et ont donc pénétré dans les langues balkaniques avant le IX^e siècle. (Mais *bardā*, contrairement à l'enseignement de Agrell, op. cit., 35, est emprunté au hongrois — *bárd* —, comme l'a montré M. Vasmer, op. cit., IV, 168 s.)

Mais il n'en est pas de même pour *daltă*. L'original de ce mot est bien slave (*dlato*). Faut-il croire que ce support phonique, qui s'applique à un outil (le „ciseau“ du menuisier), fait partie du fonds le plus ancien de mots slaves et qu'il a pénétré dans la langue avant le IX^e siècle? On a peine à le croire. *Daltă* désigne un outil spécialisé, et ceci rend cette hypothèse bien improbable.

Le terme est connu de nos jours, dans la majorité du territoire linguistique daco-roumain: „ciseau du menuisier, employé pour entailler le bois ou le fer“¹. Mais le macédo- et le mégleno-roumain ignorent ce terme et la forme phonétique du mot, en istro-roumain, prouve que c'est un emprunt récent (s.-cr. *dljeto*, *Rječnik*, II, 472 s. v.): *dl'eta*, *dl'eta* (*ALR*, II, quest. n-os 6657-6658, 6678, 6594)². C'est dire, avec M. Skok (*Slavia*, III, 116), que nous sommes en présence d'un mot nouveau, et que la métathèse est du fait du roumain, le groupe *dl* initial étant inusité dans la langue (cf. *BL*, VI, 17; même explication pour l'albanais).

De cette façon, il semble donc que ni le roumain, ni l'albanais, ne peuvent servir à poser l'existence de mots du slave méridional dans lesquels les diphtongues à liquides n'auraient pas subi la métathèse, phénomène caractéristique de ce groupe de langues slaves. Car *baltă* et *gard* (alb. *baljtë*, *garth*) peuvent être expliqués en dehors du slave; et *daltă* (alb. *dal(l)të*) provient d'un prototype slave à métathèse (*dlato*), qui aurait subi un traitement spécial en roumain et en albanais, vu sa structure phonétique.

A. ROSETTI

¹ L'outil est décrit par T. Pamfile, *Industria casnică la Români*, București, 1910, p. 119 (fig. 108-110).

² Ces données nous ont été communiquées obligeamment par M. E. Petrovici, qui a fait l'enquête pour l'*ALR*, II.

NOTES D'ÉTYMOLOGIE ROUMAINE

Alistar

Le nom de famille *Alistar* représenterait gr. ³ *Ἀλίσταρος* (G. Ivănescu, *Bul. Philippide*, I, 165 s.). Cette explication est confirmée par l'existence des formes *Alistarhi*, *Alistarho*, signalées par M. G. Potra, *Contribuțiuni la istoricul Țiganilor din România*, București, 1939, p. 138.

-angiu

Le suffixe turc *-ğy*, formant des noms d'agent, a passé en roumain avec la même valeur (*-giu*, cf. Graur, *Nom d'agent*, 79 s.). Très vite on en a créé une variante *-agiu*, parce que bon nombre de mots turcs servant de radicaux aux noms en *-giu* étaient terminés en *-a*:

damblagiu „paralytique“ (t. *damla*, bg. *damladžija*)

harabagiu „charretier“ (t. *arabağy*)

mahalagiu „faubourien“ (t. *mahalla*)

sacagiu „porteur d'eau“ (t. *saka*, bg. *sakadžija*).

Cette nouvelle formation a été jugée très commode pour tirer des dérivés de mots roumains terminés en *-ă*:

barcagiu „batelier“: *barcă* „barque“

bombagiu (adj.) „(journal) qui publie des nouvelles graves mais fausses“: *bombă* „bombe, canard“

bragagiu „marchand de la boisson appelée *bragă*“ (cf. *bozagiu*, bulg. *bozadžija*, même sens: *boza*, t. *boza*, et le nom de famille roumain *Buzagiu*)

castanagiu „qui ôte les marrons du feu pour le compte d'un autre“ (employé récemment par un journal politique): *castană* „marron“

labagiu „onanisme“: *labă* „patte“
pomanagiu „qui cherche les aubaines“: *pomană* „aumône“
rablagiu „loqueteux, en mauvais état“: *rablă* „objet détérioré ou de mauvaise qualité“ (on en a tiré même un verbe *a se rablagi* „devenir usé, vieillir“, transformé en *reblegi* sous l'influence de *bleg* „mou, sans énergie“)

reclamagiu „personne qui se fait trop de publicité“: *reclamă* „réclame“

șalvaragiu „marchand de *șalvari* („pantalons bouffants“)“.

Cela a été d'autant plus facile que bien des noms roumains en -ă ont, dans les langues balkaniques, un correspondant terminé en -a:

lampagiu „lampiste“: *lampă* „lampe“ (t. *lampa*, bg. *lambadžija*)

palavragiu „bavard“: *palavră* „baliverne“ (bg. *palavradžija*, n.-gr. *παλάβρα*, t. *palavra*, *palavrağy*)

pastramagiu „marchand de viande fumée“: *pastramă* „viande fumée“ (t. *pastyrma*, n.-gr. *παστονομας*, *παστονοματζής*)

tulumbagiu „pompier“: *tulumbă* „pompe“ (t. *tulumba*, *tulumbağy*, n.-gr. *τουλούμπα*, *τουλούμπατζής*, bg. *tulumba*, *tulumbadžija*), etc.

Ensuite le nouveau suffixe -agiu a pu être rattaché à des thèmes en consonne ou en -u:

camionagiu „camionneur“: *camion* „camion“

cantaragiu „peseur“: *cantar* „balance“ (t. *kantarğy*, bg. *kantardžija*)

chiulhanagiu, *chiulhangiu* „bambocheur; chauffeur de bain“: *chiulhan* „ripaille“ (t. *külhan* „poêle à chauffer le bain“, *külhangy* „chauffeur de bain“)

finaragiu „lanternier“: *finar* „lanterne“ (t. *fenarğy*, n.-gr. *φανατζής*)

lafagiu „bavard“: *laf* „bavardage“

lustragiu „cireur“: *lustru* „verniss“ (bg. *lustradžija*)

muscalagiu „joueur de la flûte de Pan“: *muscal* „flûte de Pan“ (t. *miskal*, *miskalğy*)

scandalagiu „tapageur“: *scandal* „tapage“.

Bien des mots en -giu, empruntés au turc, sont faits sur un radical en -n:

bostangiu „cultivateur de melons“: *bostan* „citrouille“ (t. *bostan*, *bostanğy*, bg. *Bostan*, *bostandži*)

cazangiu „chaudronnier“: *cazan* „chaudron“ (t. *kazan*, *kazanğy*, bg. *kazan*, *kazandžija*, n.-gr. *καζάνι*, *καζαντζής*)

chiulhangiu, v. ci-dessus

dughengiu „boutiquier“: *dugheană* „boutique“ (t. *dukjan*, *dukjanğy*)

hangiu „hôtelier“: *han* „hôtel“ (t. *han*, *hanğy*, bg. *xandžija*, n.-gr. *χάνι*, *χαντζής*)

iabangiu „étranger“ (t. *yabanğy*, bg. *jabandžija*)

iorgangiu „fabricant de couvertures“: *iorgan* „couverture“ (t. *yorgan*, *yorganğy*, bg. *jorgan*, *jorgandžija*)

toptangiu „marchand en gros“: *toptan* „en gros“ (bg. *toptan*, *toptandžija*; je n'ai pas un bon dictionnaire turc sous la main, et j'ignore si le mot existe en turc)

tutungiu „marchand de tabac“: *tutun* „tabac“ (t. *tütün*, *tütünğy*, bg. *tjutjun*, *tjutjundžija*), etc.

Un mot est entré en roumain par l'intermédiaire du russe:

caramangiu „filou“: *caraman* „poche“ (Vasiliu, GS, VII, 107; BL, V, 223).

C'est sur ce modèle que l'on a pu faire ensuite des mots en -angiu:

baftangiu „veinard“: *baftă* „veine“ (I. Iordan, *Bul. Philippide*, II, 274; M. C. Armeanu, même publication, IV, 132, note *baftagiu*, ce qui induit M. Iordan, ibid., 154, à douter de la forme qu'il avait crû entendre, mais les deux formes peuvent parfaitement coexister)

boiangiu „teinturier“: *boia* „couleur“ (t. *boya*, *boyağy*, bg. *boja*, *bojadžija*, gr. *μπογιά*, *μπογια(ν)τζής*)

fitangiu „qui fait l'école buissonnière“: *fit* „école buissonnière“ (I. Iordan, *Bul. Philippide*, IV, 143)

mostangiu „blagueur“: *most* „blague“ (s.-cr. *muftağija* „der alles umsonst haben möchte“, bg. *muftčija* „écornifleur“)

pilangiu „ivrogne“: *pili* „boire“ (BL, II, 180).

Cette formation a l'avantage de garder intact le thème, qui autrement était sujet à des changements pouvant le défigurer (par exemple *macagiu* „aiguilleur“: *macaz* „aiguille“;

iaurgiu „marchand de yoghourt“: *iaurt* „yoghourt“; *biliargiu* „joueur de billard“: *biliard* „billard“).

Sur *dughengiu* on a fait:

boccengiu, à côté de *boccegiu* „marchand de châles“: *boccea* „châle“ (t. *bogča*, *bogčağy*)

boiengiu, à côté de *boiangiu*

cafengiu, à côté de *cafegiu* „cafetier“: *cafea* „café“ (t. *kahve*, *kahveğy*, bg. *kafedži*, n.-gr. *καφετζής*; cf. Bogrea, DR, IV, 908).

Cela semble indiquer l'existence d'un suffixe *-engiu* à côté de *-angiu*. On trouve aussi *-ingiu*:

buvingiu, à côté de *boiangiu*

naingiu „joueur de la flûte de Pan“: *nai* „flûte de Pan“ (la variante *naigiu* est connue aussi)

tufingiu „armurier“ (t. *tufekçi*, mais *tufenk*, Bogrea, l. c.).

Même des mots tout faits dont le radical n'était pas en *-n* ont été transformés pour être introduits dans cette catégorie:

calangiu „étameur“ (t. *kalayğy*)

chiulangu „tireur au flanc, poseur de lapins, trompeur“ < t. *kūlahğy* (voir A. Scriban, *Ahiya* Iași, XXIII, 382). On en a extrait un faux radical *chiul* „tromperie“, que l'on a voulu expliquer par t. *kūl suju* „lessive“ (Tiklin, qui compare all. *Jdn. einseifen, über den Löffel barbieren*). Maintenant, que l'on connaît le suffixe *-angiu*, on comprendra mieux la formation de *chiul*, et l'on ne recourra plus à un augmentatif *chiulan* (?) et **moftan*, comme le faisait Bogrea, l. c., pour expliquer *chiulangu* et *moftangu*.

J'ai raisonné jusqu'ici comme si les faits étaient strictement roumains, et, on l'a vu, on peut trouver une solution de cette manière. Mais il est très probable qu'il s'agit de quelque chose d'un peu plus compliqué, car un suffixe *-αντζής* existe en grec aussi. J'ai déjà cité *μρογια(ν)τζής*, ci-dessus (cf. aussi le verbe *μρογια(ν)τζω*: la nasale pourrait donc venir du verbe); je trouve de même chez L. Roussel, *Karagheuz*, Athènes, 1921, p. 5, *καργαντζής* „batailleur“ de *καργάς* „rixer“, mais les dictionnaires ne connaissent que *καβγαντζής*. Une étude du côté néo-grec viendrait sans doute éclairer les faits exposés ici. Enfin, chose curieuse, tous les exemples que j'ai pu rassembler sont

trisyllabes, et il n'est pas impossible que cela ait une signification: il s'agit peut-être d'une question de rythme intérieur, dans le genre étudié par M. M. Cohen, *BSL*, XXX (90), 128 s. Et finalement, il n'est pas absolument exclu que l'*n* surajouté soit expressif, cf. M. Regula, *TCLP*, VI, 164 s.

caî'să

Roum. *caî'să* „abricot“ peut être expliqué par t. *kajsy*, n.-gr. *καίσι*, ou par hongr. *kajszin* (*barack*). Aucun de ces originaux possibles n'explique la diérèse et le déplacement de l'accent (le *DA* note n.-gr. *καίσι*, où l'absence du tréma est due à une faute certaine, sans doute aussi l'accent, car je ne trouve dans aucun dictionnaire cette forme). Non seulement la prononciation *ca'ysă* est possible, mais elle existe dans l'ouest du pays (Olténie) et au moins dans le sud de la Transylvanie. Les marchands de fruits ambulants à Bucarest (ils sont presque tous Olténiens) crient régulièrement *ca'yse*. L'accent sur la finale était impossible, le roumain n'offrant aucun modèle pour une pareille accentuation. Mais il aurait dû reposer sur *a*, comme c'est le cas pour les régions indiquées ci-dessus, puisque *i* était primitivement (et il l'est encore aujourd'hui, partiellement) second élément de diphtongue décroissante. Cette accentuation était parfaitement admissible (cf. le type *ha'ynă*, *BL*, III, 21). Pour expliquer la diérèse et le déplacement de l'accent, il faut partir du nom de l'arbre, *cais*: la prononciation *kays* est possible mais *ka-i's* est bien plus naturel (loc. cit.) et je crois que même les gens qui disent *ka'ysă* pour le fruit prononcent tout de même *ka-i's* le nom de l'arbre. C'est donc ce dernier qui a provoqué la prononciation *ka-i'să*.

calendare

A face *calendare*, littéralement „faire des calendriers“ est employé en Valachie, à la campagne, au sens de „dodeliner de la tête, sommeiller“. J'ai entendu par exemple dire, à propos de quelqu'un qui était en train de s'endormir, *face un calendar nou*, pe 1940 „il fait un nouveau calendrier, pour l'année 1940“.

Le sens intermédiaire a été, probablement, „faire ses prières (à tous les saints du calendrier)“, les mouvements de la tête étant comparés à ceux que l'on fait quand on s'incline devant les icônes. *A face calendare (de sfinți)* serait une expression du même type que *a mînca cuptoare de pîini* „manger des fournées entières de pain“, littéralement „manger des fours de pains“.

căsători, etc.

Roum. *a se căsători* „se marier“, *căsătorie* „mariage“ etc., sont considérés comme dérivés de v.-roum. *căsătoriu* „marié“, qui serait un représentant de lat. vg. **casare*, v. Bogrea, *DR*, III, 413. Si l'on sait pourtant combien est vivant le suffixe roumain -*tor*, on pourra douter de l'origine latine du mot. Mais il est certain que cette famille de mots est en rapports avec roum. *casă* „maison“. On n'a pas rapproché, pour autant que je sache, hongr. *házas* „marié“, *házasodik* „se marier“, *házasság* „mariage“, dérivés de *ház* „maison“. Il semble tout à fait improbable que les mots hongrois soient sans aucun rapport avec les mots roumains, et ceci compromet sérieusement l'explication des mots roumains par le latin vulgaire.

Cheibăreasa

Dans la village de Reviga (d. Ialomița) on répond *la Cheibăreasa* „à Cheibăreasa“ lorsqu'on veut rabrouer quelqu'un qui demande „où allez-vous?“ ou bien „où avez-vous été?“ (*Bul. Philippide*, V, 179). Je pense qu'il s'agit d'une expression tsigane: *k'i boriassa* „avec ta femme“ (pour *k'i* „ta“, voir Șerboianu, 132; *t'i* chez Miklosich, *Mundarten*, VIII, 84; *boriassa* est l'instrumental de *bori* „Braut, junge Frau, Schwiegertochter“, Miklosich, *ibid.*, VII, 23), plutôt que *akia boriassa* „avec cette femme“ (pour *akia*, v. Sampson, s. v. *akava*). -*easa* est un suffixe roumain qui forme des féminins et qui entre dans beaucoup de noms de lieux, par exemple *Clucereasa*. Il a pu intervenir ici pour donner aux Roumains l'impression qu'il s'agissait d'un nom de lieu.

chelbe

Chelbe „teigne“, „calvitie“ est considéré par le *DA* comme provenant d'une autre origine que *chelbaș* „teigneux“, „chauve“: le premier devrait le sens de „calvitie“ à l'influence du second, tandis que celui-ci aurait été rapproché du premier quant au sens de „teigneux“. La seule raison de cette manière de voir c'est le fait que l'on propose pour chacun de ces mots une étymologie différente.

Chelbaș vient du turc: *kel* „chauve“ + *baş* „tête“, mais cf. t. *kel başlı* „teigneux“ (Șăineanu, *Infl. Orient.*, II, 1, 105); quant à *chelbe*, il y a plusieurs hypothèses: il viendrait de lat. **calvia*, avec „attraction“ de *i* (**chial-*), comme *schimb* vient de **excambio* (Tiktin, suivi par le *REW*², 1530; M. Pușcariu, *DR*, IV, 720, modifie un peu cette hypothèse: il s'agirait de la „propagation“ de *l* dans **calvia*, devenu **clavia*, propagation qui pourrait être mise en parallèle avec celle de **inclavariare* > roum. *închelbăra*; de même l'adjectif *chelbos* „teigneux“ viendrait de lat. **clavosus*); il serait emprunté à l'alb. *çelp* „pus“ (Philippide, *Orig. Rom.*, II, 706; *REW*¹); L. Șăineanu, enfin, l. c., explique *chelbe* comme une formation régressive de *chelbaș*.

L'explication de Tiktin a été combattue par Meyer-Lübke, Philippide et M. Pușcariu. Elle n'est guère vraisemblable. Celle de M. Pușcariu l'est encore moins (dans les deux cas, on veut modifier par un „accident“ un mot qui n'est attesté même pas sous la forme que l'on prétend primitive). Nous ne sommes pas forcés d'admettre que *închelbăra* vient de **inclavariare*, ni *chelbos* de **clavosus*, formes qui n'ont certainement jamais existé. Les autres exemples rassemblés par M. Pușcariu pour démontrer la propagation de *l* ne valent pas mieux: *chingă* (*DR*, IV, 717) vient, il est vrai, de *cingula* (Densusianu, *Hist. l. r.*, I, 110), mais par métathèse, et rien ne prouve que l'on ait jamais dit **clingula*. P. 720, M. Pușcariu déclare ne connaître qu'un seul autre exemple de propagation de *l*, notamment *flacăra* < **flacula*, pour lequel voir pourtant *Romania*, LVI, 107. Cette propagation de *l* dans **clav-* est a priori impossible:

tout ce que nous savons sur le latin nous enseigne au contraire que si cette racine avait existé, on l'aurait allégée par dissimilation. Il suffit de citer le cas bien connu de *militaris* avec $l-r < l-l$. Laissons de côté l'albanais *çelp* (Meyer-Lübke y avait lui-même renoncé). Reste l'explication de Şăineanu. Le *DA* objecte que si *chelbe* a été certainement rapproché de *chelbaş*, cela ne constitue toutefois qu'un exemple d'étymologie populaire; le passage du *DA* est mal rédigé, et je ne suis pas certain d'avoir exactement compris la pensée du rédacteur: *chelbaş* serait employé sur une aire bien plus restreinte que *chelbe*, il ne saurait donc pas en être le point de départ. Cet argument ne me semble pas convaincant. Rien n'empêche un dérivé d'être plus répandu que le mot primaire. Je me rallie donc à l'explication de Şăineanu, avec toutefois un léger correctif.

Chelbaş a deux dérivés à l'aide de suffixes, *chelbăşi* et *chelbăşie*, plus fréquents sous la forme *chelboşi*, *chelboşie* (pour le changement de la voyelle, cf. *BL*, III, 49). De *chelboşi*, *chelboşie* a pu ensuite être extrait l'adjectif *chelbos* „teigneux“ (sur le modèle de *voios/voioşie*, *cuvios/cuvioşie*, *imos/imoşi*, *sănătos/insănătoşi* etc., et sous l'influence des nombreux adjectifs en *-os*); *chelbos* était bien plus facilement compris que *chelbaş*, dont le suffixe est moins fréquent et ne forme pas d'adjectifs en roumain; *chelbaş* est du reste substantif, et le roumain a la tendance à changer en adjectifs les noms de porteurs d'une qualité. Cela explique pourquoi *chelbos* a pu remplacer *chelbaş* sur une grande partie du territoire roumain. Ensuite *chelbe* a été refait sur *chelbos*, chaque adjectif en *-os* ayant à côté le substantif radical dont il dérive: *voie/voios*, *minte/mintos*, etc. Il est fort possible que *chelbe* ait été fait d'abord comme pluriel, et que plus tard il ait été pris pour un singulier.

On pourrait objecter ici encore que *chelbăşi*, *chelbăşie* sont moins répandus que *chelbos*, mais ce dernier a été fabriqué justement pour remplacer le radical de toute la famille, *chelbaş*, qui n'était pas viable. Et si *chelbe* est plus fréquent que *chelbaş*, c'est que ce dernier est obligé de partager ses positions avec *chelbos*.

chirui

Chirui „labourer pour la seconde fois, biner“ est laissé sans étymologie par le *DA*. C'est évidemment un dérivé de *pir* (variante dialectale: *chir*) „chiendent“. *Chir* manque lui aussi dans le *DA*, mais voir Tiktin s. v. *pir*.

cirip

Dans le *Bul. Philippide*, V, 192, note, M. I. Iordan étudie quelques termes concernant le poker. Il comprend *pas* „passe“ comme différant de *pas-parol* „passe parole“, ce qui n'est pas exact, et il explique la forme plaisante *pasăre* ou *păsărică* comme un déformation de *pas* (*pasăre* veut dire en roumain „oiseau“). Sur ce point, il a sans doute raison, mais il faudrait rappeler aussi le récitatif enfantin bien connu: *pas, pas, pasărea*... Enfin, M. Iordan explique la variante *cirip* „je passe“ par *pasăre* „oiseau“, parce que *a ciripi* veut dire „piailler“. M. G.-M. Dragoş, qui connaît le terme *cip*, explique tout de même *cirip* par *ciripi* (ibid., 260), en prétendant que les joueurs demandent: „Eh bien, qu'est-ce que tu fais ? tu ouvres ? piaille !“ (c'est-à-dire „parle !“). En ce cas *cirip* devrait avoir le sens de „je parle“, non pas celui de „je passe“. Les joueurs savent que *cip* ne veut pas dire „je passe“, mais bien „je me réserve (le droit de revenir en jeu si quelqu'un ouvre)“; il est employé en France aussi, et il représente l'anglais *cheap* „bon marché“; c'est sans doute là le point de départ pour *cirip*. J'ai entendu souvent dire par le premier joueur *cip* et par le second *cip-cirip*.

corabangie

J'ai expliqué le roum. argotique *corabangie* par tsig. *koro* „aveugle“ + *bango* „tordu“ (*BL*, II, 142). Je n'ai pas songé à partir du féminin, parce que le féminin de *koro* est *kori* (v. Şerboianu). M. Potra (ouvr. cit., 171 et 190) atteste le féminin *kora*. Si cette forme est authentique, on peut voir dans *corabangie* deux féminins tsiganes (*kora* + *bangi*), ce qui irait bien mieux avec le sens du mot.

corăbiasca

Corăbiasca, corăbiasă, corăbieasca, corăbeasca „une danse“ (DA) est naturellement compris comme un dérivé de *corabie* „bateau“, *corăbier* „batelier“ (voir aussi l'adverbe *corăb(i)ește, corăbierește*). Mais le suffixe *-esc* n'est pas employé normalement avec des noms d'objet, un adjectif tel que *corăbiesc* peut donc sembler bizarre (par contre *corăbieresc* est normal) et on ne voit pas ce que le bateau viendrait faire ici. Je pense à un mot d'origine tzigane, qui serait *k'o raiesko* „chez le boyard“ (voir, pour *ke*, Miklosich, *Mundarten*, VII, 81; autre construction dans *indechirai*, si l'interprétation que j'en ai donnée BL, II, 163, est juste). Les noms de danses sont très souvent féminins (voir *chilabaua*, d'origine tzigane lui aussi, BL, III, 186; *zoralia*, II, 195, et *ciuleandra*, IV, 198, probablement d'origine tzigane également), surtout lorsqu'ils sont faits avec le suffixe *-esc*: *căzăceasca, sîrbeasca, ruseasca*, etc. Le *b* de *corăbiasca* ne peut être expliqué que par l'étymologie populaire. On peut mettre *corăbiasca* en parallèle avec la danse appelée *ca la ușa cortului* „comme à l'entrée de la tente“.

cotoi

Cotoi „matou“ serait lat. *cattus*, auquel se serait ajouté le suffixe *-oi* (**cătoi*) et qui aurait ensuite été influencé, quant au vocalisme, par le slave *kot* (DA et S. Pușcariu, DR, III, 1091). Mais pourquoi le suffixe *-oi* ne se serait-il pas ajouté directement au slave *kot*? Cela éviterait de compliquer inutilement le problème. Comme je l'ai déjà montré (*Nom d'agent*, 94 s.), un masculin **cătoi* à côté de **cat* supposerait l'existence d'un féminin **cătoaie*, que nous n'avons pas, non plus, et dont **cătoi* serait un augmentatif (du même type que *ursoi* „grand ours“, à côté de *urs* „ours“, *ursoaică* „ourse“). En effet, si *cattus* avait été hérité, il serait masculin et il n'aurait pas eu besoin d'un nouveau masculin en *-oi*. L'existence de *cătușă* „menotte“ (et „chat“, Rosetti, GS, V, 197), dérivé d'un ancien **cată* „chat“ ne prouve pas en faveur de l'existence d'un masculin **cătoi*. Il vaut mieux admettre que nous de-

vons partir d'un thème étranger *kot-* (r., bg., s.-cr., pol. *kot* „matou“), auquel il a fallu d'autant plus ajouter un suffixe, que ce thème était ambigu, car *cot* veut dire en roumain „coude“ (<lat. *cubitus*).

cotoi

A côté de *cotoi* „matou“, le roumain connaît *cotoi* „cuisse (de volaille)“, „jambe“ (argotique, cf. Celarianu, *Polca pe furate*, 152), „os“. Le DA renvoie à *cot* „coude“ ou à *cotolan* „aux jambes longues“. Cf. pourtant sl. *kot*: tch. *kût*, pol. *kot* „os du talon“, empruntés au germanique. Comme le mot roumain semble limité à l'ouest du pays, il n'est pas exclu que nous ayons là un emprunt fait directement au germanique. L'adjonction d'un suffixe était rendue nécessaire ici encore par l'homonymie de *cot* „coude“.

cotoreală

Cotoreală se trouve dans l'expression *umblă prin sat după cotoreală* „(il) parcourt le village, cherchant à chipper quelque chose“, reproduite par le DA, qui renvoie à *cotori, cotoroi* „fouiller“. Il me semble pourtant évident que nous avons là un dérivé de *cotor* „pièce de monnaie“, qui représente tsig. *kotor*. Mais le DA (fascicule paru en 1938), qui retarde de plus en plus quant à la bibliographie, ignore cette étymologie (publiée dans le BL, II, 1934, p. 143) et rattache encore *cotor* „monnaie“ à *cotor* „tronçon“. Il est possible que *cotoroială* „façon de parler des Tsiganes“ (DA) appartienne à la même famille que *cotor* „monnaie“. En revanche *cotoară* „affaire“, dans l'expression *n'am nici o cotoară cu el* „je n'ai aucune relation avec lui“, que le DA classe sous *cotor*, est certainement un emprunt au v. sl. *kotora* „pugna, dissensio“.

crăpet

Crăpet „aube, grosse chaleur, diable, rien“ est expliqué par le DA comme représentant lat. *crepitus*, avec rapprochement sémantique de roum. *crăpa* „crever“, le deuxième sens restant

obscur. Mais pourquoi *crăpet* viendrait-il nécessairement du latin? Le radical et le suffixe sont connus en roumain. Du moment que *umplet* „allure“ est fait sur *umbla* „aller“ (personne, je l'espère du moins, n'aura l'idée d'expliquer *umplet* par **ambli-* *tus*), pourquoi *crăpet* ne serait-il pas fait en roumain sur *crăpa*? Le sens de „aube“ s'explique par l'expression *a se crăpa de ziuă* „poindre (en parlant du jour)“; celui de „grosse chaleur“, par *a crăpa de căldură* „crever de chaleur“ (en roumain on „crève“ de faim, de soif, de sommeil, de rire etc.); celui de „diable“ (qui a son tour explique celui de „rien“), par *crăpare-ar* „puisse-t-il crever“, parallèle à *ucigă-l crucea* „puisse la croix le tuer“, „le diable“.

cuteza

Roum. *cuteza* „oser“ est expliqué, depuis Densusianu, *Romania*, XXVIII, 66, par lat. *cottizare* „jouer aux dés“ (*CGL*, V, 264, 39; voir aussi 349, 56 et *cottilator*, V, 438, 32, à corriger en *cottizator*; autre avis chez Landgraf, *ALLG*, IX, 363). Au point de vue formel cette étymologie est impeccable, et l'on ne peut douter que le mot roumain ne soit d'origine latine. Mais pour rendre compte de l'évolution sémantique, on ne peut faire abstraction de hongr. *kockázni* „jouer aux dés“, *kockázatni* „risquer“.

dirmon

Dirmon „crible“ est expliqué par n.-gr. *δομόν*. Le grec connaît pourtant la variante *δομικά* (*Θρακικά*, XI, 23), qui explique bien mieux la forme roumaine.

filfi

J'ai entendu, à Bucarest, à plusieurs reprises, dire par la même personne *a se filfi* au sens de „bredouiller“, *filfiit* „qui bredouille“, par exemple *filfiita aia de la Radio* (en parlant d'une speakeresse). Le *DA* connaît les participes *folfăit* et *filfiit*, qu'il

classe sous *folfăi* „parler (ou manger) difficilement par suite d'un manque de dents, d'ivresse ou de froid“. Ce serait, suivant le *DA*, une onomatopée roumaine: *fol-f(ol)*. Il s'agit, en réalité, d'un emprunt au bulgare *făfljam* „mâchonner, ânonner“, chose qui me semble d'autant plus certaine que le témoin que je cite a une ascendance bulgare et emploie un nombre assez grand de vocables bulgares.

frișcă

Frișcă „fouet“ et surtout „mèche de fouet“ est bien connu en Valachie (v. Candrea, *Dict. Encicl.*). Le *DA* l'ignore pourtant. On y trouve cité un passage de l'écrivain Sandu-Aldea où ce mot figure, mais le rédacteur du dictionnaire a compris *frișcă* comme ayant le sens de „houssine“ (cette signification est passée dans le dictionnaire de M. Candrea également). C'est certainement une erreur. Le mot a une variante *fișcă*, qui est bien plus près de l'onomatopée qui lui a donné naissance.

halimai

Roum. argotique *halimai* a été expliqué (*BL*, II, 161) par tsig. *zalema* „querelle“ (Miklosich, *Mundarten*, II, 28), *zalamă* „je me querelle“ (Șerboianu), que j'ai considérés comme dérivés de *za-* „manger“. Il faut pourtant remarquer que *zalema* a l'accent sur *e*, ce qui ne correspond pas avec l'accent du mot roumain (*halima'i*) et que le verbe tsigane ne peut pas expliquer le nom roumain. On peut songer à l'influence de *halima* „conte bleu“, mais je vois une autre possibilité. Le tsigane connaît le dérivé *zalipe*, avec le pluriel *zalimata*, „démangeaison“ que j'ai mis à la base de roum. argotique *halimatură* (*BL*, II, 161). Or, ce mot a aussi le sens de „querelle“ (Potra, *ouvr. cit.*, 174), c'est donc de son pluriel *zalimata* qu'il convient de partir pour expliquer roum. *halimai*.

ingliță

Ingliță „serpent“ (*Șezătoarea*, XIV, 119) ne peut être autre chose qu'un dérivé de sl. **ogori* (s.-cr. *ŭgor*, slov. *ogór*, tch.

úhoř, pol. węgorz, r. úgor') „anguille“, v. sl. *ogulja*, bg. *jǎgulja*, s.-cr. *jegulja* (même sens). La voyelle initiale, qui aurait du être *i*, s'explique comme *i* de *inimă* pour *inemă* (lat. *anima*), par assimilation; le suffixe est très probablement slave, puisque le roumain accentue habituellement *-i'ǎ*. Mais il est curieux de remarquer que le sens concorde mieux avec v. pruss. *angis* „serpent“, lit. *angis* „vipère“ (Trautmann, p. 8).

jighira

Jighira, *jighira* (DA), *jirighi*, *jirighi* (Bul. Philippide, V, 167) „attiser“ est mis en rapport avec *jeg* „brasier“, *jigăraie* „pyrose“ (DA). Je propose r. *razǎgat'* „attiser“. Une métathèse s'est produite de toute façon, puisque nous trouvons en roumain *jighira* et *jirighi*. Le changement de conjugaison est chose courante (voir I. Iordan, Bul. Philippide, II, 47 s.).

julani

Pour expliquer le roum. argotique *julani* „poux“, j'étais parti de tsig. *ǰuliman* (BL, II, 164). Il vaut mieux prendre comme point de départ tsig. *ǰulo* (Kogălniceanu, Esquisse, 44). Le suffixe *-an* est connu en roumain, et justement il a servi à l'adaptation de plusieurs mots d'origine tsigane (BL, II, 119).

juvete

Roum. *juvete* „poisson de grosseur moyenne“ est expliqué par le DA comme sortant d'un ancien **jivete*, dérivé de sl. *živŭ* „vivant“. Le suffixe ne fait aucune difficulté, puisque le mot est surtout olténien, de même que le suffixe *-ete*. Mais le baltique a lit. *žuvis*, lett. (dial.) *zuvs* „poisson“, correspondant à gr. *ἰχθύς*. Le roumain n'a jamais eu de contact avec le lituanien (du moins pas de contact assez étroit pour que l'on puisse croire à l'emprunt de ce mot): ou bien il y a eu un parallèle (ou un intermédiaire) slave, ou bien le mot roumain n'est qu'un parent éloigné (thrace?) du baltique.

mamoș

Mamoș „accoucheur“ (ancien *mamos*) vient du n.-gr. *μᾶμος*. Tiktin explique la forme à *-ș* par l'influence du pluriel *ma-moși* et par l'intervention de *moașă* „sage-femme“. Si cette dernière hypothèse est plausible, la première doit être écartée, le pluriel *mamoși* n'étant employé que de manière accidentelle. Je vois encore deux explications possibles: le roumain connaît un suffixe *-oș*, faisant partie d'un ensemble de suffixes terminés en *-ș*, et il n'a pas de catégorie où puisse entrer un mot comme *ma'mos*. Mais le fait qu'il faut surtout prendre en considération me semble être le suivant: le grec moderne (du moins le grec commun) n'a pas de son *š*, et les Grecs parlant roumain rendent *ș* roumain par *s* (voir par exemple n.-gr. *αὐτοῦ* < roum. *șindrîlă*). Il est donc très vraisemblable que la forme *mamoș* est d'origine hypercritique, de même que *pe jos* „à pied“ (*jos* veut dire „bas“) provient de gr. *πεζός*. (Voir aussi alb. *mamosh* chez L. Găldi, *Mots d'origine néo-grecque*, 207.)

mironosit

Roum. *mironosiță* (< v. sl. *mironosica*), terme religieux, a primitivement le sens de „porteuse de parfum“. Il n'y a pas de masculin, puisque les textes religieux n'en ont pas besoin. Il y a à côté un sens dérivé, celui de „mijaurée“. En ce sens, le mot pourrait avoir un masculin, et effectivement on entend depuis quelque temps *mironosit*, surtout sous la forme du pluriel: *mironosiți*. Comment ce masculin est-il formé? Correctement, en slave, il devrait être **mironoslci*, donc en roumain on attendrait **mironoseț*; mais la création est d'origine roumaine, et le rapport entre les suffixes *-lci* et *-ica* n'est pas perçu par le roumain. Normalement, le masculin correspondant à *-iță* devrait être *-iț*, mais le roumain normal n'a pas de substantifs masculins en *-iț*. C'est du pluriel qu'il faut partir: *mironosiți*, fait normalement sur *mironosiță* (d'après un modèle comme pl. m. *străini*: sing. f. *străină*), a donné le singulier *mironosit*, fait sur le modèle des participes roumains de IV^e conjugaison: m. sing.

schimonosit, pl. *schimonosiți*. On ne peut faire appel à l'influence directe des participes, car leur féminin n'a pas de *ț*: sing. *schimonosită*, pl. *schimonosite*.

Le même procédé a été employé pour d'autres mots, mais sans être poussé aussi loin que dans le cas qui nous a occupés ici. Dans les textes populaires du Maramureș rassemblés par M. Bîrlea, on trouve à deux reprises le pluriel masculin *păuniți* au lieu de *păuni* „paons” (I, 69; II, 194), qui pourrait être expliqué par le féminin *păuniță*, pl. *păunițe*. Mais la vraie explication est sans doute ailleurs. On trouve dans la même collection *boiți* „boeufs” pour *boi* (II, 123; 171; cf. mr. *buiț*, Dalmetra), *ochiți* (I, 69; II, 151; 194; 292), *puiț* (singulier, II, 173), et là il ne peut être question d'une influence du féminin. Le suffixe de diminutif *-iță* n'a pas de masculin, mais le suffixe *-uță*, qui a la même valeur, a un masculin, *-uț*. Il est donc probable que le masculin du Maramureș *-iț* a été refait non seulement sur le féminin *-iță*, mais aussi sur *-uț*. Signalons à ce propos le mot *cornițe* „petites cornes”, considéré par le DA comme féminin; mais le nom primaire est neutre (*corn*) et si jamais on refait un singulier sur *cornițe*, il sera certainement de forme masculine: *corniț*.

mușamat

J'ai discuté (BL, VI, 156 s.) le terme d'argot *mușamat* „portefeuille”, que je considérais comme une altération de **musamat* (attesté sous la forme *musamatau*), sous l'influence de *mușama* „toile cirée”, puisque le tsigane ne connaît que *mus*, la forme à *ș* n'étant attestée qu'au pays de Galles. Or, j'avais tort: la forme *muș* est attestée en tsigane de Roumanie (Kogălniceanu, *Esquisse*, 38; Potra, *ouvr. cit.*, 166 et 188); **mușimata* est donc une forme explicable par le tsigane, sans intervention de roum. *mușama*.

muscel

L'explication de *muscel* „colline” par *munticel* „petite montagne” (Tiktin) a été critiquée par M. Pușcariu (*Études*, 297), qui doute „que de **munțicei* ait pu résulter par syncope

**munțeci*, qui aurait donné *muscei*, d'où le singulier *muscel*. Il y a pourtant des cas analogues qu'on ne peut révoquer en doute: mold. *olecutcă*, *bucdăcă* pour *olecutică*, *bucdăică*, que j'ai discutés BSL, XXXIX (115), 50. M. Pușcariu préfère partir de lat. **montiscellus* (DR, III, 819), ou bien, avec M. Giuglea, de **monscellus*, tiré de **monsculus*, fait comme *musculus*. Mais **monscellus*, mot restitué au second degré, n'a certainement jamais existé: les diminutifs en *-culo-* ne sont pas faits sur le nominatif, mais bien sur le thème, on ne peut donc attendre que *monticulus*, qui est attesté du reste. C'est pour la même raison que **montiscellus*, fait sur le génitif, doit être écarté. Les parallèles cités par M. Pușcariu: **ramuscellus*, **lacuscellus*, **pratuscellus*, **pulvisculus*, ne sont pas probants, car le dernier est formé sur le thème *pulvis*, les autres contiennent le suffixe *-usculus*, qui ne peut expliquer **montiscellus*.

șiga

Dans un texte tsigano-roumain, reproduit dans BL, II, 186, j'ai interprété *șiga* comme venant de tsig. *șigo* „vite”, influencé par roum. *fuga* (même sens). J'aurais dû ajouter que le bulgare a *șega* (prononcé *șiga*) „à présent, maintenant, en ce moment”, employé aussi avec le sens de „tout de suite” (voir aussi *șigîlcha* „tout de suite, aussitôt”). Il faudrait compter avec ce mot bulgare lorsqu'on discute l'étymologie de tsig. *șigo*.

șlengher

J'ai expliqué le mot d'argot *șlengher* „cravate” par tsig. *șelengero* „bride” (BL, II, 186; voir aussi BL, IV, 199). Cette étymologie est confirmée par *ștreang* „cravate” (littéralement „corde au cou”), attesté dans l'argot de Jassy (C. Armeanu, *Bul. Philippide*, V, 193).

șobolan

Roum. de Valachie *șobolan* „rat” est laissé sans étymologie par Tiktin. Șăineanu, *Dicț. univ.*, l'explique par *sobol*

„taupe“. M. Candrea, *Dict. Encicl.*, admet cette explication, et il ajoute que la consonne initiale s'explique par l'influence de *șoarece* „souris, rat“. Tout cela est sans doute exact, mais des explications supplémentaires sont nécessaires, que l'on ne pouvait pas insérer dans un dictionnaire. Le nom du rat ou de la souris et celui de la taupe sont souvent associés: lat. *mus* et *mus caecus*, *mus araneus* (v. *Romania*, LV, 113 s.), n.-gr. *τυφλοπόντικο*. Bien plus, le rapport étroit entre *sobol* et *șobolan* est prouvé par l'existence de la forme *sobolan* „rat“ en Olténie (enregistrée par Vircol, *Grainul din Vilcea*, 12). Le suffixe augmentatif *-an* est bien connu en roumain. Quant à la consonne initiale, il est très probable qu'elle s'explique par l'influence de *șoarece*, mais ce mot lui-même a un *ș-* à la place d'un ancien *s-* (lat. *sorex*; peut-on attribuer une importance à la graphie *șoarece*, *Șezătoarea*, XIII, 105), ce qui est expliqué par l'influence de la mi-occlusive suivante, *ș*. Il est possible que dans les deux cas *ș-* doive sa présence à sa valeur expressive.

surtuc

Surtuc „veston“ reproduit fr. *surtout*, par un intermédiaire à définir. Les dictionnaires roumains ne citent que r. *siurtuk*. Il faut ajouter n.-gr. *σουρτουκo*, qui me semble bien plus indiqué.

tetragonicește

Ce mot paraît dans un passage de l'écrivain C. Negruzzi (*Opere complete*, éd. Minerva, I, 1905, p. 217): *Acesta le-a făcut o jalbă lungă și lată, în care dovedea tetragonicește că...* „celui-ci leur confectionna une supplique longue a n'en plus finir, où il prouvait... que (?)“. Tiktin ne cite pas le mot. L. Șăineanu, *Dict. univ.*, le traduit par „în lung și în lat“, ce serait donc une simple répétition de *lungă și lată*. En réalité, *tetragonicește* doit être une traduction de fr. *carrément*. La traduction du passage serait donc „où il prouvait carrément que“. Le mot *tetragon* „carré“ a été connu en roumain (attesté également

chez Șăineanu), il est donc possible que *tetragonicește* ait été fait en roumain, mais il est plus probable que ce soit une simple adaptation de l'adverbe grec *τετραγώνως* „carrément“.

țitoare

Țitoare veut dire „maîtresse, concubine“. Tiktin explique ce mot, qui est manifestement un dérivé de *ține* „tenir“, en renvoyant à pol. *utrzymanka* „maîtresse“ de *utrzymać* „erhalten“. Mais *utrzymanka* est fait sur un participe passif, c'est-à-dire qu'il a primitivement le sens de „entretenu“. Roum. *ține* (manque chez Tiktin, mais voir Șăineanu) veut dire „être marié à“, tandis que *a se ține cu cineva* veut dire „avoir des relations sexuelles avec quelqu'un“; *a ține* enfin veut dire „entretenir“. *Țitoare* est sans doute à l'origine un adjectif (*femeie țitoare*), tiré du second sens, bien que le troisième ne soit pas exclu. De toute façon, nous avons ici un nouvel exemple d'adjectif en *-tor* à sens passif (*BL*, VI, 88, où l'on peut ajouter encore *simțitor* „sensible“: *o reducere simțitoare* „un rabais sensible“ et *sărbătoare* „fête“ pour *zi sărbătoare* „jour férié“; on y trouvera également une discussion sur les dérivés actifs tirés de verbes réfléchis).

tură

La tour au jeu des échecs est souvent appelée en roumain *tură* (fém.) à côté de *turn* (n.): r. *tura* (même sens).

ÉTUDES DE SYNTAXE ET DE STYLISTIQUE ROUMAINES

I. L'ACCORD DU VERBE AVEC L'OBJET

Parmi les constructions aberrantes par rapport à l'accord du verbe avec le sujet, la plus fréquente en roumain parlé est celle du type: *copiii cade* „les enfants tombent“, *poetii scrie* „les poètes écrivent“, *trecătorii privește* „les passants regardent“ (littéralement: „les enfants tombe, les poètes écrit, les passants regarde“), c'est-à-dire la construction ayant le sujet au pluriel et le verbe au singulier. L'explication de cette aberration doit être cherchée dans un fait d'ordre morphologique plutôt que syntaxique. Les formes *cade*, *scrie*, *privește* de la 3^e personne du singulier se sont imposées à la 3^e personne du pluriel, à la place de *cad*, *scriu*, *privesc*, grâce à un procès d'analogie ayant comme point de départ les verbes de 1^{re} conjugaison, qui ont la même forme pour la 3^e personne du singulier et pour la 3^e personne du pluriel. *Cîntă* (3^e pers. sg.) / *cîntă* (3^e pers. pl.) a transformé les séries *cade* / *cad*, *scrie* / *scriu*, *privește* / *privesc* en *cade* / *cade*, *scrie* / *scrie*, *privește* / *privește*.

On voit la même tendance d'uniformisation dans les formes de la 3^e personne du pluriel de l'imparfait et du passé composé: *caii alerga* (au lieu de *caii alergau*¹ „les chevaux courraient“), *păsările a zburat* (au lieu de *păsările au zburat* „les oiseaux se sont envolés“)².

¹ La désinence de la 3^e pers. du pl. en ancien roumain était -a, et on pourrait être tenté de voir une survivance dans la forme actuelle.

² Le procès d'uniformisation en sens contraire est aussi possible. Les verbes de 2^e, 3^e et 4^e conjugaisons ayant une forme commune pour

Mais en dehors des faits mentionnés plus haut, il y a dans la langue parlée, voire dans la langue écrite, des constructions où l'absence de l'accord est du domaine de la syntaxe.

Dans une étude publiée dans la revue *Viața Românească* (XXIX, 1937, p. 76 s.), M. Graur en a relevé un grand nombre, pouvant être expliqués par un accord ad sensum. Ainsi, dans la phrase:

Impresia generală este că se vor mări numărul echipelor „l'impression générale est que le nombre des équipes sera augmenté“ (litt. „seront augmentées“), *se vor mări* a été mis au pluriel parce que le rédacteur a pensé non pas au sujet *numărul*, mais bien à *echipelor*. De même:

Echipajul format din patru persoane... au pierit în această catastrofă „l'équipage formé par quatre personnes est mort dans cette catastrophe“ (litt. „sont morts“).

Bien que fautives au point de vue de la grammaire normative, les constructions citées ont une explication psychologique.

Un tel accord ad sensum est connu ailleurs, par exemple en latin, où une construction du type *multitudo venerunt* est très fréquente. M. Graur, qui cite la construction latine, doute que le roumain pourrait offrir quelque chose de semblable. Je trouve pourtant des cas identiques parmi les exemples mêmes

la 1^{re} pers. du sg. et pour la 3^e pers. du pl. (*cad* / *cad*, *fac* / *fac*, *fug* / *fug*) ont imposé cette correspondance aux verbes de 1^{re} conjugaison. Mais ce sont surtout les poètes du XIX^e s. qui, pour des raisons métriques, ont fait usage des formes analogiques:

Oțiri, taberi, fără număr împrejură-i înviez

.....
..... *Ungurii se înarmez.*

(Gr. Alexandrescu, *Umbra lui Mircea*)

Dar poate acolo să fie castele

.....
..... *cu flori care cînt.*

(M. Eminescu, *Mortua est*)

Fulgii zbor, plutesc în aer, ca un roi de fluturi albi.

(V. Alecsandri, *Iarna*).

qu'il a cités. Qu'est-ce donc que *il jeliră și poporul* (Ispirescu) sinon un accord entre un collectif et un verbe? Des exemples encore plus convaincants sont ceux qu'on trouve dans un document datant de 1820:

...*vreo câțiva numai, copleșind mult pământ, s'au făcut stăpîni, vînd și cumpără între dinșii, iar sărăcimea pătinesc* (litt. „la classe pauvre souffrent“, Sevastos, *Monogr. orașului Ploiești*, 36), et dans un almanach publié en 1814:

Iară oastea... întinseră fuga, litt. „et l'armée... prirent la fuite“ (ap. *DA*, s.v. *intinde*).

Mais l'accord d'après le sens n'est pas limité au verbe et au nombre. On le trouve aussi dans la classe des noms, des pronoms et des numéraux, où il intéresse le genre¹. Je ne cite que quelques exemples:

Și cînd îl pălește pe baragladină lenea, apoi caută soi de soi de meșteșuguri să-i vie la socoteală (Pamfile, *Cartea pov. hazlii*, 66).

Le pronom *il* se rapporte à *baragladină*, qui, bien que féminin, représente une notion masculine, „le Tsigane“.

Muscalu ăsta-i rău liftă (*Gr. n.*, I, 228).

Pour la même raison, l'adjectif masculin *rău* est accordé de manière anormale avec le substantif féminin *liftă*.

Un exemple du XVII^e siècle nous offre quelque chose d'analogue:

Și chemă unul din slugi de întreba (Varlaam, *Cazania*, 9^r); et un passage d'un texte plus récent souligne la préséance du sens par rapport à la forme, à propos du même substantif *slugă* „domestique“:

La cîteva luni, iată că se întoarță acolo slugulița cea credincioasă, că nu se 'ndurase Dumnezeu cu el și-l înviase atunci după ce căzuse mort că pomenise numele lui Dumnezeu. Și sluga aduse, biet, veste la cei doi frați de toate primejdii ce erau în calea lui Prislea (Rădulescu-Codin, *Vine roata la știrbină*, 79-80).

Ces exemples viennent confirmer les vues de M. Graur concernant l'accord ad sensum. Il existe pourtant une con-

¹ Voir pour le latin Schmalz-Hofmann, *Lat. Gr.*, 635 s.

struction où cette explication ne peut pas être appliquée. Il s'agit de l'accord entre le verbe et l'objet:

... *spre credință li s'au liberat acest buletin*, litt. „il leur ont été délivrés le présent bulletin“ (bulletin de mariage délivré par un office d'état civil de Bucarest).

... *parcă le scosseră cineva inimile din ei*, litt. „c'était comme si quelqu'un leur avaient enlevé leurs cœurs“ (Em. Girleanu, *Punga*, 48).

... *le ieșiră înainte, bucuroși, popa*, litt. „le prêtre, joyeux, vinrent à leur rencontre“ (Id., *ibid.*, 50).

Cînd îl văzură li să părădă că cade ceru pe ei, litt. „il leur semblèrent que le ciel tombait sur leurs têtes“ (Gamillscheg, *Olt.*, 109).

Junimiștilor li se creiaseră (sic!) *de adversarii eșeni o aureolă neplăcută că sunt atei și că practică libera cugetare, surpînd astfel orice ideal romînesc* (litt. „on leur avaient créé“; texte, dans un style très personnel, de M. O. Minar, *Universul*, 12 avril, 1936, p. 1).

Dans un texte du *Gr. n.* (I, 46), recueilli dans le d. Vilcea, nous trouvons:

Lor li se făcură milă.

Dracilor li s'au cam băgat frica în oase (Sbiera, *Povești*, 259, ap. *DA*, s. v. *băga*).

Nouă nu ni se întîmplaseră nimic, litt. „il ne nous étaient arrivés rien“ (composition écrite d'un élève).

Li se văd numai sfîrcul nasului, litt. „on ne leur voit que le bout du nez“ (composition d'un élève).

Literaților noștri nu le-au plăcut să se ocupe cu tîlmăcirii din alte limbi (!) (Barbu Theodorescu, *Rev. Fund. Reg.*, févr. 1940, p. 348).

Nu l-au lăsat pînă nu le-au dat copoiul, litt. „ils ne l'ont pas laissé tranquille, tant qu'il ne leur ont donné le limier“ (Dumitrașcu, *Busuioc*, 46).

On a vu dans ces exemples l'accord entre le verbe et l'objet indirect; citons maintenant quelques phrases où paraît l'accord du verbe avec l'objet direct:

Florile și ierburile au pierit de mult; parcă le-au înghițit pămîntul, litt. „les fleurs et les herbes ont disparu depuis

longtemps; c'est comme si la terre les avaient englouties" (composition d'élève).

Parcă v'au lăsat Dumnezeu înadins să rîdeți de ceilalți oameni, litt. „c'est comme si Dieu vous avaient laissés...” (I. Adam, *Pe lingă vatră*, 95).

Gîndul acesta i-au împăcat pe toți, litt. „cette pensée les ont tous apaisés” (Id., *ibid.*, 203).

Cum s'au trîntit pe iarbă, i-au luat un somn dulce, litt. „un doux sommeil les embrassèrent”.

Bucuria revederii dintre colegi ne făcură să uităm, litt. „la joie de nous revoir entre camarades nous firent oublier”.

Pe ei i-au luat o mîtușă a sa, litt. „une tante à eux les prirent”.

Leul se bătea... pentru un petec de pămînt care despărțeau ținuturile lor, litt. „...un terrain qui séparaient leurs territoires”. (Les quatre derniers exemples proviennent de compositions d'élèves.)

Les exemples pourraient être multipliés, mais je pense que ceux qui ont été reproduits dans les lignes précédentes suffisent pour mettre en lumière le procédé de l'accord du verbe avec l'objet.

II. *Ca acela* EN FONCTION DE QUALIFICATIF

En roumain de Moldavie, l'expression *ca acela* (*ca aceea*, etc.) „comme celui-là”, placée à côté d'un substantif, joue le rôle d'un qualificatif au sens de „extraordinaire”, dans le bon ou dans le mauvais sens. Dans la phrase *Se vede că l-o născut mă-sa 'ntr'un cîas ca acela* (Vasiliu, *Povești*, 92), *cîas ca acela* veut dire „heure néfaste”, tandis que dans la phrase *Ș'apoi de-acolea s'o așezat oamenii pe veselie și petreceri, ca la o nuntă ca aceea* (Id., *ibid.*, 25), *nuntă ca aceea* veut dire „noces brillantes”.

Pour expliquer cette valeur, le *DA* (s. v. *acela*) part de la construction *ca acela mai rar*, dont on aurait omis le complément. À l'occasion d'un compte rendu consacré à l'ouvrage de M. L. Spitzer, *Italianische Umgangssprache*, M. Iorgu Iordan

(*Arhiva*, Iași, XXX, 1923, p. 407, n.) repousse cette explication et il trouve mieux indiqué de prendre pour point de départ une phrase construite avec une proposition relative: *Căldură ca aceea pe care o știm, eu și d-ta* „chaleur telle que nous la connaissons, vous et moi”; „jugée superflue, parce que sous-entendue, la proposition relative manque”, et c'est ainsi que l'on est arrivé à une ellipse semblable à celles citées par M. Spitzer en italien: *sono rimasto come quello*, etc.

Je suis d'accord avec M. Iordan sur le fait que nous devons considérer une phrase à ellipse; je pense néanmoins qu'à l'origine de la fonction actuelle de *ca acela* il faut voir une construction avec une proposition relative, il est vrai, mais ayant un autre sens que celui proposé par M. Iordan, et en plus avec une proposition consécutive. C'est un procès semblable à celui du lat. *talis*, qui du sens de „tel” a évolué jusqu'au sens du roum. *tare* „fort”. Ce procès peut être esquissé de la manière suivante:

1. Le sens originaire de *ca acela* paraît dans les constructions où figure un terme de comparaison. Après avoir exposé les qualités d'un objet, on peut parler d'un objet „comme celui-là” ou „comme celui-ci” (*un lucru ca acela, ca acesta*) ou bien un objet „grand comme celui-là” (*un lucru mare, ca acela*), un objet „comme celui-là, un grand objet” (*un lucru ca acela, mare*).

2. La seconde étape paraît dans les constructions où *ca acela* est suivi par une proposition relative: *minune ca aceea care nu s'a mai văzut* „un miracle tel qu'on n'en a jamais vu”.

3. Nous voyons la troisième étape dans la construction de *ca acela* suivi par une proposition consécutive: *o lumină ca aceea, încît te orbea* „une lumière telle, qu'elle vous aveuglait”.

4. La valeur affective des constructions précédentes a facilité la création de la construction elliptique à sens affectif de *ca acela*: *un lucru ca acela...!*

5. Perdant sa valeur affective, *ca acela* a évolué vers la fonction grammaticale d'adjectif au superlatif.

Cette évolution peut être suivie dans les textes, et je crois pouvoir illustrer la théorie exposée ci-dessus par une série d'exemples recueillis dans les textes anciens et modernes.

1. *Mare bucurie iaste, unde în dar și pentru puțină trudă atîta greutate de păcate să iartă. Lăudat să hie Dumnedzău pentru milă și îndurare ca aceia „C'est une grande joie de se voir pardonner un tel fardeau de péchés et à peu d'effort. Loué soit Dieu pour telle pitié et miséricorde“* (Varlaam, *Cazania*, 264^v).

D'autres exemples du même type sont:

Aceasta deaca audzi Gavriil, să miră întru sine de taină ca accasta, în ce chip va hi și cum va sluji (Varlaam, op. cit., II, 68^r).

Spus-au voaă de mila sa cea dumnedzăiască cătră voi, că pre voi vă chiamă la cina sa cea veacinică, carea cu cîstit singele fiului său voaă o au răscumpărat și voaă o ține fiul lui Dumnedzău. Iară voi un dar ca acela-l lepădați (Id., ibid., 360^v).

De ne vom ruga cu credință, cu suspini și cu lacrimi cătră Dumnedzău, atunce să va milostivi pre noi și ne va slobodzi dintr'o măcenie ca aceia (Id., ibid., 354^v).

Că simbăta nice un lucru a mină nu prindea și avea leage mortul să-l îngroape veneri, să nu rămie neîngropat pre simbăta. Deci pentru că a doa dzi, simbăta, era dzi ca aceia... pentr'acea să stejiră să nu înnopteadze (Id., ibid., 143^v).

On répète parfois le qualificatif auquel se rapporte *ca acela*:

Pentr'acea cu toată ceata lui tremite prinși la une fapte bune ca acealea „C'est pourquoi lui et tout son entourage les renvoient à de telles bonnes actions“ (Varlaam, op. cit., 341^r), ou bien:

Că Domnul nostru Isus Hristos, după muncile sale ce-au răbdat pentru al nostru bine și pentru a noastră izbăvire, au învis din morți și s'au sculat din groapă, cum s'au arătat și lumiei cu semne minunate și cu isprăvi ca acealea mari și slăvite „Car notre Seigneur Jésus Christ, après avoir subi ses travaux, pour notre plus grand bien et pour notre salut, a ressuscité des morts et il est sorti de la tombe, et il s'est montré au monde avec

des prodiges et avec de tels exploits, grands et glorieux“ (Varlaam, op. cit., 177^r).

Du même type:

Căci că de n'are hi greșit omul, nice dăndoară Domnul Hristos n'are hi răbdat muncă cumplită ca aceia (Id., ibid., 101^v).

Pre care rugămente cu foc și cu jeale și cu plecare mare ca aceia căotă Domnul (Id., ibid., 303^r).

Iară marele sveatnic Dumnedzău și marele putearnic nu lăsă oamenii săi să spurce cu un svat rău și spurcat ca acela (Id., ibid., II, 66^r).

2. Constructions avec *acela* suivi de propositions relatives:

Unde-i mîngăiare ca aceia carea nu numai cu ochii, ce nice cu inima noastră nu putem gîndi „Où il y a une consolation telle, que nous ne pouvons l'imaginer non seulement avec nos yeux, mais encore avec notre cœur“ (Varlaam, op. cit., 358^v).

De même:

Deci în zadar va nedejdui neștine în lucru ca acela ce piare (Id., ibid., 333^r).

Și cădzu iară în datorie. Și datorie ca aceia carea nice odănoară nu o va plăti (Id., ibid., 272^v-273^r).

În mijlocul altor ciudese ce făcu Domnul nostru Isus Hristos, mare și minunată iaste și aceasta carea vru de o făcu astădzi, ciudese ca aceia ce din veaci nu s'au vădzut, nice s'au audzit... Lucru ca acela să făcu astădzi, ce nime nice dănoară n'au vădzut, nice au audzit (Id., ibid., 77^v-78^r).

Puseși nedeajde ca aceia întru mene că am puteare să fac ce voiu vrea (Id., ibid., 303^v).

3. Constructions avec *ca acela* suivi de propositions consécutives:

Aceastea toate cădzură fără veaste pre bogatul acela și să deșteptă... dintr'aveare și dintr'avuție în scădeare și în sărăcie ca aceia, căt n'avea pre ce-și cumpăra o picătură de apă să-și ude limba în para cea de foc „Tous ces malheurs s'abattirent à l'improviste sur la tête de cet homme riche, et il se retrouva, après la richesse, dans un état de pauvreté tel, qu'il n'avait pas de quoi s'acheter une goutte d'eau pour mouiller sa langue dans la flamme infernale“ (Id., ibid., 348^v).

De même:

Și nedeajde ca aceaia avea, cât din credința sa nemică nu slăbi (Id., ibid., 303^v).

Vreamă ca aceaia cu pace și cu năroc, scrie scriptura, în zilele acestuiași Solomon, când Domnul Dumnedzău deade acelora oameni pace ca aceaia, cât avea atâta argint și aur de mult cumu-i prundul (Id., ibid., 357^v).

O muiare de rudă mare boliia în Ierusalim, și boală ca aceaia boliia, cât nime nu mai dzicea că va hi vie (Id., ibid., II, 11^v).

Și în sărăcie ca aceaia cădzu, cât nu mai avea ce face și cu ce să hrăni (Id., ibid., II, 29^v).

Cette construction se retrouve dans la langue actuelle:

Ș'o făcut un foc ca acela, că nu te puteai apropie cât colo de el „Et il a allumé un brasier tel, que l'on ne pouvait guère s'en approcher” (Vasiliu, *Povești*, 191).

Să-ți dai drumul în grădina 'mpărătească și să deștepți o florărie ca aceea, de să se miere oricine-a vedea-o (Id., ibid., 99).

S'o făcut înaintea lui niște palaturi ca acelea, de nu mai erau altele să le steie 'n potrivă pe fața pământului (Id., ibid., 41).

O scos băietul un rînd de straie ca acelea, de cînd s'o îmbracat cu ele, gîndea că-i Sfîntul Gheorghe, nu să zici amintrelea (Id., ibid., 97).

Cum ședea în păduricea aceea, iată că se stîrnește o vîntoasă ș'o givorniță ca aceea, de gîndia că se răstoarnă pământul (Id., ibid., 219).

Les types 4 et 5 ne peuvent pas facilement être distingués dans les textes écrits. La valeur affective ne peut être perçue que par l'oreille. Evidemment, dans une phrase comme *Nu trecură cîteva minute și veni un vînt ca acela, și cu el șapte bălauri cu cîte șapte capete* (Șez., XIII, 185), *ca acela* est prononcé avec un *e* long et sur une note plus haute, tandis que dans la phrase *Se vede că l-o născut mă-sa 'ntr'un cîas ca acela* (voir ci-dessus), *ca acela* n'a rien d'affectif dans sa prononciation. Mais de tels exemples sont rares. C'est pourquoi les exemples du type 4 et 5 seront groupés ensemble:

Și apoi între curteni se făcea un rîset ca acela (Sbiera, *Povești*, ap. *DA*, s. v. *acel*).

Și se dă Vasile-a meu și face niște zamd ca aceea (Vasiliu, *Povești*, 127).

Cu biserică frumoasă și niște preoți și dascăli ca aceia (Creangă, ap. Tiktin, s. v. *acel*).

Mi-a tras o chelfăneală ca aceea (Creangă, ibid.).

Je disais plus haut qu'une évolution semblable à celle de *ca acela* se retrouve en latin, où *talis* „tel” est arrivé à la valeur de qualificatif au superlatif („ein so grosser, so vorzüglicher, so verdienstvoller” et „ein so verwerflicher”, Georges, *Lat.-dtsh. HdWb.*, s. v.; voir aussi la construction *talis...ut*, qui rappelle notre type 3: *ca aceea, că*, à proposition consécutive); de même pour le grec *τοιόδε*, cf. par exemple, chez Thucydide, IV, 10: *ἐν τῇ τοιούτῃ ἀνάγκῃ* „dans une nécessité si pressante” (Bailly, *Dict. gr.-fr.*, s. v.). Un autre mot a évolué dans le même sens, dans tout le domaine roumain: *așa*, qui, du sens de „tel”, dans une phrase comme *Oare pe unde se pot găsi așa pietre?* „Où donc peut-on trouver de pareilles pierres?” (Creangă, *Povești*, ap. *DA*, s. v. *așa*) est arrivé à signifier „extraordinaire”, dans une phrase comme *Cum vede unchiașul așa un cal, se încruci* „Dès que le vieillard vit un tel cheval, il resta émerveillé” (Dumitrașcu, *Busuioc*, 73). De même *asemenea* „pareil”: *Auziseră... povestindu-se de asemenea fleacuri* „Ils” avaient entendu raconter de pareilles balivernes” (Ispirescu, ap. *DA*, s. v. *asemenea*), et ensuite *Nu mai văzuse asemenea scumpeturi* „Il n'avait jamais vu de tels bijoux” (Ispirescu, ibid.).

De la construction *ca aceea*, et avec le même sens, a été isolé *aceea*, que nous trouvons dans les phrases citées par Sandfeld-Olsen, *Syntaxe roumaine*, I, 163: *Aceea cîntare cîntă băietul, că s'o auzit răsunetul tocmai la mănăstirea Iniei Diniei* et *Aceea miroznă o făcea, că numai de miroznă păzitorii picau morți*. Dans ces phrases, *aceea* n'est pas mis à la place de *acea*, comme le pensent les auteurs cités, mais bien à la place de *ca aceea*. (Voir ci-dessus les constructions *ca aceea, că*, p. 148)

La construction d'un superlatif avec *ca aceea* a abouti à une espèce d'individualisation, *un vînt ca acela* pouvant être compris comme „un vent comme il n'y en a pas d'autre, seul

de son espèce". C'est ainsi que l'on est arrivé à utiliser le pronom personnel (accompagné parfois de l'adverbe *numai* „seulement“) dans une fonction similaire,

a) comme adjectif:

S'o făcut coalea niște curți, numai ca a lui „Il s'est fait un palais splendide“ (litt. „seulement comme le sien“, Vasiliu, *Povești*, 70).

b) comme adverbe:

Și nu puteau scăpa bieteale mișe din minele noastre, pînă ce nu ne zgîriau și ne stupeau ca pe noi „Et les pauvres chats ne pouvaient se tirer de nos mains, tant qu'ils ne nous égratignaient et nous crachaient au visage affreusement“ (litt. „comme nous“, Creangă, *Op. compl.* éd., Minerva, 1909, p. 47).

... *trîntește baba în mijlocul casei, și-o frămîntă cu picioarele, și o ghigosește ca pe dînsa* „elle renverse la vieille au milieu de la chambre, la foule au pieds et la pétrit affreusement“ (Creangă, op. cit., 172-173).

Dacă vede voinicul — lupul — cum îi treaba, îi mai batjocorește numai ca pe dînșii și apoi se duce în sat „Le vaillant — le loup —, voyant la situation, les gronde terriblement, après quoi il rentre dans le village“ (Vasiliu, *Povești*, 152).

III. LE DATIF EN FONCTION DE LOCATIF

La construction du type *a rămînea locului* „rester sur place“ a été considérée comme représentant une particularité syntaxique du mot *loc* „lieu, place“. Par exemple Tiktin, dans son dictionnaire, attribue une place spéciale à l'expression *locului*; la *Syntaxe roumaine* de Sandfeld-Olsen (I, 76), en ajoutant un exemple parallèle, dit: „Le génitif-datif *locului* s'emploie adverbiallement au sens de „sur place“... De même *pămîntului*, dans la locution *lipit pămîntului*.“

L'explication de cette fonction syntaxique, qui est bien plus répandue qu'il ne ressort des études citées, n'a pas encore été donnée, pour autant que je sache. Depuis Meyer-Lübke, qui, dans sa *Syntaxe* (*Gramm. I, rom.*, III, 52) écrivait: „On s'explique difficilement *stete locului* („il resta en place“), *lăsa*

locului („laisser en place“), jusqu'à présent le problème est resté sans solution. M. Tagliavini, qui dans la dernière édition de sa *Grammaire roumaine* (*Rum. Konv.-Gramm.*, Heidelberg, 1938, p. 378) traite cette construction au chapitre „Génitif“, ne justifie pas cette place: „Le génitif adverbial est rarement employé en roumain. On ne connaît que l'emploi adverbial du génitif de *loc* „place“ au sens de „sur place.“ (Du reste Meyer-Lübke lui aussi a songé à une construction du génitif dans *acolo locului*, qui „rappelle le latin *ibi loci*“ (loc. cit.), en pensant à tort qu'il s'agit d'autre chose que *acolo*, *locului*, où *locului* est en apposition.)

Dans ce qui suit, je montrerai d'abord que la construction n'est limitée qu'en apparence à *locului*, qui, il est vrai, dans les dictionnaires et dans les grammaires, figure dans la majorité des exemples.

Sărăcia rămase locului, unde căzuse (Ispirescu).

Cizmarul stete o clipă locului din cusut (Gorun).

Intrebă dacă este bine s'o ia, ori s'o lase locului (Ispirescu).

Odată încremenește locului (Făt-Frumos).

Copilul rămăsese pironit locului (Rebreanu).

Rușinea îl ținutise locului (Rebreanu).

Impietri acolo locului (Ispirescu).

Les exemples qui précèdent sont tous empruntés à Sandfeld-Olsen, loc. cit. J'en ajoute d'autres:

Iar noi locului ne ținem (Eminescu, *Revedere*).

Margot nu ședea locului (Brăescu, *Rev. Fund. Reg.*, févr. 1940, p. 256).

Imul cu florile mari... se seamănă de preferință locului în Aprilie (Datculescu, *Horticultura*, ap. Tiktin, s. v. loc).

Mais si les constructions avec *locului* sont les plus fréquentes, nous n'avons pas le droit de négliger celles où paraissent d'autres substantifs:

Așterne-te drumului

Ca și iarba câmpului

La suflarea vîntului.

(Alecsandri, *Poezii populare*, 74)

Și pe cal turbat sărea,
Și s'așternea drumului
Ca și pana vîntului.

(Pompiliu, apud DA, s. v. așterne)

Iară ergheliile
Petreceau cîmpiile
Și de-alungul riurilor
S'așterneau pustiurilor.

(Eminescu, Lit. pop., 123)

Fug caii duși de spaimă și vîntului s'aștern

(Eminescu, Strigoi)

...Pină ce-așterne
Cîmpului¹ șapte din cerbi...

(Coșbuc, Aeneis, I, 192-193)

Indrugînd mai una mai alta, să le treacă vremea lipite pămîntului (Delavrancea, Sult., ap. Tiktin, s. v. lipi).

Acum era lipit pămîntului și trăia de azi pe mîine (Xenopol, Brazi, ap. Tiktin, ibid.).

Aceștia erau Țiganii mîndăstirești, legați pămîntului (Gala Galaction, Țiganii).

Vînătorii au trîntit pămîntului pe amîndoi Turcii (Coșbuc, Povestea unei coroane de oțel).

Une catégorie à part est formée par les constructions avec les verbes *a se duce*, *a se lăsa*:

S'ar duce vînturilor (Rev. Fund. Reg., oct. 1937, p. 54).

A se duce dracului² (juron familial).

¹ L'original latin a lui aussi le datif *humo*.

² Cette expression appartient certainement ici, et il ne faut pas sous-entendre *de pomână*, comme le voulait M. Pușcariu, DR., VI, 492, n. 2. (*du-te de pomână dracului*), et cela d'autant plus que l'on ne peut dire *a se duce de pomână*; par conséquent c'est *de pomână* qui est régi par *dracului* (cf. *S'a dus dracului de pomână, împuînd pămîntul, Pamfile, Graiul vremurilor*, 61).

Nu ne lasă ispitei (Rădulescu-Codin, Ghiță Bondoc, 64).
Dacă s'au lăsat zburdălniciei lor... (Ispirescu, ap. Tiktin, s. v. lăsa).

Lasă-te farmecului de a dormi (Zamfirescu, ap. Tiktin, ibid.).
Să-l lase necazurilor și gîndurilor lui (Rădulescu-Niger, ap. Tiktin, ibid.).

Ces exemples montrent que *loc* n'est pas le seul mot qui se prête à la construction qui nous occupe ici, mais aussi *pămînt* „terre“, *drum* „chemin“, *vînt* „vent“, *cîmp* „champs“, *drac* „diable“, *pustiu* „désert“, etc. Ce qui nous conduit à la conclusion que cette construction n'est pas en fonction de son objet, mais bien de son verbe. En effet, nous avons affaire aux verbes *a rămînea* „rester“, *a sta* „rester“, *a (se) lăsa* „(se) laisser“, *a încremeni* „rester immobile“, *a pironi* et *a țintui* (même sens), *a semăna* „semer“, *a se ține* „se tenir“, *a șede* „rester assis“, *a se așterne* „s'étendre (se mettre ventre à terre)“, *a lega* „attacher“, *a se duce* „s'en aller“, *a lipi* „coller“, etc., qui exigent un complément circonstanciel de lieu. Par conséquent, *locului*, etc. sont des locatifs.

En ce qui concerne le cas, avons-nous à faire à un génitif, ou bien à un datif? Étant donné que ces verbes se construisent ailleurs avec des prépositions de lieu qui peuvent être employées aussi pour exprimer le datif, notamment la préposition *la*, il est hors de doute que *locului*, etc. sont des datifs. On peut dire par exemple aussi bien *lasă-l dracului* que *lasă-l la dracu* (Adam, *Pe lingă vatră*, 209); *lasă-l ciorilor* et *lasă-le la cioarele* (et même *mai bine-i lasă 'n cioare*, Reteganu, ap. DA., s. v. *cioară*); *să-i ducă înscrisul fetei* et *să-i ducă înscrisul la fată* (Vasiliu, *Povești*, 21); *aruncă păsărilor grăunțe* et *la păsări le aruncă* (Șez., XIII, 120). Cf. aussi *să ne așternem la drum* (Caraiuan, *La șezătoare*, 91), en face de *a se așterne drumului*; *se lipi la pămînt* (Sadoveanu, ap. DA. s. v. *bate*) à côté de *a se lipi pămîntului*; *a trînti la pămînt* (Tiktin, s. v. *trînti*) et *a trînti pămîntului*.

On trouve ailleurs des faits analogues, voir par exemple pour le grec Brugmann-Thumb, *Griechische Gramm.*, 4^e éd., 464.

IV. *Cu tot* „AVEC”

Dans *Linguistique balkanique*, 120, M. Sandfeld a démontré l'origine balkanique du tour *cu tot* „avec”: bg. de Macédoine *pojde so se ofčarot* „il est arrivé avec le berger”, alb. *me gjithë të shoqën* „avec sa femme”, macédo-roum. *le bǎgǎ n casǎ cu tut cǎpitanlu* „il les mit dans la maison avec le chef des brigands”¹. Mais si l'expression macédo-roumaine est expliquée par les formes balkaniques, M. Sandfeld n'a pas donné d'explication pour le tour daco-roumain *cu... cu tot* qu'il cite aussi. La *Syntaxe roumaine* de Sandfeld-Olsen (I, 206), où l'on étudie les faits du daco-roumain, enregistre, elle aussi, cette construction à côté de la variante *cu tot cu...* „La construction primitive — disent les auteurs — semble être *cu tot* + subst.”, qu'atteste le macédo-roumain.

En voici quelques exemples:

Ș'apoi de-acolea, s'o pornit cu alai cu tot spre curtea 'mpǎrâtească (Vasiliu, *Povești*, 60) „Et de là, il s'est mis en route, avec le cortège, vers la cour impériale”.

Sǎ te duci, zmeoaică, în drumul tău, și tu, drǎcoaică, cu băiet cu tot, în drumul tău (Id., *ibid.*, 36) „avec l'enfant”.

Aș dori din piept să-mi scot

Inima cu dor cu tot

(C. Scrob, *Poezii*)

„... mon cœur et son tourment avec”.

Iar niște lapte bătut ce mai rămăsese, fratele fetei l-a aruncat și pe ala afară cu putinei cu tot „... ensemble avec la baratte” (Dumitrașcu, *Din Boureni*, 15).

Istoria minunatului Piticot de un cot cu barbă cu tot (titre d'un livre paru à Brașov en 1888).

... și se mutase la loc, cu Mihai cu tot (L. Demetrius, *Rev. Fund. Reg.*, févr. 1940, p. 304).

¹ M. L. Spitzer relève pourtant des tours parallèles romans: sarde *cun totu*, it. dial. *con tutto*, à propos du cat. *y tot* (*Aufsätze*, 255-256 n., 260, 262).

Je crois voir dans cette construction un vieux procédé syntaxique roumain, notamment la répétition de la préposition à côté d'un substantif accompagné d'un déterminatif. Le fait est connu dans les textes du XVI^e s. (v. Densusianu, *H. L. r.*, II, 407), mais il est très fréquent dans les textes du XVII^e s. Je cite spécialement Varlaam (*Cazania*):

de semenția ta de toată (II, 108^r)

de alte pohte reale de toate (35^r)

de acialea de toate (36^r)

de altă de ceva (64^r)

de amîndoaă de-aciaștia (II, 113^r)

de alți de mulți (68^r)

din tot din cât are (5^r)

pentr' aceaștia pentru toate (II, 77^r)

pre aceștia pre toți (II, 114^r)

întru noi întru oameni (II, 9^r)

într' alte păcate în toate (11^v: cf. *in zilele in acealea*, Dosoftei, ap. Hasdeu, *Cuvente*, II, 8)

cu trup cu tot (II, 108^v)

cu toți cu noi (297^v), au lieu de *cu noi cu toți*. Cf.

le même tour dans: *I-o tăiet capul și l-o dat cu tăt cu trup supt pod*, Vasiliu, *Povești*, 23; *Nu erau towardși numai la biserică, ci, cu tot cu dascălul Luca, erau și mușteriii lui Moș Precu*, Sadoveanu, ap. Tiktin, s. v. *tot*; *Veniți cu tot cu nevestele dumneavoastră*, Id., *Baltagul*, 254; *Lipan, fiind ameșit de băutură, a nimerit noaptea cu tot cu cal, în ripă*, Id., *ibid.*, 269; de même dans la locution moldave *cu toate cu acelea* (roum. commun *cu toate acelea* „pourtant”): *cu tăte cu-acelea, de nu vinem eu la fîntînă să beu apă, aici aveau să-i putrezască ciolanele*, Vasiliu, *Povești*, 161.

La construction s'est maintenue uniquement dans le tour *cu... cu tot*, à cause de la valeur expressive que ce tour a acquise.

J. BYCK

MÉLANGES

ADDITION À *vine el tata* (BL, VI, 239 s.)

I

La „Note de syntaxe néo-hellénique“ que vient de publier M. A. Mirambel dans „Mélanges Boisacq“ (tome VI de l'*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, VI, Bruxelles, 1938, p. 155 s.) vient utilement compléter les résultats des investigations de M. Harri Meier sur l'ordre PS et SP en espagnol et les miens sur le même phénomène en roumain. M. Mirambel se refuse, comme ses confrères romanisants, à reconnaître l'„inversion“ ou la „mise en relief“ dans l'ordre PS et fait dépendre PS ou SP (je néglige ici la troisième possibilité en néo-grec, de mettre l'aoriste à la fin de la phrase, qui relève de raisons rythmiques et sémantiques, selon M. M.) de la „valeur interne“ de la forme verbale. M. M. formule certaines règles que je répète brièvement:

A. Le verbe précède le sujet:

1. s'il exprime un mouvement: *τρέχουν τα παιδιά* „les enfants courent“;

2. s'il exprime un état, avec un sujet déterminé par d'autres termes: *βρίσκονται τώρα όλοι στριμωγμένοι* „ils se trouvent maintenant tous entassés“;

3. s'il est de forme médio-passive avec le sens d'un passif: *ἀκούγεται χτύπος στην πόρτα* „un frapement à la porte extérieure est entendu“.

B. Le verbe suit le sujet:

1. s'il exprime un état, sans sujet déterminé: *όλοι στέκονται εδώ* „tous se tiennent ici“;

2. s'il implique une valeur réfléchie: *ο άντρας βρίσκεται στην Αθήνα* „le mari se trouve à Athènes“ (mais *βρέθηκε κάποιος να το πει* „il s'est trouvé quelqu'un pour le dire“);

3. quand le verbe „être“ marque une simple relation entre S et P: *όλοι είχαν προθυμοί* „tous étaient empressés“ (mais „être“ précède au sens „il existe“, „il est“¹: *είναι ένα μεγάλο σπίτι* „il y a une grande maison“, *είναι η πρώτη φορά που έρχονται* „c'est la première fois qu'il vient“, *είχαν ο δάσκαλος* „il y avait le maître“, par opposition à *ο δάσκαλος είχαν* „c'était le maître“;

4. si le verbe se trouve coordonné à un autre verbe: *ο καιρός αρχίζει και χαλνάει* „le temps commence à se gâter“.

Je crois que les catégories établies par M. M. gagneraient beaucoup en clarté si les deux séries de cas étaient synthétisées et si l'antithèse de M. Meier était acceptée aussi pour le néo-grec: PS dénote *Geschehen* (le devenir pur, l'événement), SP *Personenhandlung* (activité de l'agent représenté comme indépendant de l'action qu'il déclenche). Le principe de la volonté réfléchie implique l'ordre SP; PS suit plutôt le rythme „phénoménique“ du devenir.

A 1) répond à *salio Preciosa* (verbes de mouvement).

A 3) est le pur énoncement du devenir („on entend“). B 2): *ο άντρας βρίσκεται στην Αθήνα*, au contraire, sépare d'une façon réfléchie l'homme de l'état où il se trouve; *βρέθηκε κάποιος να το πει* est phénoménique: „il s'est trouvé...“ = „il est apparu un homme...“. B 3) avec „être“ copule est le type de la phrase réfléchie („normale“, selon la logique à base

¹ La prophétie homérique *ἔσσειται ἡμᾶς* semble déjà annoncer le même ordre PS pour „être“, verbe dénotant l'existence: la traduction allemande *kommen wird der Tag* substitue un verbe plus fort.

linguistique indo-européenne), où l'esprit du sujet parlant identifie deux termes: *ὅλοι εἶτανε πρόθυμοι; ὁ δάσκαλος εἶτανε* „le maître était là“ > „c'était le maître“ est une identification, mais *εἶτανε ὁ δάσκαλος* fait lentement émerger le maître du devenir; les phrases avec „il y a“ sont phénoméniques; dans *εἶναι ἡ πρώτη φορά...* il est peut-être par trop mécanique de dire que „le sujet se trouve déterminé par une proposition relative“; ici, vraiment, le sujet est mis en relief, comme en français, par *c'est... que*: on dirait de même en espagnol *es la primera vez que...*, un phénomène jusqu'ici unique se développe. B 4) énonçant une action composite („commencer à faire quelque chose, que d'ailleurs le néo-grec décompose en deux temps), se range du côté „réfléchi“.

Reste encore à discuter l'opposition de A 2) et de B 1): *βρίσκονται τώρα ὅλοι σπριμωγμένοι — ὅλοι στέκονται ἐδῶ*; la „détermination du sujet par d'autres termes“ développe graduellement l'image entière: il y a d'abord le récit du devenir ou événement *βρίσκονται*, puis l'image gagne en précision et en ampleur. Ce n'est donc pas la présence de la détermination qui conditionne PS, mais le désir du sujet parlant de dépeindre un devenir dévoile graduellement tout ce qui est impliqué dans ce devenir: la situation se développe devant nous (cf. l'autre exemple de M. M., avec encore plus de déterminations: *μείνανε οἱ δύο κάμποσο ἀμίλητοι, κοιτάζοντες ὁ ἕνας τὸν ἄλλον* „tous deux demeurèrent [litt. il demeura tous deux¹] quelque peu silencieux, se regardant l'un l'autre“)². Au contraire, *ὅλοι*

¹ Sur le *σχῆμα πρῶτον* (cf. fr. *il arrive deux étrangers*) comp. en dernier lieu E. Fraenkel, *Rev. d. ét. indo-eur.*, II, 3. Seulement, il me paraît trop simpliste d'expliquer la 3^e pers. du sing. devant le pluriel du nom uniquement par le manque d'orientation de l'individu parlant au sujet de la phrase qu'il doit former: ce n'est pas de l'impuissance, mais de la volonté de n'exprimer que le rudiment, la forme-type du verbe, que dérive la préférence de la 3^e pers. du singulier: *il arrive* est pour ainsi dire l'idée d'arriver + un minimum de flexion. La force verbale pure est ainsi accentuée et par la réduction flexionnelle, et par l'ordre PS.

² On pourrait dire aussi qu'en vue de l'effort nécessaire à développer, les détails impliqués dans l'événement l'individu parlant éjacule d'abord

στέκονται ἐδῶ envisage l'activité d'agents présents dès le début de l'énoncé.

Je me demande quelle est la place du verbe quand des êtres humains, abdiquant leur volonté, sont introduits au passif — je suppose, d'après l'analogie espagnole, que, si la théorie s'applique aussi au néo-grec, l'ordre usuel y devrait être PS? M. Mirambel ne donne que des exemples avec des choses comme sujets (A 3).

Les cas énumérés aux p. 156-157 sont aussi instructifs: *δὲ φώναξα ἐγώ, ἐκεῖνος φώναξε* „ce n'est pas moi qui ai appelé, c'est lui qui a appelé“. Dans le premier membre de phrase, l'individu parlant est encore sous l'emprise directe de l'événement: il n'y a pas eu d'appel (par „moi“, qui n'est pas mis en tête, parce qu'englobé dans le devenir nié), le devenir prime encore; un peu plus tard on raisonnera l'événement et on distinguera plus clairement les responsabilités: „c'est lui qui a appelé“. Donc: *δὲ φώναξα' ἐγώ*, mais *ἐκεῖνος / φώναξε*. Dans *ὅταν ἦρθε φώναξαν ὅλοι*, „quand il arriva, tous crièrent“, nous traduirions plutôt à la façon „impressionniste“: „quand il arriva, des cris de tout le monde l“, ce sont les cris qui sont envisagés, non pas les vociférateurs; le français n'est pas habitué à produire des effets aussi „criards“ avec le verbe à l'intérieur d'une période

le verbe, quitte à élaborer ensuite les déterminations se groupant autour du verbe. C'est bien ici le cas de dire que la mise en tête du verbe n'équivaut pas à une mise en relief, puisque, précisément par l'attente du sujet après que le verbe a été prononcé, notre attention se tourne vers la situation de *δύο*. Tout lecteur de Proust se rappelle des passages où, stimulé par une longue attente, il n'arrive qu'après de longues énumérations ou parenthèses à l'entrée glorieuse de l'„agent“: qu'on veuille se reporter à mon article dans *Stilstudien*, II, 373 pour des passages comme celui de „Du côté de chez Swann“, II, 182, où un *je voyais* ne trouve sa solution ultime, le régime qui est la chose la plus importante, une *incomparable victoria* („au fond de laquelle reposait M-me Swann“, la véritable protagoniste), qu'après 11 lignes, qui nous préparent à son apparition par des appositions majestueuses comme: „image pour moi d'un prestige royal“, des participes nous faisant prévoir, par leur genre féminin, „quelque chose de féminin“ („emportée par le vol de deux chevaux ardents“), etc.

(„*quand il arriva, *crièrent tous*“ serait impossible). La phrase *πῆλας κάποιος* „quelqu'un est passé“ a un sujet plutôt estompé, parce qu'indéfini, donc le devenir prime. *τότε εἶπε ὁ πατέρας* correspond au fr. *aussi (peut-être) vient-il*, avec l'„inversion“ après un adverbe initial: si Boileau avait dit *Enfin vint Malherbe*..., il nous aurait fait assister à l'éclosion (naturelle) du phénomène Malherbe (peut-être dans une série d'„arriveurs“), par *Enfin Malherbe vint*¹ le caractère volontaire et pour ainsi dire réfléchi de cette „arrivée“ du classique, qui met fin à une période de désagrégation poétique, est dûment souligné.

Je suis bien d'accord avec M. Mirambel quand il déclare que le verbe en néo-hellénique est un „élément par rapport auquel les autres termes de la proposition s'ordonnent et se groupent“. Le verbe est dans une situation qu'on appellerait en anglais *pivotal*. C'est d'autre part par le groupement des autres termes de la proposition que se décide la question de savoir s'il y aura le récit du devenir (phénoménique), ou l'énoncé de l'activité en tant que conditionnée par un agent. Ce dernier donne une interprétation plutôt anthropomorphique, réfléchie, volontaire — la volonté et la réflexion étant l'apanage de l'homme, alors que la nature ne nous présente que le phénomène brut, sans interprétation de sa part. Les grammaires qui donnent plus d'importance au type SP sont anthropomorphistes —, on le savait de reste.

Les recherches de M. Mirambel sur le néo-grec me semblent élargir l'aire linguistique où la „loi de H. Meier“ prévaut et m'apparaissent aussi, grâce à cette loi, sous un jour nouveau. Ce sera aux grécisants de ratifier ou d'infirmer mes conclusions.

¹ Boileau n'aurait probablement pas pu dire *Enfin venait Malherbe*, parce que l'imparfait descriptif aurait juré avec le phénomène volontaire de l'apparition de l'astre nouveau: l'inversion nous fait attendre quelque chose de rare et de jamais vu. De même, on ne pourrait pas dire en anglais *there were standing the boys at the corner*: l'état durable se refuse à la dramatisation par l'inversion.

II.

Dans mon article précédent (*BL*, VI, 245) j'ai relevé que le substantif, dans ce type de phrases, *vine el tata*, où l'on a plutôt vu un pronom explétif, était en vérité une sorte de support destiné à soutenir le sujet de la phrase, qui est relégué à l'arrière-plan par le verbe énonçant l'action, jugée capitale par l'individu parlant. M. Byck avait déjà relevé le parallélisme de ... *el tata* et de *noi (voi) băieți*. Les cas français (tirés de romans de Céline) d'anticipation du pronom avant le substantif qu'il est censé représenter sont en ceci différents du fait roumain, que cette langue-là ne connaît pas en principe la jonction immédiate du pronom et du substantif correspondant; le français ne peut pas dire non plus **toi fou!*, comme les langues germaniques (all. *du Schelm*, angl. *you fool*, suéd. *du skälm*), mais doit dire *fou que tu es*, au contraire des autres langues romanes (it. *caro lei*, etc.). De même, au roumain *noi (voi) băieți* correspond le fr. *nous (vous) autres garçons*; à l'ital. *povera me*, le fr. régional *pauvre de moi* (d'ailleurs, ici, parallèle au roumain *săracul de mine*, à l'esp. *pobre de mí*). Pourquoi le français ne connaît-il pas, seul parmi les langues romanes, la juxtaposition **toi fou, *nous garçons *pauvre moi*? Est-ce parce que le pronom absolu, en tant qu'opposé aux formes conjointes (*moi-je*, etc.), a tellement plus de force substantivale qu'il ne peut tolérer d'empiétements sur son domaine? *Fou que tu es, pauvre de moi* évitent le choc de deux substantifs, dont l'un est relégué dans l'incidence ou dans une locution attributive; dans *nous autres garçons* l'adjectif *autres* sert de tampon (cf. l'esp. *nosotros los Españoles*); le type *nous, Français*, qui se trouve à côté de *nous autres Français*, contient un *Français* nettement appositionnel, par conséquent subordonné. Le roumain ne semble pas connaître ces entraves. Je crois que *noi (voi) băieți* a précédé ... *el tata*, parce que le renforcement du pronom par le substantif y est dû à une idée de solidarité, alors que *el* n'a pas eu, à l'origine, besoin d'un

² D'ailleurs, j'ai lu un exemple du type de *pauvre moi* dans J. Romain, *Les hommes de bonne volonté*, sans avoir noté le passage.

étaient: une phrase indiquant „nous qui formons (vous qui formez) un groupe“ ne contenait rien d'explétif.

Le fr. populaire connaît un *eux-autres*, attesté plus tard et moins grammaticalisé que *nous autres*, *vous autres*: c'est que la solidarité a davantage besoin d'être exprimée par des allocuteurs ou des „allocutés“ que par des „délocutés“ (pour employer la nomenclature de Damourette-Pichon). Ce pluriel inclusif (ou plutôt: délimitatif) est grammaticalisé aussi en espagnol seulement pour la 1^e et 2^e personne: *nosotros*, *vosotros* (Dieu et le roi n'ayant pas besoin d'être solidaires, conservent l'allocution par *vos*): il n'y a pas de **ellos otros*¹. Mais voilà que l'anglais américain (et d'ailleurs irlandais) a singulièrement développé précisément la sphère de „eux-autres“, au détriment du pronom démonstratif: au lieu de *these (those) boys* „ces garçons“, on dit en effet *them boys* „eux les gars“ dans le parler vulgaire, la vulgarité se trahissant déjà dans le *them* au lieu de *they* (*it's them* correspondant à un *me* moins choquant dans *it's me* „c'est moi“, au lieu de *it is I*). Je suppose que, d'après *we boys* „nous autres garçons“ (et vulgairement *us boys*) et *you boys* „vous autres garçons“, un *them boys* était à l'origine formé au sens de „eux autres garçons“, „eux les gars“, avec cette nuance de la solidarité du groupe, et que cette expression a évincé *these (those) boys* précisément à cause de cette nuance: les démonstratifs ne donnaient pas autant l'idée de l'unité du groupe des „copains“ et le caractère familier de *them boys* s'expliquera par cette nuance (encore intensifiée par le vulgaire *them*). L'idée de proximité ou d'éloignement exprimée par *these* et *those* („ceux-ci“, „ceux-là“) est introduite après coup dans la nouvelle tournure: *them here boys* „ces garçons-ci“, *them there boys* „ces garçons-là“. Plus tard, on aura aussi, *them (here, there)*, au sens démonstratif, avec des noms de choses: *them things* „ces choses“, où la notion de solidarité était moins nécessaire.

¹ Peut-être que la formule bien connue *los Españoles somos hermanos* „nous autres Espagnols“ contribuait à la généralisation de l'inclusif *nosotros* pour *nos*; le verbe suffit à rendre l'idée de solidarité (cf. *somos hermanos*).

On pourrait se demander si *vine el tata* ne pourrait pas un jour se développer comme l'anglais et signifier „il vient ce père“, „ce père vient“.

Le pronom personnel est de toute façon plus familier que le démonstratif: celui-ci „montre“, par conséquent l'individu parlant se prend la peine de „se mettre dans les draps“ de l'interlocuteur et de considérer son état de connaissances — le pronom personnel mentionne quelque chose ou quelqu'un supposé connu à l'interlocuteur. C'est précisément cette espèce de façon cavalière de traiter l'interlocuteur, en admettant connu ce que bon nous semble, qui s'est fait remarquer dans les phrases roumaines et françaises citées. De même, dans le *them boys* de l'anglais américain il y a l'attitude nonchalante qui, pour ainsi dire, est trop commode pour lever le doigt et „montrer“ (c'est la même attitude nonchalante qui aime à déprécier les personnages dont on parle: *these folks*, *these fellows* ou *guys*, *this chap*, que le français ne peut traduire que par *ce(s) type(s)*). L'ironie de ces attitudes linguistiques, c'est que l'„attitude“ est vite déjouée par l'histoire: elle disparaît par la grammaticalisation; le tour *them boys* est aujourd'hui aussi démonstratif que *these boys*, qu'il veut remplacer. La langue va au bout de l'idée de l'individu parlant, en passant par-dessus ses attitudes. On connaît le même développement pour les euphémismes ou cacophémismes qui ne le sont plus.

The Johns Hopkins University
Baltimore (Md.), U.S.A.

LEO SPITZER

ALTERNANCE VOCALIQUE ET DÉSINENCE

La III^e personne du singulier, au subjonctif présent, du verbe *a posedă* „posséder“ est, pour la plupart des Roumains, *să poseadă*, mais *să posedă* paraît aussi parfois. Il s'agit d'un conflit entre l'alternance vocalique et la désinence.

A posedă este un verbe de I^{er} conjugaison. Comme tel, il devrait être conjugué suivant l'un des deux modèles suivants:

Indicatif *laudă*, subjonctif *să laude*

Indicatif *urmează*, subjonctif *să urmeze*.

À la première catégorie appartiennent surtout les verbes anciens d'origine latine, tandis que la seconde catégorie comprend des emprunts, des créations nouvelles et des verbes anciens à flexion modifiée par l'analogie (par exemple *lucra* < lat. *lucrare* : anc. *lucră*, *să lucre*, mod. *lucrează*, *să lucreze*). *A poseda*, en tant que néologisme, devait entrer dans la catégorie de *urma*. Mais on savait qu'en latin *posideo* appartenait à la II^e conjugaison, et on a voulu le marquer en roumain (voir pour d'autres exemples du même type, I. Iordan, *Bul. Philippide*, II, 97), aussi a-t-on fait le présent *posedă*, sans suffixe, comparable à *laudă*.

Mais dans la langue, „tout se tient”. Un accroc apporté à un certain point du système amène des bouleversements sur d'autres points. Le subjonctif de *poseda* ressent le contre-coup de l'irrégularité admise à l'indicatif, et il influera peut-être à son tour sur le subjonctif d'autres verbes.

La III^e personne du subjonctif en roumain diffère, par la désinence, de celle de l'indicatif : là où l'indicatif a *ă*, le subjonctif a *e*, et inversement (*el laudă*, *el să laude* ; *el vede*, *el să vadă* ; *el merge*, *el să meargă* ; *el doarme*, *el să doarmă*, ce qui concorde avec le système latin : *laudat*, *laudet* ; *videt*, *videat* ; *mergit*, *mergat* ; *dormit*, *dormiat*). Par conséquent, le subjonctif normal de *posedă* est *să posede*.

Il y a pourtant un autre élément encore dont il faut tenir compte : les verbes qui ont un *e* dans le thème changent cet *e* en *ea* à la III^e personne du subjonctif (indicatif *merge*, subjonctif *să meargă*), tandis que ceux qui ont un *ea* dans le thème changent cette diphtongue en *e* (indicatif *leagă*, subjonctif *să lege*). C'est encore une influence, indirecte cette fois-ci, de l'ordre de choses latin : à date ancienne, ces verbes avaient, à la III^e personne, *ea*, tant à l'indicatif qu'au subjonctif. La diphtongue a été réduite à *e* devant un *e* de la syllabe suivante. Et puisqu'il y a une alternance *e/ă* dans la désinence entre l'indicatif et le subjonctif, il y aura de même une alternance *e/ea* dans le thème. *Poseda* doit lui aussi se soumettre

à cette alternance. Régulièrement, il devrait avoir l'indicatif avec *ea* (**poseaddă*), puisque la diphtongue s'est conservée devant *ă* de la syllabe suivante. Mais au moment où ce verbe a été emprunté, la diphtongaison ne se produisait plus, c'est pourquoi tout le monde dit *posedă*. Par contre, l'alternance vocalique qui distingue le thème de l'indicatif de celui du subjonctif, ayant reçu un caractère morphologique, continue à être en vigueur. Et du moment que *poseda* a un *e* à l'indicatif, on fait le subjonctif avec *ea*, *să poseaddă*, en sacrifiant la désinence régulière *e*. Le sentiment de l'alternance dans le thème semble être plus fort que le sentiment de l'alternance dans la désinence.

ALTERNANCE VOCALIQUE PROVOQUÉE PAR LA DÉRIVATION

Dans un article publié dans *Homenaje a Menéndez Pidal*, III, 263 s. et reproduit dans *Études*, 297 s., M. S. Pușcariu étudie les „Dérivés par suffixes de la forme du pluriel du radical” (il est regrettable que cet article nous ait échappé, à M. Byck et à moi-même, lorsque nous avons étudié l'influence du pluriel sur le singulier, *BL*, I, 14 s.). M. Pușcariu montre que le thème est souvent modifié au moment de l'adjonction d'un suffixe, de telle manière que l'on pourrait croire à un dérivé tiré du pluriel, mais en réalité il s'agit d'autre chose : sous l'influence des dérivés formés à l'aide de suffixes qui attaquent la consonne finale du thème, on est arrivé à l'idée inconsciente que cette consonne doit changer dès qu'on ajoute un suffixe, quel qu'il soit. Par exemple le diminutif de *băiat* „garçon” est *băieșel*, forme régulière, puisque *y* dégagé par *e* bref latin devait transformer *t* en *f* ; par contre, si du même thème nous formons un diminutif en *-aș*, *t* devrait rester inchangé, puisque *a* n'attaque jamais la consonne antérieure. La forme roumaine est pourtant *băieșăș*, car on a senti que la forme du thème doit être *băieș-* si l'on ajoute un suffixe.

Quelque chose d'analogue se passe pour les voyelles. Normalement le roumain ne connaît les voyelles *a* et *o* et les diphtongues *ea*, *ia*, *oa* que sous l'accent : dès que l'accent se

déplace, on trouve à la place des phonèmes cités *d*, *u*, *e*, *ie*, *u* (*o*). Par exemple: *casă* „maison“, *căsuță* „maisonnette“; *soră* „sœur“, *surioară* „petite sœur“; *seară* „soir“, *însera* „tomber (en parlant du soir)“; *viață* „vie“, *viețuitor* „être animé“; *oală* „pot“, *olar* „potier“, *ulciță* „cruchon“. Comme les dérivés sont presque toujours accentués sur le suffixe, cela a pu faire naître l'idée que l'alternance vocalique était causée par la suffixation. Si maintenant il y a des mots où paraissent *a*, *o*, *ea*, *ia*, *oa* inaccentués (il est inutile d'examiner ici les raisons de ces exceptions, qui sont assez nombreuses), il peut arriver que le vocalisme soit tout de même changé lorsqu'on ajoute un suffixe. En voici des exemples.

Les habitants de la ville de *Bacău* sont appelés *Bacăni* ou *Băcăni*, ceux de *Târlău*, *Târlăni* (v. Pușcariu, *Études*, 303); le diminutif du nom de femme *Maria* est, en Moldavie, *Mărioara* ou *Măriuța* (ailleurs *Marioara* et *Mariuța*); la danse „cracovienne“ s'appelle *crăcănuța* (le nom de la ville est *Crăciun*); le diminutif de *găvanos* „pot“ est, en Moldavie, *găvănoșel*; le diminutif de *geamantan* „valise“ est, en Moldavie également, *gemăntănaș*; *ceaun* „chaudron“, *ceunar* „fabricant de chaudrons“; *gealău* „rabot“, *gelui* „raboter“; *iatac* „chambre à coucher“, diminutifs: *ietăcel*, *ietăcuț*, etc.

ROUM. *ia* ET *ea* — PHONOLOGIQUEMENT IDENTIQUES?

Tout d'abord, une question de principe: *ea* constitue-t-il en roumain un phonème? Nous avons — M. Rosetti et moi-même — résolu cette question dans le sens de l'affirmative, *BL*, VI, 11; l'article de M. A. Martinet, publié depuis (*Acta Linguistica*, I, 94 s.) vient modifier les données du problème: les diphtongues *ea* et *oa* ne sont pas des réalisations monophonématiques en roumain, puisque, dans des mots comme *treacă*, *seară*, *troacă*, *doar* les différents éléments sont commutables avec d'autres phonèmes ou avec zéro: *treacă*, *tracă*, *tacă*; *seară*, *seră*; *troacă*, *tracă*, *toacă*; *doar*, *dor*. Par contre, *eu* [ew], *ei* [ey], *ou* [ow], *oi* [oy], où nous avons vu des groupes de phonèmes, constituent bien des réalisations monopho-

nématiques, puisque la coupe syllabique peut différencier *ew* et *e-u*, etc. (Martinet, art. cit. 100): *leu* [lew] „lion“, *leu* [le-u] „le lion“; *lei* [ley] „lions“, *lei* [le-i] „les lions“; *bou* [bow] „bœuf“, *bou* [bo-u] „le bœuf“; *boi* [boy] „bœufs“, *boi* [bo-i] „les bœufs“ (*BL*, VI, 9).

Ceci dit, revenons au sujet de la note présente: *ia* [ya] diffère-t-il de *ea*? Il est certain que l'oreille distingue entre les deux, du moins après certaines consonnes. Si un étranger prononce *putya* pour *putea*, on le remarque immédiatement. Il n'en est pas moins vrai que *putya* ne veut pas dire autre chose que *putea*. Il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple de différenciation sémantique à l'aide de l'opposition *ea/ya*. Sur quoi la répartition est-elle donc faite?

Tout d'abord, une question de phonétique historique. À une époque ancienne il n'y avait aucun exemple de *y* après *d*, *t*, *l*, *n*, *s*, *z*, ces consonnes ayant été attaquées et modifiées par *y*, ni après *k*, *g*, *č*, *ğ*, ces consonnes ayant absorbé la semi-voyelle. Les quelques exemples qu'on peut trouver à présent d'une de ces consonnes suivies de *y* sont des acquisitions récentes. D'autre part, la diphtongue *ea* a été généralement monophthonguée en *a*, et elle ne s'est conservée en partie qu'après les consonnes *d*, *t*, *l*, *n*, *s*, *z* (*k*, *g*, *č*, *ğ* ayant, ici aussi, absorbé la première partie de la diphtongue; pour la soi-disant action des labiales sur la diphtongue, cf. *BL*, III, 29 s.). Il s'ensuit donc que *ya* n'était possible qu'après les labiales, les chuintantes, après *r* et *ts*, tandis que *ea* n'était possible qu'après les dentales, et après *l*. La séparation est donc parfaitement nette. Ajoutons que *ea* n'est pas admis à l'initiale absolue (parce que *e* initial s'étant diphtongué, dans les conditions analysées par M. Rosetti, ci-dessus, p. 115, on est arrivé à une triphthongue, *iea*, qui a été résolue par la suppression de la tranche médiane), ni dans les syllabes inaccentuées (ce qui s'explique par les conditions même de formation de la diphtongue). Par contre, *ya* existe à l'initiale et dans les syllabes non accentuées.

En se tenant strictement à ces principes, *ya* et *ea* ne devaient jamais se rencontrer, ils étaient donc phonologiquement

indifférents l'un par rapport à l'autre. Et comme *ea* est un groupe difficile à produire (témoins les étrangers qui ne parviennent presque jamais à se l'assimiler), il est légitime de se demander pourquoi les deux groupes ont été maintenu distincts dans la prononciation.

C'est une question d'alternance morphologique. J'ai déjà montré dans mon article cité du *BL*, III, que si la diphtongue *ea* a été monophthonguée en *a* après n'importe quelle consonne (comme l'avait déjà prouvé M. Rosetti, *Recherches*, 66 s. et 144 s.), la monophthongaison était pourtant conditionnée par l'existence d'une forme alternante où *e* était devenu *d*: le subjonctif *veadă* devient *vadă*, car le participe est *văzută*; le subjonctif *creadă* reste tel quel, le participe étant *crezută*. Un fait du même genre s'est passé pour les diphtongues *ea* et *ya*: *ea* alterne toujours avec *e* (ce qui a empêché la monophthongaison), et *ya* avec *ye*.

Exemples de *ea/e*:

deasă „épaisse“, masculin *des*
peasnă „chanson“, pluriel *pesne*
seacă „sèche“, masculin *sec*
teacă „fourreau“, pluriel *teci*
țeapă „épine“, *îțepe* „piquer“
veac „siècle“, pluriel *veci*
zeamă „jus“, *zemos* „juteux“.

Exemples de *ya/ye*:

miază (*noapte*) „mi (nuit)“, *miez* „milieu“
piață „place“, pluriel *piețe*
piatră „pierre“, pluriel *pietre*
viață „vie“, pluriel *vieți*.

Il est à remarquer, d'abord, que la plupart de ces exemples (de *ya*) ont eu à l'origine une triphthongue au singulier (*yea*); ensuite, que le vocalisme du singulier a parfois influé sur le pluriel, de sorte que nous trouvons également *ya* au pluriel: *fiară* „bête féroce“, pluriel *fiare*; enfin que la présence de *ya* ne dépend pas de l'existence de *ye*: *abia*, *iatagan*,

diavol, etc. le prouvent assez. Comme exemple de mot à diphtongue *ea* entré récemment dans la langue et sans alternance avec *e*, on peut citer *teatru* (*BL*, III, 40).

Le suffixe *-eală*, dont l'étymologie a été discutée *BL*, III, 35 s., a le pluriel *-eli*: *iveală*, *iveli*; *scrobeală*, *scrobeli*; *toropeală*, *toropeli*; là pourtant où le pluriel est en *-ieli*, le singulier est en *-ială*: *obială*, *obieli*; *spoială*, *spoieli*, etc.

J'ai complètement négligé la position après palatale mouillée et mi-occlusive, car la première partie de la diphtongue a été absorbée par la consonne précédente; elle est pourtant marquée dans l'écriture, mais on hésite toujours entre *e* et *i*; après *ț*, *ğ*, on note d'ordinaire *e*: *ceai*, *ceață*, *ceară*, *ranceală*, etc., *geaba*, *gealat*, etc.; après *k'*, par contre, on note *i*: *chiar*, *unchiaș*, *chiașur*, etc.; de même après *g*: *ghiară*, *ghiată*, *ghiață* (mais le *DA* note *gheară*, *gheată*, *gheață*). A remarquer que le pluriel et les dérivés de ces mots sont écrits avec *e* simple: *ghete*, *îngheța*, mais ce n'est qu'une question de graphie, car si *ghe* se lit naturellement *ge*, par contre *gha* serait lu *gza*, il faut donc un *i* pour marquer *g*. Le pluriel ne peut donc pas servir d'argument en faveur de la graphie *ghea*-. On dirait pourtant qu'on s'en est servi pour *lichea* (toujours écrit avec *ea*), pluriel *lichele*.

Il y a des gens (surtout en Moldavie) qui prononcent *fearbă*, *peață*, etc. au lieu de *fiarbă*, *piață*. Mais ils prononcent également *ferbe*, *peți* pour *fierbe*, *pieți*, sous l'influence du préjugé linguistique qui veut que le groupe *ie* soit évité (on y voit à tort un groupe d'origine slave).

Il reste une seule question, celle des syllabes finales. En position finale, *ea* n'a pas été monophthonguée (Rosetti, l. c.), par conséquent nous ne chercherons pas nécessairement une alternance avec *e*. Les exemples de *ea* sont naturellement plus abondants qu'en position intérieure et la notation *ya* est rare (*abia*, prononcé aussi *abea*, sort de *abi* + *a*), sauf après voyelle, où la notation et la prononciation *ya* sont de règle (*nuia*, mais *vergea*, représentant tous les deux lat. *-ella*). Ce qui est plus important à signaler, c'est la présence de *-ea* après n'importe quelle consonne (mais non après voyelle) à l'imparfait des

verbes: *vorbea*, [*zicea*], *pierdea*, *birfea*, [*zbunghia*, *mergea*], *slujea*, *silea*, [*linchea*], *dormea*, *rănea*, *rupea*, *rărea*, *găsea*, *greșea*, *plătea*, *pătea*, *avea*, *păzea* (les formes entre crochets ne contiennent en réalité ni *y*, ni *e*). Il s'agit ici d'un „Systemzwang” qui a imposé partout la même désinence. L'orthographe de l'Académie Roumaine recommande *-ia* à l'imparfait des verbes de IV^e conjugaison (*dormia* etc.), mais c'est là une règle dictée uniquement par souci étymologique et qui ne tient guère compte de la prononciation. Ce qui nous importe ici, c'est que cette extension de l'emploi de *ea* n'a pas amené d'opposition sémantique entre *ea* et *ya*.

Je n'ai trouvé en tout et pour tout que trois ou quatre exemples d'opposition, et qui sont tous discutables.

mea (féminin singulier de l'adjectif possessif à la première personne; masculin: *meu*) et *mia* „agnelle”; mais *mia* n'est guère employé (on dit plutôt *mială*, *mioară*, *mielușea*, etc.) et là où on l'emploie encore (de même qu'à l'époque ancienne), le pronom se prononce également *mia* (masculin *mieu*). Enfin, l'adjectif ne se retrouve jamais isolé: „mienne” se dit *a mea*.

șea „selle” et *și-a* „il s'est”: aucune différence dans la prononciation.

teard „ourdisure” et *tiard* „tiare”; le premier est dialectal (Transylvanie et Bucovine) et il se prononce également *tiard*, le second est savant (et il se prononce aussi en trois syllabes). Les deux mots ne se retrouvent jamais dans la même bouche.

beată „ivre” (féminin; le masculin est *beat*) et *biată* „pauvre” (féminin; le masculin est *biet*); c'est l'exemple le plus sérieux. Encore faut-il remarquer que *biată* ne peut jamais servir de prédicat et qu'il se place toujours devant le substantif, tandis que *beată* ne se place qu'après le substantif. *O biată femeie* „une pauvre femme” et *o femeie beată* „une femme ivre” ne peuvent donc jamais être confondus, même si la diphtongue était identique (voir aussi I. Iordan, *Introducere*, 274, n.).

En conclusion, si *ea* et *ya* sont phonologiquement distincts en roumain, cela n'est pas dû aux oppositions sémantiques, mais bien aux séries d'alternances dont font partie les deux diphtongues.

RÉFLECTIONS ÉTYMOLOGIQUES DUES À L'ÉVOLUTION SÉMANTIQUE

Il arrive souvent que la fusion d'un thème avec un suffixe amène un changement soit dans le thème, soit dans le suffixe. Par exemple le suffixe roumain *-ean* (< v. sl. *-janinā*) devient *-an* lorsque le thème est terminé en *-r*, *-ș* etc. De *țară* „pays, campagne”, on a tiré le dérivé *țăran* „paysan”. J'ai pourtant connu un Roumain de Transylvanie qui s'appelle *Țăreanu*. Ce nom est dérivé de *Țară*, qui pour les Roumains de Transylvanie, avant la guerre de 1916-1918, désignait l'ancien royaume roumain. Si le nom du personnage en question avait respecté les règles de l'évolution phonétique, il serait devenu *Țăranu* (nom qui existe du reste et qui est assez répandu), ce qui aurait été compris comme „Le Paysan”. Pour éviter cette éventualité, on a recouru à la forme primitive du suffixe, connue par les dérivés dont le thème n'était pas terminé en chuintante ou vibrante. On peut avoir ainsi l'impression qu'il s'agit d'un dérivé qui a résisté à l'action d'une loi phonétique.

Le cas contraire peut se présenter aussi: on transporte dans le dérivé le changement qui ne doit avoir lieu régulièrement que dans le mot primaire. *-ll-* latin est devenu en roumain *-l-* (je néglige la position devant *-i-*, qui ne nous intéresse pas ici), sauf devant *-a-* après l'accent: *caballus* > *cal*, *macellarius* > *măcelar*, mais *stella* > *stea* (cf. BL, IV, 46 s.). Mais là-même où *-ll-* a disparu, la conscience de son existence n'a pas été effacée (cf. I. Iordan, *Bul. Philippide*, V, 15), car à côté de la forme sans *-l-* il existait presque toujours des formes de flexion ou des dérivés où *-l-* devait régulièrement se maintenir. Par exemple le pluriel de *stea* est *stele* (cf. BL, IV, 50 s.). À côté de *șea* „selle” < lat. *sella*, il y a un dérivé *înșela* „mettre la selle”; peu importe que ce dernier soit hérité de lat. **in-sellare* (DA, Pușcariu, *Et. Wb.*, 871) ou qu'il ait été fait en roumain sur *șea*. Le roumain connaît encore *înșela* au sens de „tromper” (ce serait le même verbe que „mettre la selle” pour les uns, ou bien un emprunt au sl. *māšela* pour les autres: cela ne fait rien à notre affaire, puisque de toute façon, le sujet

parlant y voit le même mot que „mettre la selle“). À partir d'un certain moment, nous trouvons à côté de *înșela* un nouveau dérivé *înșeua*, qui a été produit par la tendance à éviter la confusion avec *înșela* „tromper“ (Pușcariu, *Études*, 298): le mot a été rapproché de *șea*, dét. *șeaua*, pour montrer qu'il est question de „selle“. Sous l'influence de *înșeua*, on a fabriqué *înșrîua* „mettre le frein“ à côté de *înșrina* „mettre le frein“, mais aussi „maîtriser, réfréner“. Le primitif est *frîu* „frein“ (< lat. *frenum*), avec le pluriel *frîne*, où -n- reparait. Il est possible que l'on ait voulu marquer la différence entre „mettre le frein“ et „réfréner“; mais pour *înșăua* à côté de *înșela* „vêtir d'une cote de mailles“ (de *za*, *zea* „cote de mailles“), qui est très probablement fait sur le même modèle (puisque'il paraît souvent employé à propos de chevaux), il est bien difficile de trouver une différence sémantique. Ajoutons *îngreua* et *îngreuna* „alourdir“ de *greu* „lourd“ (< lat. *gravis*). Le premier est expliqué par le dérivé *greoi* „lourd“, le second par un prétendu lat. vg. **in-grevino* (DA). Si l'on pouvait accepter cette étymologie, il y aurait lieu de rappeler que *îngreuna* a acquis le sens de „rendre gravide“, ce qui expliquerait le besoin de tirer un nouveau dérivé au sens primitif de „alourdir“. Mais **îngrevino* n'est guère convaincant, bien que la formation en roumain de *îngreuna* soit difficilement explicable (Tiktin renvoie à *grăsun* „pourceau“, dont les rapports avec *gras* „gras“ ne sont pourtant pas clairs). Cf. aussi *îngrela*, fait sur le modèle de *înșela*, *înstela*, etc.

En admettant que *înșela* „tromper“ disparaisse et que *înșeua* „mettre la selle“ reste seul, on risquerait de mal interpréter l'écart par rapport aux normes de la dérivation.

Une catégorie un peu différente, consistant à échanger le suffixe. Une femme dit, en parlant de sa fillette: *m'a ajutat femeiuța asta* „j'ai été aidée par cette petite femme“. *Femeiuța* n'existe pas normalement en roumain, le diminutif habituel étant *femeiușcă*; mais ce dernier a aussi un sens péjoratif „petite femme qui sait se débrouiller, petite femme rusée, etc.“. La mère ne pouvait pas l'employer en parlant de sa fille, aussi a-t-elle créé un nouveau dérivé à l'aide d'un autre suffixe.

vre-o EN FONCTION NÉGATIVE

Roum. *vre-o*, *vre-un* a toujours eu le sens de „quelque“, „quelconque“, par exemple:

Cine va avea la dînsul vre-un lucru străin... „Quiconque aura sur lui un objet étranger quelconque“

Ai vre-un prieten care te-ar putea ajuta? „As-tu quelque ami qui pourrait t'aider?“

On peut employer *vre-o* dans les phrases négatives aussi, à condition qu'elles soient interrogatives:

N'ai vre-un prieten? „N'as-tu pas quelque ami?“

N'are cineva la dînsul vre-un obiect străin? „Quelqu'un n'a-t-il pas sur lui un objet étranger quelconque?“

Par ailleurs, dans les phrases négatives, *vre-o* est remplacé par *nici o* (masc. *nici un*):

N'am nici o bănuială „Je n'ai aucun soupçon“.

Si la phrase devient interrogative, on peut employer aussi bien *vre-o* que *nici-o*: *n'ai vre-o bănuială? n'ai nici o bănuială?* La seconde formule est, bien entendu, plus catégorique que la première.

La différence semble être celle-ci: *nici o* est précis, il ne peut être employé que dans les négations tranchantes; *vre-o* est incertain, celui qui parle ne sait pas si la réponse sera affirmative ou négative; là où il attend à coup sûr une réponse négative, il emploie *nici o*: *n'ai chiar nici o bănuială?* „tu n'as vraiment aucun soupçon?“.

De même dans *Nu-i nici o pagubă* „Ce n'est aucune perte“ (c'est-à-dire: „bon débarras“), la négation est absolue, tandis que dans *Nu-i vre-o pagubă mare* „Ce n'est pas une si grande perte“, elle est plus réticente.

Si la phrase débute par *nici* „neque“, on emploie d'habitude *vre-o*, pour éviter la répétition:

Nu poți ști, nici nu vei ști vre-odată „Tu ne peux savoir, et tu ne sauras jamais“.

Il est facile de résoudre *nici* en *și nu* „et non“ et de dire *Nu poți ști și nu vei ști niciodată*, ce qui montre que *nici* se réfère en fait à *vre-odată*.

Il faut distinguer si la négation porte sur la proposition principale ou sur la secondaire. Par exemple:

Nu s'a pomenit să fi fost vre-odată biserică mai mare, mai minunată „On n'a pas fait mention qu'il eût jamais existé une église plus grande, plus merveilleuse“

Nu credeam să 'nvăţ a muri vre-odată „Je ne croyais pas devoir jamais apprendre à mourir“.

Ici la négation porte sur la principale, la secondaire est affirmative. En transportant *vre-o* dans la principale, on obtiendrait:

Nu s'a pomenit nici odată (ou *vre-odată*) „Il n'a jamais été mentionné“

Nu credeam niciodată „Je n'ai jamais crû“.

Dans le premier cas, on peut employer aussi bien *nici o*, que *vre-o*, suivant que l'affirmation est catégorique ou réservée. De même on peut dire:

Faptul nu pare să aibă vre-o explicaţie „Le fait ne semble pas avoir une explication“,
et aussi:

Faptul nu pare să aibă nici o explicaţie „Le fait ne semble avoir aucune explication“.

Si l'on supprime le verbe *pare* „il semble“, il faudra dire *Faptul nu are nici o explicaţie*.

Quelques exemples reproduits ci-dessus ont montré que *vre-o* peut être considéré comme moins tranchant que *nici o*, moins brutal par conséquent. Il semble que ce soit là une des raisons, sinon la raison principale de l'extension toujours plus grande que prend aujourd'hui *vre-o* aux dépens de *nici o*. En voici des exemples, empruntés surtout aux journaux:

Negocierile vor continua, dar nu este probabil să aibă loc vre-o nouă întrevvedere cu d. Molotov înainte de Luni „Les pourparlers vont continuer, mais il n'est pas probable qu'il y ait une nouvelle entrevue avec M. Molotov avant lundi“.

On aurait pu aussi bien dire *nici o nouă întrevvedere*, mais l'affirmation, en ce cas, aurait été plus nette: l'accent principal aurait reposé sur *nici*, tandis que, dans la rédaction donnée par le journal, il repose sur *nu e probabil*.

Generalul Homma a adăugat că nu a primit vre-un raport că asemenea acte s'ar fi produs „Le général Homma a ajouté qu'il n'avait reçu aucun rapport mentionnant que de tels gestes s'étaient produits“

Înţelegeţi uşor că acel prieten n'a câştigat vre-odată un ban de la mine „Vous comprendrez facilement que cet ami n'a jamais gagné un sou chez moi“.

Partout l'accent repose sur *nu*, et on a évité de le placer sur *jamais*, *aucun*.

Nu va avea loc vre-o invazie a teritoriului francez „Il ne se produira aucune invasion du sol français“

Cu toate concesiunile făcute de guvernul sovietic, negocierile nu au avut vre-un rezultat „Malgré toutes les concessions faites par le gouvernement soviétique, les négociations n'ont eu aucun résultat“

Se consideră că Finlanda nu mai are, în situaţia actuală, vre-un motiv care să o împiedice să execute acest proiect „On considère que la Finlande n'a, dans la situation actuelle, plus aucune raison qui l'empêcherait d'exécuter ce projet“.

Mais il y a des exemples plus bizarres:

Întrebat de d. Henderson dacă aceasta înseamnă că guvernul japonez nu a formulat încă cu precizie vre-o plângere împotriva Angliei... „Interrogé par M. Henderson si cela voulait dire que le gouvernement japonais n'avait encore formulé avec précision aucune plainte contre l'Angleterre...“.

Ici les mots *cu precizie* semblaient pourtant rendre inutile toute atténuation.

În cercurile comisariatului pentru afacerile străine se subliniază că „noile“ propuneri anglo-franceze nu reprezintă vre-un progres în comparaţie cu cele precedente „Dans les milieux du commissariat pour les affaires étrangères on souligne que les „nouvelles“ propositions anglo-françaises ne représentent aucun progrès par rapport à celles qui ont précédé“.

Cette fois-ci, c'est le mouvement général de la phrase qui montre qu'on n'avait recherché aucune atténuation. Le texte de publicité d'un photographe ambulant porte:

Puteți vedea fotografia fără vre-o plată „Vous pourrez voir les photos sans aucun droit à payer”.

Là encore, l'intérêt du photographe était d'appuyer sur *aucun*, on attendrait donc *fără nici o plată*.

Maintenant *vre-o* pénètre à peu près partout à la place de *nici o*, dans les propositions indépendantes, positives, telles que:

Nu există vre-o dificultate în calea acestui plan „Il n'y a aucune difficulté devant ce plan”.

Echipa României nu a dat vre-un motiv Italianilor ca să joace brutal „L'équipe de Roumanie n'a donné aux Italiens aucune raison de jouer brutalement”.

L'innovation affecte ensuite les mots similaires *orice* „n'importe quoi”, *oricare* „n'importe lequel”:

A declarat... că orice încercare de încercuire nu va schimba nimic „Il a déclaré qu'aucune tentative d'encerclement ne changera rien”.

Este o carte ce nu trebuie să lipsească din mîna oricărui tinăr „C'est un livre qui ne doit être absent des mains d'aucun jeune homme”.

Des faits similaires sont connus par ailleurs. En français, *pas, plus, point, guère, rien, jamais*, etc. ont commencé par être employés dans des phrases négatives, pour devenir ensuite des particules négatives. En grec moderne, *οὐδὲ* et *τίποτε* ont suivi la même voie; en macédo-roumain, M. I. Bacinschi l'a montré (GS, II, 91 s.), *virnu*, correspondant à daco-roumain *vre-un*, a pris la place de *nici-un* „nul”, et *fiwa* „quelque chose”, celle de *nimic* „rien”. Si les faits que j'ai présentés ici ont été correctement interprétés, ils pourraient servir à faire comprendre l'évolution des mots cités là où nous ne pouvons plus suivre pas à pas l'histoire du sens.

LE PRONOM PERSONNEL EN FONCTION VERBALE

En dehors de la forme pleine *este*, le verbe „être” en roumain a encore les formes abrégées *e* et *i* (c'est-à-dire *y*), cette dernière forme étant employée devant ou après voyelle. Le datif du pronom personnel, sous sa forme abrégée, est terminé

en *i* au singulier et en *e* au pluriel (à la I^{re} et à la III^e pers.). Et comme le roumain emploie souvent le verbe „être” avec le datif, il s'ensuit que bien souvent la voyelle qui représente le verbe concorde avec la voyelle finale du pronom: *mi-i foame* „j'ai faim”, *ți-i sete* „tu as soif”, *i-i frig* „il a froid”, *ne e bine* „nous nous trouvons bien”, *le e rușine* „ils ont honte”. Même à la deuxième personne du pluriel, où le datif du pronom est *vă*, on entend la prononciation *vi-i* au lieu de *vă e*.

La différence entre *i* et *iy*, dans la prononciation, est presque nulle. La différence entre *e* et *ee* est imperceptible. C'est pourquoi les illettrés et même des personnes ayant des certificats d'études peuvent avoir l'impression qu'ils prononcent *mi foame*, *le rușine*, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun verbe dans cette combinaison. La preuve de cette affirmation est difficile à avancer tant que nous envisageons les personnes ayant un *i* ou un *e* comme terminaison du datif. (Cf. pourtant *p'aci l'e drumul*, Delavrancea, *Hagi-Tudose*, éd. Sococ, București, 1903, p. 18; *nu le rușine obrazului*, Vissarion, *Florica*, 181.) Mais la deuxième personne du pluriel est très instructive à cet égard. En effet, le parler familier de Bucarest connaît des expressions du type *nu vă rușine* „vous n'avez pas honte”, *nu vă frig?* „vous n'avez pas froid?”, etc., et là l'absence du verbe est incontestable. Elle ne peut s'expliquer que par l'analogie des autres personnes.

Non seulement *vă* a pu être pris pour un groupe pronom + verbe, mais il a encore influé sur le singulier: en Olténie on entend *țā* pour *ți-i* (enregistré par Vircol, *Graiul din Vilcea*, 52; 85; 87; noté *țā*), et cette forme ne peut s'expliquer que par *vă*. L'influence de *ț* aurait pu transformer *i* en *ț*, mais cet *i* se serait conservé.

La suppression du verbe par son absorption phonétique n'est pas chose inconnue. Mais le cas qui nous occupe a ceci de particulier que, l'accident phonétique une fois produit, il s'est propagé par analogie à un paradigme tout entier. Et si la grammaire officielle n'était pas intervenue, nous aurions pu avoir là l'amorce d'une phrase nominale généralisée, telle qu'on la trouve en russe par exemple.

CALQUE ET ÉTYMOLOGIE POPULAIRE

Dans les ordonnances de police, à Bucarest, nous trouvons depuis quelque temps l'expression *partea cărușabilă* „la partie carrossable”. C'est, bien entendu, un emprunt fait au français, d'autant plus que le suffixe *-abil* n'est pas encore employé pour tirer des dérivés de thèmes roumains: on dit par exemple *lăudabil* „louable” et le roumain connaît le verbe *lăuda* „louer”, mais l'adjectif a été pris tout fait au latin; là où le verbe roumain diffère pour la forme du verbe latin ou français, l'adjectif est toujours fait sur le thème étranger: on ne dit pas *mîncabil*, mais bien *manjabil*; de même *lavabil* (roum. *spăla* „laver” n'a pas été utilisé), *fezabil*, *intrucabil* (roum. *face*, *găsi*). Il existe en roumain un verbe *a cărușa* „transporter”, mais c'est un mot dialectal que les employés de la Préfecture de Police de Bucarest ignorent certainement; du reste le sens ne s'accorde pas avec celui de *cărușabil*. Ce dernier est donc certainement emprunté au français, mais il a été arrangé de manière à rappeler roum. *căruță* „charrette”. C'est donc un calque, mais compliqué d'une étymologie populaire, puisque „charrette” n'est pas la même chose que „carrosse”.

Le procédé a été mis en lumière par M. K. Nielsen (*Norsk Tidsskr. f. Sprogvidensk.* VIII, 449, n. 3), qui a montré que le turc a adapté de nombreux mots étrangers en se servant à la fois du calque et de l'étymologie populaire: *atavique* devient *atayik* (cf. t. *ata* „père”), *commun* devient *kamun* (cf. t. *kamu* „tout”), *école* devient *okul(a)* (cf. t. *oku* „étudier”), etc. Mais l'étymologie populaire, dans ces exemples, est utilisée intentionnellement, tandis que dans le cas de roum. *cărușabil* il s'agit certainement d'une erreur.

Le roumain actuel connaît plusieurs faits plus ou moins comparables, quant à leur formation, à *cărușabil*. Il y a quelques années, on a exhibé à Bucarest des Nègresses à plateaux. Comme le mot *plateau* n'existe pas en roumain, du moins dans l'acception où il est pris dans cette expression, on a affiché *Negrese cu platane*: évidemment, l'impresario ne savait

pas exactement ce que c'est qu'un platane, mais il y a reconnu le thème *plat-* qui se retrouve dans *plateau*.

En langage sportif on parle couramment de *probe sportive*, littéralement „preuves sportives”: une course à pied, un concours cycliste, toute compétition est une „preuve”. C'est que le fr. *épreuve* n'a pas de correspondant en roumain; on s'est donc rabattu sur *preuve*, qui appartient à la même famille. De même, dans les milieux scolaires, les thèmes écrits sont souvent appelés *probe scrise*.

En foot-ball, il arrive que l'arbitre lance le ballon en chandelle et les joueurs se précipitent pour s'en emparer. Cela s'appelle *mîngea la mălai*, littéralement „la balle à la galette”. Il faut sans doute partir de fr. *mêlée*, employé dans des circonstances plus ou moins similaires. Il existe d'autre part un récitatif enfantin bien connu: *Tai mălai în două...* employé pour départager les participants à certains jeux. On a donc transformé *mêlée* en *mălai*.

NOTES SUR LE BILINGUISME

Pendant mon séjour d'études à Paris, je parlais français dans mes relations avec les Français, mais j'avais aussi très souvent l'occasion de parler roumain. En principe, je n'éprouvais aucune difficulté pour me maintenir dans le système linguistique appartenant à mon interlocuteur. Il y avait un seul cas où il m'arrivait de „dérailler”: lorsque, parlant roumain, j'avais l'occasion d'employer un nom propre français (nom de personne, et surtout nom de rue), je continuais parfois en français sans le remarquer. (Mais comme je n'ai jamais parlé français entre Roumains, je m'apercevais après quelques mots et je me reprenais.) Pour prononcer le nom propre français, mes organes vocaux avaient pris la position caractéristique du français, et cela suffisait pour m'inciter à rendre le reste de la phrase en français.

Il m'arrive souvent, en parlant roumain à quelqu'un qui connaît également le français, de vouloir insérer dans mon discours une expression française. Mais si j'ai un doute quant

à l'élocution, un ou plusieurs sons français demandant une „base d'articulation“ différente de celle habituelle au roumain, j'ai le choix entre deux solutions: ou bien de ralentir mon débit et de préparer mes organes vocaux pour le passage à la prononciation française (par exemple avancement des lèvres, nécessaire à la prononciation de *ü*, *ö*, ou bien abaissement du voile du palais pour les nasales, mouvements qui me sont maintenant moins familiers qu'autrefois), ou bien de traduire l'expression littéralement en roumain, même si le résultat est un monstre. Je recours souvent à cette dernière solution, moitié par plaisanterie, et sachant que mon interlocuteur retraduirait facilement en français. C'est là sans doute une des raisons pour la naissance des calques.

Le bilinguisme peut rendre compte des „suffixes pour mots étrangers“ (BL, II, 238 s.). Les Roumains qui ont emprunté les premiers verbes turcs étaient des bilingues, parlant roumain et néo-grec. Aussi ont-ils eu devant les verbes turcs la même attitude que les Grecs, c'est-à-dire qu'ils ont traduit du turc en grec et ensuite du grec en roumain. Cela explique pourquoi ils ont pu ensuite emprunter des verbes directement au turc, en leur rattachant le suffixe grec *-is-* (v. Mazon, *Mél. Vendryes*, 265 s.).

A. GRAUR

DISCUSSIONS

SUR LE RHOTACISME

La question du rhotacisme a été épuisée par M. Rosetti dans son *Étude sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924. On a essayé depuis de retrouver des traces du rhotacisme dans des régions où celui-ci n'a probablement jamais existé. Un de ces essais a été fait par M. S. Pușcariu, DR, VII, 186 (passage repris dans *Études*, 92): on dit à Brașov (et dans le Banat), à quelqu'un qui a éternué

nasu 'n cur
pîn la Crăciun
și pîn la Bobotează
să nu mai iasă.

„ton nez dans mon c... jusqu'à Noël et qu'il n'en sorte pas jusqu'à l'Épiphanie“. La rime prouverait que l'on a prononcé autrefois *Crăciur*. M. Pușcariu n'ignore, certes, pas que dans les vers populaires l'assonance est „souvent fort approximative“ (voir, dans les vers mêmes qui ont été cités, *Bobotează* rimant avec *iasă*), mais il ajoute: „toutefois, il n'est pas impossible qu'il y ait eu à l'origine une rime véritable“. Et plus loin: „Si cette supposition est juste, le rhotacisme serait une preuve péremptoire que *Crăciun* est chez nous un élément latin“.

En effet, si l'on admet à priori que la région de Brașov et celle du Banat ont connu le rhotacisme, et que l'expression citée date de plusieurs siècles (ce qui est loin d'être prouvé), rien n'empêche de supposer que la rime a été autrefois parfaite, *Crăciun* se prononçant **Crăciur*; mais cette assertion ne saurait constituer une preuve de l'existence du rhotacisme, du moment qu'une rime *cur*:

Crăciun reste possible aujourd'hui même là où il n'y a aucune trace de rhotacisme. De toute façon, M. Pușcariu, dans la rédaction de son article, est resté dans les limites de la prudence.

Mais le dernier fascicule paru du *DA* (Cornet-Crășca, 1937-1938), s. v. *crăciun*, est bien plus catégorique: après avoir rappelé que le mot reparait en hongrois et en slave et que les essais de l'expliquer par le slave ont échoué, le rédacteur du dictionnaire ajoute: „Le fait que [*crăciun*] ne paraît dans les textes qu'au XVII^e siècle ne peut pas servir d'indice que le mot ne serait pas ancien dans notre langue [la phrase roumaine est assez torturée]... Il est probable que chez nous ce mot était prononcé avec rhotacisme: *crăciur* (cf. *DR*, VII, 186), prononciation que seuls les éléments latins de notre langue connaissent“. La preuve que *crăciun* est d'origine latine serait donc précisément le fait qu'il „se prononçait avec rhotacisme“, fait prouvé par l'article cité de M. Pușcariu.

Il est, bien entendu, possible, que *crăciun* soit d'origine latine (on n'en connaît pas encore l'étymologie), mais ce n'est pas en sollicitant les textes de M. Pușcariu que le *DA* arrivera à le prouver.

SUR QUELQUES FORMES DE PLURIEL

M. S. Pușcariu, en discutant l'histoire des labio-vélaires latines en roumain, dit: „Nous avons des indices qui prouvent que dans certains cas *que* s'est transformé en roumain en *pe*“ (*Locul limbii române*, II, n. 2.) Et dans la version française de ce travail (*Études*, II, n. 1) il ajoute: „cf. aussi les pluriels roumains *ape*, *iepe*“.

Si je comprends bien cette addition, elle tendrait à prouver que les pluriels *ape* „eaux“, *iepe* „juments“ viennent de lat. *aquae*, *equae*, avec *qu* changé en *p*. Mais le premier de ces deux pluriels, qui veut dire généralement „moirage“ (cf. Pușcariu, *Études*, 385), n'est très probablement pas de date latine: cf. la même métaphore dans fr. *eau*, all. *Wasser*. En tout cas, ils ont pu tous les deux être refaits sur le modèle du singulier, où *p* est régulier. Si nous pouvions trouver un pluriel **ace* ou **iece*, il serait au plus haut point probant du changement *que* > *ce*; par contre, si nous trouvons *ape*, *iepe*, cela ne prouve rien en faveur du changement *que* > *pe*, du moment que nous avons à notre disposition une autre explication, l'analogie, qu'il est bien plus naturel d'admettre.

Le même auteur, *Études*, 161, affirme que les pluriels tels que *fete* (sg. *față*), *berze* (sg. *barză*), etc. rentrent dans une règle plus générale, qu'il formule ainsi: „l'a du radical, après les labiales, devient *e* devant les désinences du pluriel *e* et *i*“. Cela tendrait à faire croire qu'il s'agit ici d'un revers conscient de la monophthongaison de *ea* après les labiales: *mensa* devient *measă* et ensuite

masă, tandis que le pluriel *mensae* devient *mese*, donc à un *a* après labiale doit correspondre au pluriel un *e*. Je ne crois pas que la labiale précédente a eu un rôle dans la monophthongaison de *ea*, du moins pas de rôle direct (cf. *BL*, III, 29 s. et Rosetti, *Recherches*, 66 s. et 144 s.), donc la règle citée est fautive, tout au moins au point de vue historique. Elle pourrait être correcte pour ce qui est du sentiment des personnes parlant actuellement le roumain, s'il était vrai que *e* pour *a* au pluriel se trouve uniquement après labiale. Mais tel n'est pas le cas. Nous connaissons, en effet, des pluriels à *e* après *r* (*bresle*, *bfezde*, *cireci*, *crengi*, *rete*, *streji*, *zabrele*, *zadrențe*), dont quelques uns sont même généraux; après *l* (*plemi*); après *s* (*semi*, *serbezi*); après *t* (*musteți*), etc. (Voir, pour tous ces mots, *BL*, I, 16 s.)

Il n'y a donc pas de preuve à tirer sur la conscience que les individus ont du groupe de phonèmes labiaux: il s'agit tout simplement d'une banale analogie, étendue à tous les noms avant un *a* au singulier et sans tenir compte de la consonne précédente.

A mânca la piine

Traitant de „quelques parallèles turcs pour des phénomènes syntaxiques roumains“, M. L. Spitzer (*BL*, VI, 237 s.) compare osman *kyrk araba-da boş göndürsin* „er möge vierzig Wagen leer schicken“ à roum. *a mânca la piine* „manger au pain“, c'est-à-dire „manger du pain“. Ce parallélisme doit être pris en considération lorsqu'on étudie l'expression roumaine (*să trimeată la patruzeci de care goale* voudrait dire en roumain „qu'il envoie environ quarante chariots vides“); cette expression est expliquée par le *DA* en partant de la locution *suge la fiță* „il tète au sein“, où *la* était une particule à valeur locale, à peu près comme M. Spitzer part de *mănincă la piine*.

Pour ce qui est du verbe *mânca*, il est certain qu'il peut être employé avec un complément indiquant le lieu. Dans le village de Reviga (d. Ialomița), les jeunes gens disent, lorsqu'ils voient une femme qui a les lèvres peintes, *a mâncat la hoit* „elle a mangé de la charogne“ (j'ai omis cette expression dans le glossaire que j'ai publié *Bul. Philippide*, V, 156 s.). La femme est comparée aux chiens qui, après s'être repus d'un cadavre, s'en reviennent le museau rougi. Les chiens mangent littéralement „à la charogne“, la préposition a ici une valeur réellement locale. On a pu de même dire *bea la apă* „il boit à la rivière“, *taie la pădure* „il abat (du bois) dans la forêt“, puisqu'il s'agit de noms de substances continues, de collectifs en quelque sorte. Mais, si vraiment il s'agit d'un ancien complément de lieu, je doute qu'on ait pu partir de *mănincă la*

pîine, un pain ne pouvant pas constituer une indication locale; de toute façon, on aurait dû dire *mânincă la pîini*, au pluriel. L'exemple du *DA*, *suge la fîfă* n'est bon qu'à condition de prendre *fîfă* d'abord dans son sens concret de „sein“ et ensuite dans son sens figuré de „lait“.

Il faut noter d'abord que *la* donne presque toujours à l'expression une teinte affective. Une phrase comme *scrie la scrisori* signifie, suivant que l'accent principal est sur *scrie* ou sur *scrisori*, tantôt „il en écrit, des lettres“, tantôt „des lettres, il en écrit tout le temps“. Ensuite l'expression qui a servi de modèle aux autres doit contenir un verbe qui peut se construire indifféremment avec ou sans objet direct, et un complément de lieu pouvant être compris comme objet. Une expression telle que *treeră la grâu* „il bat le blé“ a pu être comprise comme „il bat (des céréales) et il est en ce moment sur le blé“ (on dit bien *ară la porumb* „il laboure pour semer du maïs“, *plivește la ceapă* „il sarclé les oignons“); si, ensuite, on a appuyé plus fortement sur le verbe, on a eu *treeră la grâu* „il en bat tout le temps, du blé“; si par contre on a appuyé davantage sur le complément, on a eu *treeră la grâu* „il bat du blé en quantité énorme“.

A. GRAUR

SUR LE TRAITEMENT DES GROUPES LAT. *ct* ET *cs* EN ROUMAIN

Dans *BL*, III, 65 s. (v. aussi IV, 182 s. et V, 218 s.) M. Graur et moi avons expliqué le passage, dans quelques mots du roumain, des groupes lat. *ct* et *cs* à *pt* et *ps* par ceci, que la langue n'avait pas le choix, étant donné le système phonologique du roumain, l'occlusive labiale étant, par conséquent, le remplaçant obligatoire de l'occlusive vélaire. M. Roman Jakobson vient de montrer fort heureusement la raison de ce choix (*Proceedings of the third International Congress of Phonetic Sciences*, Gand, 1939, p. 34 s.). C'est que les consonnes vélares et labiales ont en commun un résonateur buccal long et indivis, tandis que pour les palatales et les labiales il se forme dans la bouche deux résonateurs. D'autre part, les vélares sont articulées dans la partie postérieure de la cavité buccale, en opposition avec les labiales, qui ont une articulation antérieure. *k* est donc une consonne grave postérieure, en opposition avec *t* et *s*, qui sont des consonnes aiguës antérieures.

À la lumière de cette classification, M. Jakobson montre que „des faits longuement discutés comme le passage roumain de *k*

en *p* devant *t* et *s* (*direct > drept*, etc.) trouvent facilement leur explication en connexion avec les deux oppositions considérées [une seule caisse de résonance buccale opposée à deux caisses de résonance et une articulation antérieure opposée à une articulation postérieure]: par assimilation partielle, la consonne grave postérieure se change devant les aiguës antérieures en une consonne antérieure sans perdre sa gravité“ (p. 37).

* * *

Dans une étude consacrée aux „relations réciproques entre les langues balkaniques“¹, parue en 1937, mais dont nous venons à peine de prendre connaissance, M. Barić montre avec raison que le traitement *pt* du dalmate, dans *guapto*, est analogique (p. 16) et qu'il n'y a pas de parallélisme entre le traitement des groupes lat. *ct* et *cs* en dalmate, d'une part, en albanais et en roumain, d'autre part (v. p. 5, 8 s., 15 s., 21, 26, 29). M. Barić confirme tous les résultats de notre étude précitée, parue en 1935 dans le tome III du *Bulletin linguistique*; nous relevons notamment les passages de l'étude de M. Barić relatifs à dalm. (Raguse) *kopsa* „cuisse de mouton ou de chèvre séchée“, terme emprunté aux Roumains, qui fournissent cette sorte de viande préparée à Raguse (p. 16; cf. notre exposé, *BL*, III, 66); ragus. *aptagi*, terme juridique emprunté au grec byzantin, avec un *pt* qui n'engage aucunement le dalmate (p. 16; cf. op. cit., 70, n. 1); traitement *xt > ft*, normal en néo-grec (p. 17; cf. *ibid.*, 68 s.); remarques sur la réduction du groupe *i.-e. *kt* à *t*, en albanais (p. 29; cf. *ibid.*, 73).

Il est heureux qu'un excellent connaisseur de la linguistique balkanique, tel que M. Barić, couvre de son autorité les résultats de nos recherches.

A. ROSETTI

¹ H. Barić, *O uzajamnim odnosima balkanskih jezika. I: Ilirsko-romanska jezička grupa*, Beograd, 1937 (*Biblioteka Arhiva za arbanasku starinu, jezik i etnologiju*, sv. IV).

NÉCROLOGIE

NICOLAS DRĂGANU est mort à Cluj, où il était doyen de la Faculté des lettres, à l'âge de 55 ans, le 17 décembre 1939, des suites d'une maladie qui le minait depuis longtemps.

Il était né le 18 février 1884 à Zagra, dans le district de Năsăud, région de frontière où les Roumains avaient acquis une situation spécialement privilégiée, sous la domination hongroise. On retrouvait en lui les traits de fierté des gens de Năsăud, alliés à une profonde honnêteté professionnelle et à la douceur naturelle de son tempérament.

Respectueux du travail d'autrui, scrupuleux et correct, Drăganu était une personnalité particulièrement attachante. Il y avait en lui une large compréhension des intérêts généraux de la science, qu'il était seul à posséder et qui pouvait étonner chez quelqu'un qui était resté confiné dans une province, sans contact direct avec le monde scientifique international.

Pendant longtemps professeur de roumain et des langues classiques au lycée de Năsăud (1906-1919) et ensuite docent à la Faculté des lettres hongroise de Cluj, il avait été nommé, en 1919, professeur d'histoire de la langue et de la littérature roumaines à la Faculté des lettres de Cluj, à la suite du rattachement de la Transylvanie à la Roumanie.

Tour à tour doyen de la Faculté des lettres de Cluj, puis recteur de l'Université et maire de la ville, il a partagé, depuis 1919, son activité entre ces fonctions administratives et sa chaire universitaire.

Philologue, éditeur de textes anciens, formé à une excellente école scientifique, il a donné une série d'études et d'éditions de textes roumains des XVI^e et XVII^e siècles qui font autorité

(*Două manuscripte vechi. Codicele Todorescu și Codicele Marțian*, București, 1914; *Un fragment din cel mai vechi Molitvenic românesc, Dacoromania*, II, 254 s.; *Cea mai veche carte răhoczyană, Anuarul Institutului de Istorie națională*, I, 161 s.; *Codicele pribeagului Gheorghe Ștefan, Voievodul Moldovei*, ibid., III, 181 s.).

Dernièrement, il a publié en français une très utile *Histoire de la littérature roumaine de Transylvanie des origines à la fin du XVIII^e siècle*, București, 1938.

Linguiste, Drăganu a dirigé sa curiosité vers les études de toponymie, d'onomastique (*Toponimie și istorie*, Cluj, 1928; *Numele proprii cu sufixul -șa*, Cluj, 1933; *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și onomastice*, București, 1933) et de syntaxe roumaines (*Conjuncțiunile de și dacă, Dacoromania*, III, 251 s.).

Grand honnête homme, étranger à tout esprit de parti, sa mort privée d'un chef idéal tous ceux qui espéraient voir groupées autour de lui les activités disparates. C'est dans cet esprit que la "Société Roumaine de linguistique" lui avait proposé la présidence de la Société, qu'il avait acceptée (octobre 1939), sans toutefois avoir pu jamais présider effectivement une seule séance de la Société, empêché par la maladie qui devait bientôt l'emporter.

La science du roumain est particulièrement éprouvée par la mort de N. Drăganu, car ses travaux apportaient toujours du nouveau et ses jugements étaient sages et pondérés.

A. R.

COMPTES RENDUS

L. Gáldi, *Les Mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*. Budapest, 1939; 8° — 271 p.

Le sujet traité par M. Gáldi est d'une grande importance pour l'histoire du roumain et pour l'évolution de la civilisation roumaine et balkanique en général. L'auteur a effectué un très gros travail, puisqu'il ne s'est pas contenté de dépouiller les dictionnaires roumains et les quelques études consacrées à l'influence grecque: il a parcouru un grand nombre de volumes littéraires ou historiques, des collections de documents et même des manuscrits appartenant à l'époque des Phanariotes (en gros, cette époque correspond au XVIII^e siècle). Bien entendu, il reste des textes qui n'ont pas été utilisés. M. Gáldi le fait remarquer le premier, et il ajoute, modestement, qu'un pareil travail n'est jamais complet. Il fallait pourtant se décider à le publier, puisque par l'apparition même d'une étude d'ensemble le sujet est mis en lumière et les spécialistes sont incités à travailler pour remplir les lacunes éventuelles.

D'autre part, il fallait limiter le sujet, et cela n'allait pas tout seul. Il n'était pas toujours facile de dire si tel mot, qu'on retrouve au XVIII^e siècle, n'était pas connu dans l'usage parlé déjà avant cette époque. Il est encore plus difficile de dire si tel autre mot de la langue familière actuelle est d'origine phanariote, puisque les relations avec les Grecs n'ont jamais complètement cessé. L'auteur a inséré en principe ces mots dans son lexique, en supposant qu'ils n'ont pas été retrouvés dans les textes anciens précisément à cause de leur caractère familier. Ce n'est pas qu'on ne puisse facilement ajouter des éléments supplémentaires: *cumar* (Tiklin), *hahaleră* „personne peu sérieuse, nigaud” < n.-gr. χαλᾶς + λέγα (J. Byck), *haram* (BL, IV, 87 s.), *matostat* (Tiklin), *schilă* (BL, IV, 114), *tetragoniceşte* (BL, VII, 138), etc. Mais il ne faut pas être trop exigeant sur ce point.

Le volume s'ouvre sur une très riche liste d'abréviations. Et il faut dire que M. Gáldi a consulté encore bien plus de livres que ne figurent dans cette liste, puisqu'il a oublié d'y enregistrer un nombre assez appréciable; je note par exemple Georgescu-Tistu, *Bibliografia literară română*, cité sous forme abrégée p. 60, n. 2; Cher., cité souvent sous cette forme, est sans doute Cheresteş, *Dictionar român-maghiar*; ensuite le dictionnaire roumain-allemand de G. Pop, etc. (je ne sais quel dictionnaire est cité sous l'abréviation Ev., par exemple p. 222). Par la même occasion, je note quelques absences fâcheuses dans la liste des abréviations et dans le corps du volume: les dictionnaires grec-roumain et roumain-grec du Dr. Sarafidi, qui auraient certainement rendu service; le roman *Haiducul* de Bucura Dumbravă. Mais là encore il ne faut pas se montrer trop sévère, la liste des ouvrages consultés étant, comme je l'ai déjà dit, d'une longueur peu habituelle.

L'introduction et l'étude historique qui suivent sont très intéressantes et en général l'exposé emporte la conviction. Personnellement, je pense que M. Gáldi a trop versé dans les opinions des chauvins roumains qui ont essayé de nier tout apport culturel des Grecs. P. 87 on trouve une liste d'environ 150 mots grecs employés encore aujourd'hui. Dans le nombre, il y en a une bonne moitié qui ne sont presque plus connus ou qui ne sont employés que dans un milieu restreint (termes techniques). Parmi les mots cités il y en a qui sont d'origine slave, par exemple *haplea* (BL, IV, 196). D'autres mots, plus importants ont par contre été omis. Bien des mots discutés dans ce chapitre manquent au lexique, par exemple *themata* (p. 55). Je note ensuite que *proroc* n'est pas grec (p. 31), mais bien slave.

Le chapitre suivant est intitulé „Considérations grammaticales”. On y trouve une étude complète de la phonétique, de la morphologie et de la sémantique des mots grecs. Ici les objections à faire sont plus graves. Les changements phonétiques sont souvent prouvés par un ou deux exemples, qui sont douteux, par exemple le changement *o > u* est illustré par *aniundes* pour *aniondes*, qui paraît une seule fois dans un document. Dans l'ensemble des observations phonétiques, on a l'impression que l'auteur est demeuré sous l'influence des néo-grammairiens. Une théorie intéressante est celle qui voit dans les formes à *mp* pour gr. *μπ* une influence de la graphie (p. 95). P. 97, l'auteur a oublié de s'expliquer sur *calavetă* (gr. *καλιζοδέτα*; cf. aussi *ivă* < gr. *ἴδρα*, BL, V, 68), bien qu'il y renvoie p. 157. P. 106 il est dit que *coconar*, *decar*, *dodecar*, *icosar* font leur pluriel en *-e*. En réalité ces mots sont masculins et leur pluriel est en *-i*. A propos de *sardea* (p. 107) il valait mieux renvoyer à BL, I, 31. La disparition de la finale *-iu* dans les mots comme *arhar* < *ἀρχαριος* (p. 111) doit être mise en rapport avec les mots d'origine latine en *-ar(i)*. De toute façon, ce paragraphe ouvre des perspectives nouvelles pour l'étude des pluriels du type *detalii* (I. Iordan, *Bul. Philippide*, V,

7. s.). Pour la finale des mots tels que *apelajie*, il faut compter aussi avec le slave. M. Găldi a une idée assez curieuse sur les suffixes: il considère (p. 112) comme tels *-voia* dans gr. *δωξάvoia*, etc. (mots composés) et même *-ov* de *θεάργov* (p. 113). Notons enfin que *filotim* a l'accent sur *o*, non sur *i* (p. 104).

La dernière partie du volume est constituée par un riche lexique contenant des matériaux recueillis par l'auteur et des renvois aux collections déjà existantes. C'est le meilleur chapitre du travail de M. Găldi.

Comme observation générale, je pense que les domaines slave et turc sont trop négligés. P. 113, le mot *lin* < gr. *λινός* est cité comme preuve à l'appui de la chute de *-as* final; mais on ne voit pas pourquoi le mot roumain ne proviendrait pas de bg. *lin*. L'auteur fait trop confiance à un dictionnaire roumain écrit par un Hongrois qui ne connaît pas à la perfection le roumain (v. par exemple *paraşon*, p. 101; *partidă* „locataire”, p. 223). Enfin je voudrais attirer l'attention sur le fait que les exemples tirés de Caragiale ne sont pas forcément anciens, car cet auteur avait certainement, par son origine et par ses attaches, suffisamment de connaissances du grec pour introduire dans certains de ses récits des mots inconnus aux Roumains.

Les dérivés ou les composés tels que *andhrism* (p. 147), *buiur-dismă* (p. 157), *familiarh* (187), *iatriu-hirurg* (196), etc. sont expliqués par le grec même lorsque le grec n'offre pas de prototype attesté, M. Găldi préférant restituer partout une forme grecque à astérisque; il est possible, en effet, que le roumain ait puisé à une source grecque perdue pour nous, mais il est aussi bien possible qu'il ait composé des formes nouvelles avec des éléments grecs, de même qu'il arrive maintenant à créer des mots français inconnus en France.

Je passe maintenant à l'examen du lexique, pour y ajouter quelques observations.

agoana se trouve encore chez Ion Ghica, *Amintiri despre Grigore Alexandrescu*.

pandela pour *bandieră* peut s'expliquer en roumain aussi.

Si *chirandă* „bohémienne” n'est pas un mot tsigane (BL, II, 181), mais bien gr. *χελωνάκος*, comment expliquer la variante *pirandă*, qui est bien plus usitée que *chirandă*?

diarie, que j'ai souvent entendu, a l'accent sur le second *i*.

filodormă est parfaitement attesté et employé encore aujourd'hui.

On dit à Bucarest *friganea* et non pas *frignéa*.

hod n'est pas gr. *ὁδός*, mais bien sl. *xodā*.

ipochimen ne veut pas dire „amant”, mais bien „individu”; les textes cités ont été mal compris.

lambă est connu, à la campagne, dans tout le pays (et à Bucarest aussi).

Peut-on séparer *matosît* „ivre” de *matol* (même sens)? Cf. BL, II, 169.

nixis (p. 213) me suggère une nouvelle explication pour *licitis plictis* (p. 232).

paradosa (p. 219) est correct, il est inutile d'ajouter un *sic*! *rapanghel* existe au singulier aussi, voir par exemple Ciuşanu, *Glosar sculament* est connu sur tout le territoire roumain. Si l'ALR ne l'enregistre que dans deux points, c'est que c'est seulement là que *sifilis*, a été remplacé par *sculament*. Mais cela ne veut pas dire que le mot n'existe pas ailleurs avec son sens premier.

Pour *serta-ferta* (*sarta-ferta* chez Celarianu, *Polca pe furate*, 35), cf. BL, V, 77 (le DA, s. v. *fertai*, se trompe certainement lorsqu'il explique cette expression par le hongrois).

stafidi, *stafizi* est certainement fait en roumain même sur *stafidă*.

Pour *stambă*, v. BL, V, 77 s.

On dit aujourd'hui *stavrizi* (pl.), non *stavridie*.

Le sens ordinaire de *tiflă* est „pied de nez”.

Pour *ţimbistră*, le n.-gr. connaît la forme *ταμπιόργα*, bien plus ressemblante que *ταμπάδα*; mais voir aussi roum. *cimbistră* < t. *čim-bistrā* (DA).

trufanda (et non pas *trufandă*) est le mot bien connu, attesté dans tous les dictionnaires, qui veut dire „primeurs”. Il n'y a rien à y ajouter. *praxă* (additions, p. 267) est un mot bien connu en Transylvanie.

Ce sont là quelques observations qui m'ont été suggérées par une lecture rapide du lexique. On en fera certainement d'autres. Ce qu'il faut toutefois affirmer avec force, c'est que les matériaux rassemblés par M. Găldi sont très importants, parce qu'ils éclairent tout un côté de la lexicographie roumaine. Tantôt il s'agit de mots que les dictionnaires roumains ne connaissent pas du tout, tantôt de formes parallèles à celles citées par les dictionnaires et qui tranchent la question de l'étymologie. Pour prendre un exemple, *Imberdosi* a été expliqué par all. *Bürde*; maintenant que nous connaissons la variante *emberdefsi*, l'origine du mot est claire: c'est gr. *ἐμπερόδευς*.

Les quelques erreurs que j'ai relevées ne sont pas de nature à amoindrir la valeur du livre. Elles sont presque naturelles si l'on tient compte que l'auteur n'est pas Roumain et qu'il ne pouvait, par exemple, connaître exactement la circulation orale de tel ou tel mot. Je recommanderais donc avec chaleur le volume de M. Găldi, s'il n'y avait une question matérielle qui m'en empêche: le nombre inouï de fautes d'impression. Chaque page fourmille d'erreurs. En voici quelques exemples, choisis au hasard: *Ronzville* plusieurs fois pour *Ronzvalle* (par exemple p. 142); *Ghică* presque régulièrement pour *Ghica*; *Vărtos* pour *Vrtosu* (p. 139); *I. Predescu* pour *L. Predescu* (p. 57); *Simionescu* pour *Simonescu* (p. 69); *Teodoreanu* pour *Theodorian* (p. 190; deux écrivains différents!); *afinisi* plusieurs fois (p. 87; 88; 133) pour *afinisi*; *clopotole* pour *clopotele* (p. 192) et des centaines d'autres faits pareils.

Pour conclure: le volume de M. Galdi apporte des précisions et des corrections utiles sur bien des points; il suscitera des précisions et des corrections également importantes. C'est un ouvrage très utile, à condition de savoir corriger les trop nombreuses fautes d'impression.

A. GRAUR

P. S. — Je dois signaler ici un article de M. Galdi dans la *Zeitschrift für fr. Spr. u. Lit.*, LXIII, 176 s., intitulé „Les premiers verbes d'origine française dans la langue roumaine“. C'est une très importante contribution à l'étude de l'histoire de la langue et de la civilisation roumaines. M. Galdi montre notamment comment la voie des néologismes français, introduits en roumain par la domination phanariote, a été préparée par l'italien. L'auteur se trompe s'il pense (p. 189) que le verbe *agasa* „agacer“ a été employé pour la première fois par moi: il existe depuis longtemps.

A. G.

Dimitrie Macrea, *Palatalizarea labialelor în limba română, Daco-romania*, IX, 1938, p. 92-160.

On sera reconnaissant à M. Macrea, jeune linguiste formé à l'école de M. Puşcariu, de nous avoir donné cet ouvrage sur l'un des problèmes les plus intéressants et les plus curieux de la phonétique du roumain. L'auteur s'est proposé de présenter, tout d'abord, le travail de ses devanciers, et il a analysé avec objectivité les théories qui ont été émises. L'apport personnel de M. Macrea consiste dans le dépouillement de l'Atlas linguistique de Weigand et de l'ALR, I, et dans la présentation des matériaux recueillis sur des cartes linguistiques qui accompagnent son ouvrage. Pour conclure, M. Macrea se prononce sur le mécanisme physiologique du phénomène, sur son âge et son origine, dans les parlers du nord et du sud du Danube, et enfin sur les progrès de l'innovation, en daco-roumain.

Nous ne discuterons pas la manière dont M. Macrea envisage le mécanisme physiologique du phénomène, puisque, sur ce point, il adopte la thèse que nous avons défendue naguère (Macrea, p. 149 s.). Quant à la date de l'innovation en macédo-roumain, contrairement à M. Macrea, nous considérons qu'il n'y a pas lieu de se ranger aux côtés de MM. Capidan et Puşcariu. M. Capidan, comme Philippide (*Orig. Rom.*, II, 141) croit devoir reconnaître dans le nom $\tau\epsilon\iota\nu\tau\epsilon\lambda\iota\delta\omicron\nu\epsilon\eta\varsigma$ ($\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\omicron\varsigma$ δ ~) donné par Nicéas Acominate (1156), les mots macédo-roum. *trintsi luk'* „cinq

loupas“, ce qui prouverait que l'altération du p ($> k'$) serait antérieure au XII^e siècle; mais l'argument est bien fragile et rien ne nous dit que cette interprétation soit la bonne.

S'il n'est pas possible de fixer une date à l'innovation, en macédo-roumain, on peut, en échange, admettre que le phénomène y est plus ancien qu'en daco-roumain (il y a de rares exemples de non-innovation en macédo-roumain, Macrea, p. 108), ce qui équivaut à dire que l'innovation s'est produite d'une manière indépendante au nord et au sud du Danube, thèse que nous avons défendue et que, d'une manière indépendante, Meyer-Lübke et Weigand avaient soutenue eux aussi (Macrea, p. 105 s.).

Le phénomène est récent, au XVI^e siècle, dans le nord-ouest du domaine daco-roumain, puisque les textes qui proviennent de cette région fournissent à peine quelques exemples de l'innovation. M. Puşcariu admet que le phénomène date de l'époque de communauté du roumain, avant la séparation du groupe macédo-roumain (X^e siècle). Si l'innovation est évitée dans les textes précités, ce serait parce que le parler des gens cultivés l'ignorait (Macrea, p. 103, 118 s., 159 s.).

M. Macrea adopte ce point de vue; nous considérons, cependant, nos objections toujours valables, et y renvoyons le lecteur (*GS*, V, 351 s.).

On s'étonnera que l'auteur ait cru devoir adopter les vues de M. Procopovici concernant l'interprétation de prononciations telles que *ferre*, *pept*, pour *fiere*, *piept* (*ie*, en écriture phonétique = *ye*), qui sont attestées de nos jours dans l'ouest du domaine daco-roumain. Ce phénomène de monophthongaison prouverait, selon M. Procopovici, que cette région a connu, à une époque antérieure, l'altération du p - en pk' ; pk' erd aurait passé à *perd* par suppression du k' (Macrea, p. 116).

J'ai combattu jadis cette explication (*GS*, V, 353 s.), et j'ai montré que 1. la suppression du k' serait incompréhensible et contraire aux lois de „dominance“ verbale, et 2. que k' aurait dû laisser, comme trace de sa présence, un y (c'est donc *pyerd*, et non *perd*, qui aurait dû résulter de ce procès).

Mais les causes du phénomène sont tout différentes. L'origine de la monophthongaison réside dans l'assourdissement de y , produite par l'occlusive sourde précédente. (Voir, pour l'italien, les remarques fondées sur des inscriptions de la parole de Fr. M. Josselyn: *Étude sur la phonét. italienne*, Paris, 1900, p. 105 s., fig. 31: *pena* et *piena*.) Pour connaître l'étendue du phénomène, on consultera l'ALR, I, cartes 39 (*piept* „poitrine“) et 47 (*fiere* „fiel“); on y constatera que la monophthongaison de la diphtongue *ye*, dans ces deux mots, se retrouve dans une série de localités d'Olténie, du Banat et du nord-ouest de la Transylvanie (les aires des deux mots ne se recouvrent naturellement pas; on retrouve, d'autre part, *fiere*, là où l'on dit *pept*, par ex. aux points 850, 842; *pept* aux points 578; Făget, d. Ciuc et 675; C. A. Rosetti, d. Tulcea). Pour *piele* „peau“, voir

ALRM, I, carte 3: la prononciation à monophthongue a été enregistrée en Olténie, dans le sud et dans le nord de la Transylvanie (en tout, dans 4 localités: points 865, 170, 190 et 392 de l'ALR), c'est-à-dire là où *fiere* et *piept* sont prononcés avec des diphtongues.

On retrouve le phénomène en mégléno-roumain: *per* < *pereo*, *perd* < *perdo* (Capidan, *Mégl.*, I, 123; mégl. *meu*, Capidan, op. cit., 124 et 152, est refait sur *mea*, forme attestée; cf. Rosetti, *BL*, V, 34 s.).

Passons maintenant aux cartes linguistiques dressées par M. Macrea. La comparaison à laquelle il a soumis les matériaux réunis par Weigand, au cours de ses enquêtes dialectales, et ceux réunis par M. Pop, pour l'ALR, prouve que l'innovation a fait peu de progrès depuis la fin du XIX^e siècle; l'évolution de *k* en *t* est la plus marquée (p. 121). D'après les matériaux de l'ALR, I, l'aire où *m*- est altéré est allée en se rétrécissant (p. 134).

Par le sujet de son travail, très heureusement choisi, et la manière consciencieuse de traiter les matériaux qui ont été à sa disposition, M. Macrea a réussi à donner un ouvrage très utile à tous ceux qui étudient la phonétique du roumain.

A. ROSETTI

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ALF LOMBARD, Le futur roumain du type <i>o să cînt</i>	5
IORGU IORDAN, L'emploi du datif en roumain actuel	29
EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen der Vergangenheitstempora im Rumänischen	65
HARRY A. ROSITZKE, Remarques sur la durée des voyelles accentuées du roumain	83
C. RACOVITĂ, "Travail" et "souffrance"	96
A. ROSETTI, Sur la définition du phonème	102
A. GRAUR, Contributions à l'étude des noms de personne en roumain	105
1. Les noms en <i>-oiu</i>	105
2. Les noms en <i>-u</i>	110
3. Les noms en <i>-uleacu</i>	111
A. ROSETTI, Sur les causes de la diphtongaison spontanée	115
A. ROSETTI, Slavo-romanica	117
1. La diphtongaison de l'e initial en roumain	117
2. Le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain	118
A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine	121
J. BYCK, Études de syntaxe et de stylistique roumaines	140
1. L'accord du verbe avec l'objet	140
2. <i>Ca acela</i> en fonction de qualificatif	144
3. Le datif en fonction de locatif	150
4. <i>Cu tot</i> "avec"	154
MÉLANGES	
LEO SPITZER, Addition à <i>vine el tata</i> (<i>BL</i> , VI, 239 s.)	156
A. GRAUR, Alternance vocalique et désinence	163
— Alternance vocalique provoquée par le dérivation	165
— Roum. <i>ia</i> et <i>ea</i> — phonologiquement identiques?	166
— Réfections étymologiques dues à l'évolution sémantique	171
— <i>vre-o</i> en fonction négative	173
— Le pronom personnel en fonction verbale	176
— Calque et étymologie populaire	178
— Notes sur le bilinguisme	179
DISCUSSIONS	
A. GRAUR, Sur le rhotacisme	181
— Sur quelques formes de pluriel	182
— <i>A mînce la plîne</i>	183
A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. <i>et</i> et <i>es</i> en roumain	184
NÉCROLOGIE	
NICOLAS DRĂGANU (A. R.)	186
COMPTES RENDUS	
L. GĂLDI, Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes (A. GRAUR)	188
DIMITRIE MACREA, Palatalizarea labialelor în limba română (A. ROSETTI)	192

SOCIÉTÉ ROUMAINE DE LINGUISTIQUE

I (1939)

La Société roumaine de linguistique s'est constituée à Bucarest, le 22 mai 1939. L'acte de fondation de la Société a été authentifié par le Tribunal Ilfov le 3 juin 1939 (section de notariat, n° 20.871). Les membres fondateurs de la Société sont: Mlles: Maria Birou, Valeria Cărbunaru, Angela Dumitrescu, MM. J. Byck, C. Cirstoiu, I. Crețu, E. Evoescu, N. Georgescu-Tistu, V. Godeanu, A. Graur, C. Guli, M. Ispas, V. Manu, G. Mușu, C. Racoviță, A. Rosetti, C. Ruiu, D. Șandru, M. Tomescu, D. Trost, S. Vișan, S. Zechiu.

Les statuts indiquent pour siège de la Société l'Institut de linguistique roumaine de la Faculté des lettres de Bucarest.

L'objet de la Société est l'étude de la linguistique générale et notamment l'étude du roumain et de ses dialectes (séances intimes de la Société, conférences, congrès linguistiques et invitations de savants étrangers). Pour être membre de la Société il faut avoir été présenté par 3 membres de la Société et obtenir une majorité de $\frac{2}{3}$ des voix des membres présents.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 27 JUIN 1939

Présidence de M. A. ROSETTI, président.

Première séance de la Société roumaine de linguistique.

La séance est ouverte à 18 h.

Le bureau de la Société, constitué en mai 1939, a la composition suivante:

Président: M. A. ROSETTI.

Vice-président: M. A. GRAUR.

Secrétaire: M. J. BYCK.

Trésorier: M. C. RACOVITĂ.

Commission de vérification des comptes: M. D. ȘANDRU.

M. ROSETTI montre que la *Société roumaine de linguistique*, qui n'a pas pu être constituée en mai 1935, malgré l'entente préalable qui était survenue entre MM. Graur, Iordan, Nandriș, Rosetti, d'une part, et M. Pușcariu, d'autre part, vient de se constituer grâce à la présence, à Bucarest, d'un nombre suffisant de jeunes linguistes qui s'intéressent à l'étude scientifique du langage et à la linguistique roumaine.

Il est décidé de proposer à tous les linguistes résidant en Roumanie de faire partie de la Société.

Élections. Sont proposés et élus membres de la Société: MM. N. DRĂGANU (Cluj), IORGU IORDAN (Iași), C. BALMUȘ (Iași), GR. NANDRIȘ (Cernăuți), SEVER POP (Cluj), BORIS CAZACU (Bucarest), C. ENCIU (Bucarest), C. GIBESCU (Bucarest), MİLES ELENA BIRĂESCU (Bucarest), MARGARETA-LAETITIA CARTOJAN (Bucarest), MARIA NICA (Bucarest).

M. GRAUR propose aux membres de la Société qui prendront part aux Congrès linguistiques de Bruxelles et de Belgrade de rédiger des comptes rendus des séances auxquelles ils auront pris part et de les présenter dans une prochaine séance de la Société.

Les **comptes rendus** des séances de la Société seront publiés chaque année sous forme de supplément au *Bulletin linguistique*, et en brochure séparée.

SÉANCE DU 27 OCTOBRE 1939

Assemblée générale de la Société.

Présidence de M. A. ROSETTI, président.

La séance est ouverte à 18 h.

Membres présents: MM. J. Byck, C. Cirstoiu, B. Cazacu, C. Enciu, E. Evoescu, N. Georgescu-Tistiu, C. Gibescu, A. Graur, I. Iordan, M. Ispas, V. Manu, G. Mușu, Gr. Nandriș, Sever Pop, C. Racoviță, A. Rosetti, C. Ruiu, D. Șandru, M. Tomescu; Mİles: V. Cărbunaru, M.-L. Cartojan, A. Dumitrescu.

Invitées: Mİles Yolanda Nicoară, Zoe-Adelina Oncescu, Maria Rostogol.

M. ROSETTI salue la présence de MM. Iordan, Nandriș et Sever Pop.

Conformément à la décision qui a été prise au cours de la séance précédente de la Société, MM. G. Giuglea, C. Lacea, D. Macrea, Șt. Pașca, E. Petrovici, A. Procopovici, S. Pușcariu et G. D. Serra, de Cluj, H. Mihăescu, G. Ivănescu et E. Seidel, de Iași, P. Cancel, I.-A. Candrea et Th. Capidan, de Bucarest, ont été invités à faire partie de la Société. Seuls MM. Candrea, Mihăescu, Pușcariu et Seidel on fait connaître leur réponse.

Lecture est donnée de la lettre par laquelle M. S. Pușcariu s'excuse de ne pouvoir accepter la proposition d'être élu membre de la Société.

Le bureau de la Société, pour l'année 1940, est constitué comme suit:

Président: M. N. DRĂGANU.

Vice-présidents: MM. I. IORDAN et A. GRAUR.

Trésorier: M. E. EVOESCU.

Secrétaire: M. A. ROSETTI.

Censeurs: MM. SEVER POP et G. MUȘU.

Présidence de M. IORDAN, vice-président.

M. IORDAN, président, regrette l'absence de M. Drăganu, excusé; M. POP annonce que M. Drăganu est malade au lit. Il est décidé d'envoyer un télégramme de félicitations, pour son élection à la présidence de la Société, à M. Drăganu.

Le bureau propose de fixer la cotisation annuelle des membres de la Société à 100 lei; les étudiants ne payeront pas de cotisation. La résolution est adoptée.

Élections. Sont élus membres de la Société:

MM. I.-A. CANDREA (Bucarest), EUGÈNE SEIDEL (Iași) et H. MIHĂESCU (Iași).

M. GRAUR donne de brèves indications sur les congrès linguistiques qui devaient se tenir à Bruxelles (V^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES LINGUISTES) et à Belgrade (III^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES), aux mois d'août et de septembre 1939.

Présentation d'ouvrages récents. M. GRAUR présente l'ouvrage de M. L. Găldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes* (Budapest, 1939) et la nouvelle publication *Acta linguistica*, revue internationale de linguistique structurale publiée avec le concours d'un conseil international par Viggo Brøndal et Louis Hjelmslev (Copenhague, 1939).

M. NANDRIȘ présente les ouvrages de MM. St. Łukasik, *Pologne et Roumanie*. Aux confins des deux peuples et des deux langues (Paris-Varsovie-Cracovie, 1938) et D. Crinjală, *Rumunské vlivy v Karpatech* (Prague, 1938). M. NANDRIȘ attire l'attention sur la théorie de M. Crinjală, concernant l'histoire des migrations roumaines

dans les Carpathes du nord et il répond à une question posée par l'auteur dans cet ouvrage.

M. BYCK présente le tome V du *Buletinul Institutului de filologie română* Al. Philippide et l'ouvrage de M. C. Tagliavini, *Rumänische Konversations-Grammatik* (Fünfte Auflage, Heidelberg, 1938); il loue la méthode de M. Tagliavini et attire l'attention sur sa riche information. M. NANDRIȘ montre que l'ouvrage est d'un caractère trop théorique par rapport aux buts pratiques que se sont assignés les manuels de la collection Gaspéy-Otto-Sauer.

M. SEVER POP annonce que le tome II de l'ALR contiendra 40 cartes consacrées à la terminologie de la naissance, du mariage et de la mort; il donne quelques indications sur les cartes *leagăn* „berceau“, *copil* „enfant“ et *a băia* „baigner“.

M. ROSETTI présente le volume consacré aux *Proceedings of the third International Congress of Phonetic Sciences*, paru à Gand, en 1939.

M. IORDAN présente le volume d'*Études phonologiques dédiées à la mémoire de M. le Prince N. S. Trubetzkoy*, Prague, 1939 (*Travaux du Cercle linguistique de Prague*, VIII) et l'ouvrage posthume du Prince Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie* (Prague, 1939, formant le tome VII des *Travaux du Cercle linguistique de Prague*).

Discussion. M. IORDAN esquisse le programme des séances futures de la Société: **communications** et **conférences** des membres de la Société.

M. ROSETTI propose que les conférences soient tenues hors de l'ordre du jour des séances. Les jeunes sont appelés à contribuer aux travaux de la Société en présentant de brefs comptes rendus sur des sujets fixés d'avance.

M. IORDAN donne lecture du télégramme adressé par la Société à son président, M. Drăganu.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1939

Présidence de M. A. GRAUR, vice-président.

La séance est ouverte à 18 h.

Membres présents: MM. J. Byck, C. Cirstoiu, B. Cazacu, E. Eoescu, C. Gibescu, A. Graur, M. Ispas, G. Mușu, S. Pop, C. Racoviță, A. Rosetti, C. Ruiu, D. Șandru, M. Tomescu; Mlles: E. Birăescu, M. Birou, V. Cărbunaru, M.-L. Cartojan, A. Dumitrescu, M. Nica.

Invité: M. M. Dragomirescu.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente. La séance prochaine aura lieu le 14 décembre.

Lecture est donnée de la lettre de remerciements de M. DRĂGANU, président de la Société, et des lettres de MM. PROCOPOVICI, ȘIADBEI et SEIDEL.

Élections. M. I. ȘIADBEI (Bucarest) est élu membre de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. BYCK présente le *Précis de grammaire élémentaire du grec moderne* de M. A. Mirambel (Paris, Les Belles Lettres, 1939).

M. ROSETTI présente le *Bulletin du Cercle linguistique* de Bruxelles, paru en août 1939, et des extraits du tome LIX de la *Zeitschrift für romanische Philologie* contenant des comptes rendus consacrés au t. IV du *Bulletin linguistique* et au t. VII de la revue *Grai și suflet*.

M. GRAUR présente la deuxième édition, revue par M. Ernout, du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de A. Ernout et A. Meillet (Paris, Klincksieck, 1939).

Il est proposé aux membres jeunes de la Société une mise au point du problème de la construction de l'accusatif roumain avec *pre*. M. POP annonce que M. Drăganu étudie actuellement cette question. La proposition est toutefois maintenue, parce que le travail proposé envisage seulement l'état actuel de la question, tandis que l'étude de M. Drăganu apportera du nouveau.

Communications. M. J. BYCK: *Problèmes de syntaxe roumaine. L'accord du verbe avec l'objet* (v. l'article de M. Byck du même titre, *BL*, VII, 140 s.).

Discussion. M. ROSETTI attire l'attention sur le fait que *slugă*, au XVI^e s., est aussi du masculin.

M. GRAUR est d'avis que M. Byck a résolu le problème posé; mais il y a aussi d'autres moyens d'interpréter certains faits: par ex., la désinence *-ră* à la 3^e pers. du sg. (*le ieșiră popa înainte*).

M. POP a relevé, dans la langue parlée, l'identité de la 3^e pers. du sg. et du pl.; la forme du singulier ou bien celle du pluriel est généralisée.

M. GRAUR voit dans l'emploi de la forme composée du parfait (*au făcut*) ou bien la persistance d'un archaïsme ou bien une forme venue de la Transylvanie.

M. GRAUR: *Les noms en -oiu* (v. l'article de M. Graur du même titre, *BL*, VII, 105 s.).

Discussion. M. POP montre que *Saftu* existe, ce qui explique l'existence de *Saftoiu* sans faire appel au féminin *Safta*; il constate la viabilité de la filiation féminine des noms propres.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1939

Présidence de M. A. GRAUR, vice-président.

La séance est ouverte à 18 h.

Membres présents: MM. J. Byck, I.-A. Candrea, C. Cirstoiu, B. Cazacu, C. Enciu, E. Evoescu, N. Georgescu-Tistu, C. Gibescu, A. Graur, I. Iordan, M. Ispas, S. Pop, C. Racoviță, A. Rosetti, C. Ruiu, D. Șandru, M. Tomescu; Mlles: E. Birăescu, M. Birou, V. Cărbunaru, M.-L. Cartojan, A. Dumitrescu, M. Nica.

Invités: Mlles F. Alexandrescu, C. Bălcuș, A. Pop, F. Sili-geanu; MM. D. Balcă, D. Poenaru, M. Tomoiagă.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente et des lettres de remerciements de MM. ȘIADBEI et SEIDEL.

Élections. Sont élus membres de la Société:

MM. G. DRAGOMIRESCU (Brașov) et VLAD BĂNĂȚEANU (Cernăuți).

Présentation d'ouvrages récents. M. BYCK présente l'ouvrage de M. G. Dragomirescu, *Sintaxa și stilistica propozițiilor independente* (Brașov, 1939). L'ouvrage contient des matériaux variés, mais leur présentation donne lieu à des contradictions; l'auteur commet des erreurs qui dénotent qu'il n'est pas linguiste. C'est aussi l'avis de M. ROSETTI. L'auteur est un débutant qui pourra se former par l'avenir; il a eu le tort d'aborder un sujet de grammaire sans avoir une formation de linguiste, absolument nécessaire.

M. GRAUR présente le tome XXIII de l'*Indogermanisches Jahrbuch* (Berlin-Leipzig, 1939), consacré à la bibliographie de l'année 1937; il attire l'attention sur la bibliographie de l'albanais, rédigée par M. Jokl, qui intéresse aussi, et pour une très large part, la linguistique roumaine.

M. IORDAN présente le tome LXII du *Siebenbürgische Vierteljahrschrift* (Iași, 1939), qui paraît sous la direction de M. Karl Kurt Klein et continue le *Korrespondenzblatt des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde*. M. ROSETTI ajoute que cette publication sera consultée avec profit par ceux qui étudieront les plus anciens textes roumains et leurs relations avec les milieux saxons de la Transylvanie, au XVI^e siècle.

M. POP annonce que l'abbé A. Grier, professeur à Barcelone, et réfugié en France pendant la guerre d'Espagne, a perdu tous les matériaux qu'il avait réunis pour l'ALC.

M. ROSETTI présente le tome XL, fasc. 2 du *Bulletin de la Soc. de linguistique de Paris*, (Paris, 1939), qui contient un important article dû à M. Graur (*La quatrième conjugaison latine*).

Communications. M. IORDAN: *L'emploi du datif en roumain actuel* (v. l'article de M. Iordan du même titre, *BL*, VII, 29 s.).

La séance est levée à 19,40.

MONITORUL OFICIAL ȘI
IMPRIMERIILE STATULUI
IMPRIMERIA NAȚIONALĂ
BUCUREȘTI 1940



LEGATORIA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
IASI

28 MAI. 19

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY